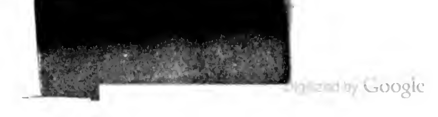
LETTRES SUR L'ATLANTIDE DE PLATON ET SUR L'ANCIENNE HISTOIRE DE...

Jean-Sylvain Bailly







LETTRES

SUR

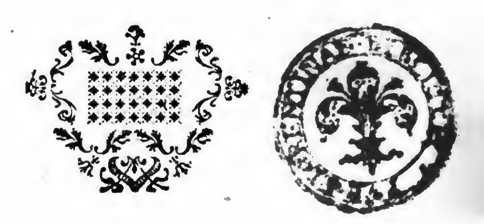
L'ATLANTIDE DE PLATON

ET SUR L'ANCIENNE

HISTOIRE DE L'ASIE.

Pour ſervir de ſuite aux Lettres ſur l'origine des Sciences, adreſſées à M. DE *VOLTAIRE par M. BAILLY.*

Prix, 3 livres 12 ſols broché.



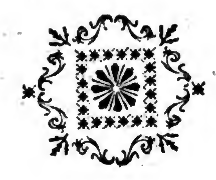
A LONDRES,
Chez M. ELMSLY.
ET A PARIS,
Chez les Freres DEBURE, Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXIX.

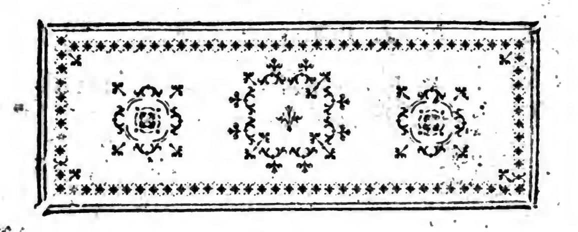
AVERTISSEMENT.

*C*ES *Lettres ont été écrites avant la mort du grand homme que nous venons de perdre ; elles ne lui avoient point encore été communiquées. Destinées à développer, à apprécier une opinion qui a une grande vraisemblance, & qui peut-être, sous l'apparence du paradoxe, renferme un grand fond de vérité, elles n'avoient point l'objet de convaincre M. de Voltaire ; ce n'est pas à 85 ans qu'on change ses opinions, pour des opinions opposées. Il a toujours été persuadé que les Brames, qui nous ont enseigné tant de choses, étoient les auteurs de la philosophie & des sciences ; l'auteur pense qu'ils n'en ont été que dépositaires. La mort de M. de Voltaire n'a pas dû faire changer la forme de discussion employée dans les premières*

Lettres ; l'auteur a encore l'honneur de parler à M. de Voltaire. On n'est suspect de flatterie qu'en louant les vivans. Il s'applaudit de rendre un hommage désintéressé à la cendre de ce grand homme.



LETTRES



LETTRES SUR L'ATLANTIDE DE PLATON ET SUR L'ANCIENNE HISTOIRE DE L'ASIE.

QUATRIEME LETTRE DE M. DE VOLTAIRE A M. BAILLY.

A Ferney, le 27 Février 1777.

Tradidit mundum diſputationi eorum.

Je ne diſpute point contre vous, je ne cherche qu'à m'inſtruire. Je ſuis un vieil aveugle qui vous demande le chemin. Per-

ſonne n'eſt plus capable que vous de rectifier mes idées ſur les Braçmanes.

Je ſuis étonné qu'aucun de nos Français n'ait eu la curioſité d'apprendre à Bénarès l'ancienne langue ſacrée, comme ont fait M. Holwell & M. d'Ow.

1°. Le livre du Shaſtah, écrit il y a près de 5000 ans, n'eſt pas aſſez ſublime pour nous laiſſer croire que les auteurs avaient du génie & de la ſcience (*a*).

2°. Eſt-il bien vrai que les Brames d'au-

(*a*) Le livre du Shaſtah eſt rempli de fables, il eſt vrai; mais il commence par cette grande vérité que Dieu eſt incompréhenſible, que l'homme ne doit point ſonder ſon eſſence. L'homme, qui a fait Dieu à ſon image, a été longtems avant d'en venir là. Cette vérité, lorſqu'elle n'a pas été révélée, n'a pu être que l'ouvrage de la philoſophie & le réſultat d'une métaphyſique profonde (Premieres Lettres à M. de Voltaire, p. 75). On retrouve dans les trois Dieux des Indiens les trois actes de la puiſſance divine, qui a produit le monde, qui le conſerve, & qui doit le détruire. Si ces grandes vues ſont ſuivies de fables, c'eſt qu'elles ont été ajoutées par les Indiens. Le peuple créateur de ces fables n'a point créé ces vérités. C'eſt ce qui prouve que les Indiens n'ont ni ſcience ni génie, & ce qui répond à la ſeconde objection.

jourd'hui n'ont ni ſcience ni génie (*a*)?

3°. S'ils ont dégénéré ſous la tyrannie des deſcendans de Tamerlan, n'eſt-ce pas l'effet naturel de ce que nous voyons dans Rome & dans la Grèce (*b*)?

4°. Zoroaſtre & Pythagore auraient-ils fait un voyage ſi long pour les aller conſulter, s'ils n'avaient pas eu la réputation d'être les plus éclairés des hommes (*c*)?

(*a*) Voyez encore la page 88 des premières Lettres à M. de Voltaire.

(*b*) Je ne dis point que les Indiens aient dégénéré ſous la tyrannie de Tamerlan, je parle d'une époque bien antérieure. Je dis que le tems a ajouté ſon influence à celle des révolutions. Je ſais que Rome & la Grèce ont beau avoir dégénéré, les monumens reſtent; on retrouve des traces de l'eſprit & du génie des mêmes nations dans le même climat: mais lorſque les peuples marchent ſur le globe, lorſqu'ils ſont tranſplantés, lorſqu'un nouveau climat leur enlève le génie, il ne leur reſte plus rien. Les monumens ſont au pays de leur origine, ou même ſont détruits par les ſiecles; le ciel & la terre ont changé leur eſprit, & c'eſt ainſi que les nations dégénèrent.

(*c*) Si Zoroaſtre a conſulté les Brames, c'eſt ſans doute le Zoroaſtre moderne: l'hommage de ce légiſlateur & celui du philoſophe Pythagore ſont une preuve que les Brames avaient la réputation d'être éclairés. Mais les lumières ſont

5°. Leurs trois vice-Dieux, ou ſous-Dieux, *Brama*, *Vitſnou* & *Routren*, le Formateur, le Reſtaurateur, l'Exterminateur, ne ſont-ils pas l'origine des trois Parques?

Clotho colum retinet, Lacheſis net, Atropos occat.

La guerre de Moïſaſor & des Anges rebelles contre l'Eternel n'eſt-elle pas évidemment le modele de la guerre de Briarée & des autres Géans contre Jupiter (*a*)?

6°. N'eſt-il donc pas à croire que ces inventeurs avaient auſſi inventé l'aſtronomie dans leur beau climat, puiſqu'ils avaient bien plus beſoin de cette aſtronomie pour

relatives : on peut avoir beaucoup perdu, & reſter riche en comparaiſon d'un homme qui n'a rien.

(*a*) Il eſt très poſſible que les trois Dieux des Indiens ſoient l'origine des Parques de la Mythologie. La guerre de Moïſaſor peut avoir été le modele de la guerre de Briarée & des autres Géans contre Jupiter. Je penſe, comme M. de Voltaire, que la philoſophie & les fables nous ſont venues de l'Orient & des Indes. Nous différons en ce qu'il croit que tout y a été inventé; je regarde la philoſophie comme étrangère à ce pays, & les fables comme natives.

régler leurs travaux & leurs fêtes, qu'ils n'avaient besoin de fables pour gouverner les hommes (*a*)?

7°. Si c'était une nation étrangère qui eût enseigné l'Inde, ne resterait-il pas à Bénarès quelques traces de cet ancien événement? MM. Holwell & d'Ow n'en ont point parlé (*b*).

(*a*) Le besoin des choses fait la nécessité de les inventer; mais ce qui est nécessaire n'est pas toujours possible. On a plus besoin de l'astronomie pour régler les travaux, que de fables pour gouverner les hommes : mais les fables, toujours posées sur un fond vrai, sont l'ouvrage de l'imagination; les vérités des sciences sont le produit des travaux, du tems & du génie. L'imagination se joue avant le regne de la raison; l'homme adulte, occupé des sciences, ne revient point aux jeux de son bas âge. C'est précisément parceque les Indiens ont inventé ces fables, qu'ils n'ont point inventé & perfectionné l'astronomie.

(*b*) Dans les pays où l'on n'imprime pas, bien des faits se perdent & s'effacent. On écrit ce qui est important, tout le reste s'oublie. Une nation étrangère peut avoir enseigné l'Inde, sans qu'il reste de traces de cet ancien événement; la vanité nationale est intéressée à les supprimer. Combien d'hommes jouissent des bienfaits qu'ils ont reçus, sans parler de leurs bienfaiteurs! D'ailleurs MM. Holwell & d'Ow ont séjourné dans l'Inde, s'y sont instruits, mais ils ont pu ignorer bien des choses. Un étranger pourrait passer des

8°. Je conçois qu'il eſt poſſible qu'un ancien peuple ait inſtruit les Indiens. Mais n'eſt-il pas permis d'en douter, quand on n'a nulle nouvelle de cet ancien peuple (*a*)?

Voilà, Monſieur, à-peu-près le précis des doutes que j'ai eus ſur la philoſophie des Bracmanes, & que j'ai ſoumis à votre dé-

---

années à Paris, ſans connaître tout ce qui eſt dans nos archives. Malgré ces raiſons, qui ſeraient ſuffiſantes pour expliquer le ſilence des Indiens ſur cet ancien enſeignement, je crois que l'on n'a pas beſoin d'aller dans l'Inde pour en trouver des traces. (Voyez la première des Lettres ſuivantes.)

(*a*) Il eſt permis de douter de cette inſtruction, lorſqu'on n'a aucunes *nouvelles* de cet ancien peuple perdu. Le doute eſt toujours permis dans les ſciences, c'eſt la pierre de touche de la vérité. Cependant le doute doit avoir des bornes; toutes les vérités ne peuvent pas être démontrées comme les vérités mathématiques. Le genre humain aurait trop à perdre, s'il ſe réduiſait à cette claſſe unique. Les témoignages balancés, les probabilités peſées, les fables rapprochées & éclairées les unes par les autres, forment par leur réunion une lumiere forte qui peut conduire à l'évidence. Et lorſque la philoſophie avec ces ſecours arrive à des réſultats fondés ſur la nature des choſes & des hommes, on a des raiſons de croire & non pas de douter. On n'a pas beſoin de ſavoir le nom d'un peuple pour reconnaître ſon exiſtence & ſes travaux. L'Aſie eſt encore pleine des *nouvelles* de ce peuple: les conformités des peuples connus ſont ces *nouvelles*; les inſ-

cifion. Je vous avoue que je n'avais jamais lu le fyftême de M. de Mairan fur la chaleur interne de la terre ; comparée avec celle que produit le foleil en été. J'étais feulement très perfuadé qu'il y a par-tout du feu.

Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem.

Les artichauts & les afperges que nous avons mangés cette année au mois de Janvier, au milieu des glaces & des neiges, & qui ont été produits fans qu'un feul rayon du foleil s'en foit mêlé, & fans aucun feu artificiel, me prouvaient affez que la terre pofsède une chaleur intrinsèque très forte. Ce que vous en dites dans votre neuvième Lettre m'a beaucoup plus inftruit que mon potager.

Vos deux livres, Monfieur, font des tré-

---

titutions favantes, très-antiques & placées aux premiers commencemens des nations orientales, font les *nouvelles* d'un peuple auteur de ces inftitutions. Les grands édifices font l'ouvrage, non de la race qui s'élève, mais de la race qui finit. Un palais n'eft point bâti par des enfans.

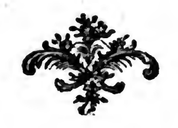
ſors de la plus profonde érudition, & des conjectures les plus ingénieuſes, ornées d'un ſtyle véritablement éloquent, qui eſt toujours convenable au ſujet.

Je vous remercie ſur-tout de votre dernier volume. On me croira digne de vous avoir eu pour maître, puiſque c'eſt à moi que vous adreſſez des lettres où tout le monde peut s'inſtruire.

Agréez la reconnaiſſance & la reſpectueuſe eſtime de votre très humble & très obéiſſant ſerviteur,

Le vieux malade de Ferney, V.

Puer centum annorum.



ONZIEME LETTRE

DE M. BAILLY A M. DE VOLTAIRE.

Exposition du sujet de ces nouvelles Lettres, & premier exemple d'un peuple perdu.

A Paris, ce 16 Janvier 1778.

PERMETTEZ-MOI, Monsieur, de renouer avec vous une correspondance qui m'honore. J'aime à vous faire hommage de mes idées. Quelque prévenu que vous soyez en faveur des Bracmanes, je vous fais encore juge entre ces sages si justement admirés, & le peuple plus savant, mais inconnu, que vous ne voulez pas admettre. J'avoue qu'il est difficile de s'intéresser aux gens qu'on ne connaît point. Nous sommes toujours pris par les sens. Vous avez conversé avec les sages qui ont instruit Pythagore, vous les avez vus par les yeux de ce philosophe, vous avez lu leurs livres; en admirant

leur ſageſſe, vous avez conçu de la vénération & de l'amour pour ceux qui la pratiquaient; vous devez avoir de la répugnance à les dépouiller pour des inſtituteurs perdus dans la nuit de l'antiquité, oubliés par l'ingratitude des hommes, & dont le tems a effacé les noms & preſque le ſouvenir. On ſe fait une ſociété, on choiſit des amis en liſant l'hiſtoire. L'homme a tellement beſoin de vivre avec ſes ſemblables, de s'affectionner pour eux, qu'une exiſtence détruite ne détruit point cet intérêt: la retraite & le ſilence du cabinet n'empêchent point les paſſions de s'allumer par les récits; il s'entoure des perſonnages dont on lui retrace les noms & les faits; il vit avec eux, & il éprouve leur ſéduction. En aimant Béliſaire, on hait ſes ennemis. Les grands talens & les graces de Céſar lui font encore des partiſans: ſolitaire, le livre à la main, je m'agite pour le ſuccès de ſes entrepriſes exécutées depuis dix-huit ſiecles; j'oublie qu'il voulait renverſer la république, dominer ſa patrie, & je gémis de l'aſſaſſinat qui l'a délivrée.

Il eſt donc tout ſimple, Monſieur, que vous ayez aimé les anciens Brames. Vos affections ſont pour la ſageſſe & pour le ſavoir. Mais vos Brames ſont bien jeunes en comparaiſon de leurs antiques inſtituteurs. Cette antiquité rend plus reſpectables les vieux amis que je me ſuis choiſis. L'amitié, en même tems qu'elle eſt une inclination du cœur, eſt un ſentiment de reſpect, & ce reſpect augmente pour la vieilleſſe. Je me repréſente ces premiers philoſophes avec un extérieur grave, la tête couverte de cheveux blancs, cultivant des mœurs pures, menant une vie ſimple dans des ſiecles d'or, où les lumières n'avaient été portées que ſur des objets utiles, ſur les beſoins moraux & phyſiques des hommes, & où la perverſité n'en avait point corrompu l'uſage, en dénaturant les bienfaits de l'eſprit.

Lorſque j'ai étudié l'hiſtoire de l'aſtronomie, j'ai vu que les tems qui ont précédé Hipparque & Ptolémée nous offraient de grandes vérités, mais iſolées, & qui dominaient ſur l'ignorance générale, comme

ces arbres laiſſés debout ſur le terrain des forêts abattues. On y reconnaît la main du tems & les traces de ſa faux deſtructive: en marchant il frappe ſans choix, & il épargne avec indifférence. J'ai dû recueillir ce qui lui était échappé; j'ai vu que ces reſtes appartenaient à une maſſe de connaiſſances détruite & diſperſée en débris. Cette maſſe recompoſée fait concevoir la plus haute opinion de l'état primitif des ſciences. J'en ai donné les preuves dans l'hiſtoire de l'Aſtronomie ancienne, je les ai multipliées dans l'hiſtoire de l'Aſtronomie moderne que je vais publier inceſſamment. J'ai vu que ces ſciences n'étaient point l'ouvrage des peuples exiſtans, des peuples connus de l'Aſie, & que malgré l'ancienneté des Indiens, il fallait rapporter ces belles inventions à un peuple antérieur & plus induſtrieux (*a*).

Mais vous me dites: *ſi c'était une nation étrangère qui eût enſeigné l'Inde*, ne

(*a*) Hiſt. de l'Aſtr. anc. p. 16 & ſuiv.

resterait-il pas à Bénarès quelques traces de cet ancien événement ? M. Holwell n'en parle cependant pas. Vous ajoutez : *s'il est possible qu'un ancien peuple ait instruit les Indiens, n'est-il pas permis d'en douter, lorsqu'on n'a nulle nouvelle de cet ancien peuple?* Voilà donc ce qu'il est nécessaire de faire pour compléter les preuves offertes au public, & à vous, Monsieur; il faut vous donner des nouvelles de cet ancien peuple perdu. Je pourrais vous répondre par l'autorité d'un grand philosophe : cette autorité, c'est la vôtre. *Il est possible*, dites-vous (*a*), *que long-tems avant les empires de la Chine & des Indes, il y ait eu des nations instruites, polies & puissantes, que des déluges de barbares auront ensuite replongées dans le premier état d'ignorance & de grossièreté qu'on appelle l'état de pure nature.* Mais il n'est plus question de possibilités ; à cette pensée philosophique & générale,

(*a*) Essai sur l'Histoire générale par M. de Voltaire, Avant-propos, p. 9.

vous avez fait ſuccéder une penſée plus approfondie. Je ne vous parle plus de ces conformités qui demandent une parenté entre les peuples, ni de ces allégories ſi bien expliquées par M. de Gébelin, qui donnent à toutes les œuvres de l'antiquité le même esprit & la même phyſionomie. Nous ne conſidérons point cette identité d'uſages, d'inſtitutions, ces grandes découvertes qui doivent marcher enſemble chez le même peuple, ou du moins chez des peuples freres; découvertes qui laiſſent une longue influence après elles, & qui annoncent un ſiecle original, dont vingt ſiecles ſuivans ne ſont que les copies. Cette influence a été bien ſaiſie par M. de Buffon. Les poëmes d'Homère ont long-tems fourni les ſujets de nos tragédies; ce choix montre quel eſt après 3000 ans le pouvoir d'un grand génie ſur les eſprits, & combien ſon imagination maîtriſe encore l'imagination des poëtes (*a*). Juſqu'au grand ſiecle de Louis XIV, dont

(*a*) Réponſe de M. de Buffon au remerciement de M. le Maréchal de Duras à l'Académie Françaiſe.

vous êtes le dernier chef - d'œuvre, nous avons copié, même dans les ſciences, les beaux ſiecles de la Grèce & de Rome. L'Aſie plus conſtante, aujourd'hui privée de génie & de l'eſprit d'invention, conſerve ſa phyſionomie antique, & elle imite encore le beau ſiecle oublié dont j'ai voulu renouveler la mémoire.

Je me propoſe de ne vous donner ici que des preuves hiſtoriques. Nous allons parcourir l'Aſie, & même toute l'étendue du monde ancien. J'eſpere, Monſieur, que vous ne vous rendrez pas difficile ſur la nature de ces preuves. Je ne puis rien vous montrer qu'à travers un voile; il n'eſt pas en mon pouvoir de déplacer la maſſe du tems: les annales de ce peuple n'exiſtent plus; les anciens titres ſont perdus. C'eſt un malheur commun aux nobles & antiques familles. Le témoignage des hiſtoriens a été effacé, le fil de la tradition s'eſt rompu dans les déſerts que la guerre a formés, & dans les ſiecles d'ignorance qui ſont les déſerts du tems. Mais il reſte une notion con-

fuſe, quelques faits gravés dans la mémoire, & dont la durée annonce l'importance & la vérité. Un long ſouvenir, le ſouvenir des hommes, eſt bien quelque choſe : je fais grand cas de ces traditions antiques conſervées chèrement par une ſuite de générations. Ce ſont ces traditions hiſtoriques que nous allons conſulter; nous reconnaîtrons facilement les additions d'une imagination menſongère; nous rejeterons ce qui ſera contraire à la vraiſemblance & à la nature : le reſte ſera la vérité, & nous y croirons, afin que cinquante ſiecles, qui ont dépoſé pour elle, ne réclament pas & ne s'élèvent point contre nous.

Sans doute il eſt poſſible qu'une nation étrangère ait apporté des enſeignemens ſans qu'il en reſte aucunes traces, ſur-tout chez un peuple qui n'écrit point. Les maîtres meurent, les diſciples ſont ingrats : l'oubli des bienfaits eſt dans l'hiſtoire de tous les pays & de tous les hommes. Ce qui arrive dans les ſiecles d'ignorance eſt préciſément ſemblable à ce qui ſe fait dans

les

les ténèbres ; tout s'y paſſe ſans témoins ; & quand la lumière ſe montre, ceux qui ſont éclairés n'ont aucune idée de ce qui a précédé cette clarté nouvelle. Mais je ferais tort à ma cauſe en diſant qu'il ne reſte dans l'Inde aucune trace de ce grand événement. Ces traces ſont trop bien marquées pour les méconnaître. Il nous reſte un beau monument & des inſtituteurs étrangers, & de la philoſophie tranſplantée, & de l'inſtruction reçue dans l'Inde ſans aucuns progrès ultérieurs. C'eſt le hanſcrit, c'eſt cette langue ſavante, & abandonnée de ceux qui la parlaient à un peuple qui ne l'entend plus. Les ſavans paſſent leur vie à l'étudier dans des dictionnaires, & ils ne la poſsèdent point, parceque d'une part les ouvrages conſervés ſont en petit nombre, écrits ſur des matières abſtraites, & que, de l'autre, les ſavans ſont encore aſſez ignorans. Quelle preuve plus forte peut-on donner à un philoſophe comme vous, Monſieur ? Une langue morte ſuppoſe un peuple détruit ; c'eſt une vérité inconteſta-

ble. Ainsi, sans compter les monumens de l'astronomie, sans parler de l'esprit universel des institutions antiques, qui toutes réclament un peuple antérieur, le hanscrit est un monument de son existence, & la trace conservée de son passage dans l'Inde.

Vous me demanderez comment ce peuple n'a gardé aucune place dans la mémoire des hommes, comment son nom est tout-à-fait oublié ? Je pourrais vous renvoyer à ce vieillard impitoyable qui dévore ses enfans, au Tems dont tous les pas sont destructeurs. Je pourrais vous dire de l'interroger pour qu'il vous ouvre ses abîmes, qui, comme ceux de la mer, renferment tant de trésors.

Mais l'histoire du passé n'est pas toute engloutie dans ces abîmes; nous sommes assez riches en faits pour n'avoir pas besoin de nous envelopper dans une pareille incertitude. Après vous avoir montré les monumens de l'existence de ce peuple, vous demandez qu'on vous en donne des nouvelles : il faut faire paraître & entendre

les témoins ; nous allons les interroger. Platon eſt le premier. Il avait conſulté les ſages de l'Egypte ; ce ſont eux qui inſtruiſent les Grecs par ſa bouche. « Vous ne
» ſavez pas, diſent-ils, quelle était dans
» votre pays la plus belle & la meilleure
» génération d'hommes qui ait jamais
» exiſté ; il n'en eſt échappé qu'une faible
» ſemence dont vous êtes les deſcendans.
» Nos écrits rapportent comment votre
» république a réſiſté aux efforts d'une
» grande puiſſance, qui, ſortie de la mer
» atlantique, avait injuſtement envahi
» toute l'Europe & l'Aſie (*a*) ».

Voilà donc une ancienne race d'hommes preſque entièrement détruite ; car Platon ne diſſimule pas aux Grecs qu'ils n'en étaient qu'un faible reſte. Mais, Monſieur, nous devons prendre garde aux expreſſions des écrivains philoſophes. Dans leurs récits, dans leurs tableaux, chaque trait de crayon, chaque nuance de couleur eſt une idée.

(*a*) Platon dans ſon Timée.

Lorsque Platon parle de la plus belle & de la meilleure génération qui ait jamais existé, il veut peindre par la plus belle, une génération éclairée & instruite; quand il la désigne pour la meilleure, il entend qu'elle avait des mœurs & des loix respectées. Si nous ne considérions que le physique de ces expressions, le beau serait la nature réguliere & fleurie, le meilleur la nature forte & puissante: mais nous écoutons un poëte philosophe; le beau, c'est l'instruction; le meilleur, c'est la vertu. Platon parloit donc d'un peuple antérieur, savant, policé, mais détruit & oublié, aux Athéniens, à ce peuple spirituel, léger, aimable, semblable en tout à nos Français, que j'ai osé entretenir comme lui du même peuple.

Mais ce n'est pas tout. Platon ne nous cite pas un seul peuple. A celui dont nous venons de parler, à celui qui a résisté, il oppose une nation sortie de la mer atlantique, qui par des guerres & par des injustices a envahi l'Europe & l'Asie. C'est l'histoire

d'un tems inconnu ; on y retrouve les mêmes traits que dans l'histoire moderne, les œuvres toujours semblables des hommes forts & faibles, une attaque injuste, une défense légitime, heureuse pour un coin du monde, & sur tout le reste un envahissement qui est l'ouvrage de la force. Cette irruption des Atlantes est un grand événement ; on n'envahit point l'Europe & l'Asie sans opérer une révolution sur le globe. Les conquérans ont des pieds de fer, ils brisent en marchant, & la poussière qui s'élève à leur passage couvre tout ce qu'ils laissent en arrière ; tout finit & tout recommence avec eux. Ne souhaitons jamais de révolution ; plaignons nos pères de celles qu'ils ont éprouvées. Le bien dans la nature physique & morale ne descend du ciel sur nous que lentement, peu-à-peu, j'ai presque dit goutte à goutte ; mais tout ce qui est subit, instantané, tout ce qui est révolution, est une source de maux. Les déluges d'eaux, de feux & d'hommes ne s'étendent sur la terre que pour la ravager. Ce sont donc les

maux de cette révolution qui font la nuit des tems plus anciens. La conquête, qui a tout bouleversé, a mis la barrière d'un immense désert entre les peuples dont Platon nous parle & les peuples connus qui ont place dans l'histoire. On a daté de l'époque des nouveaux établissemens, tout le reste est effacé.

Mais ce qui a précédé cette époque est très intéressant. Nous appercevons des peuples perdus, comme celui que je vous ai fait connaître. Si les sciences nous ont prouvé la nécessité d'un peuple détruit, l'histoire nous en offre des exemples. Le peuple atlantique, le peuple qui lui a résisté, sont perdus pour le tems; on ne sait dans quels siecles on doit les placer; ils sont perdus pour le lieu, car l'Atlantide même a disparu. On dit que les abîmes de la mer l'ont engloutie, comme pour nous dérober le berceau de ces peuples.

Mais en même tems que Platon nous apprend leur existence, il nous montre une grande invasion qui motive la perte des arts,

des ſciences & des lumières. Cet événement mérite toute notre attention ; il renferme peut-être les éclairciſſemens que vous demandez. Puiſque nous voulons remonter au-delà des tems de barbarie, & ſaiſir le moment d'une deſtruction atteſtée par tant de débris trouvés dans l'ancien monde, nous ne devons pas négliger cette excellente génération qui n'a laiſſé qu'une faible ſemence, & ce peuple conquérant qui a tout envahi. Je vous demande la permiſſion de remettre ſous vos yeux le récit de Platon, de comparer les faits qu'il rapporte aux hiſtoires & aux traditions des peuples. La vérité ſe fait connaître par le concours des témoignages. Je n'ai pas la préſomption, Monſieur, de vous rien apprendre en hiſtoire & en philoſophie ; mais ne dois-je pas vous rappeler toutes les choſes dont j'ai deſſein de vous faire un tableau ? Il ne ferait pas complet, il n'y aurait plus d'enſemble, ſi j'en ſupprimais quelques parties. Je vais plaider devant vous, je citerai des autori-

tés respectables, mais connues; & en cherchant la lumière, je ne vous adresserai que les conclusions pour les juger.

Je suis avec respect, &c.



DOUZIEME LETTRE
A M. DE VOLTAIRE.

Récit de l'île Atlantide : ce n'eſt pas une fiction.

A Paris, ce 28 *Février* 1778.

Vous ſavez, Monſieur, que l'hiſtoire de l'île Atlantide eſt racontée dans deux dialogues, dont l'un eſt intitulé *Timée* & l'autre *Critias.* Platon qui en eſt l'auteur commence par nous donner la tradition des faits ; Platon, encore enfant, écoutait ſon aïeul Critias, âgé de quatre-vingt-dix ans. Celui-ci dans ſa jeuneſſe avait été inſtruit également par Solon, ami de ſon pere Dropidas, Solon, le légiſlateur d'Athènes, & l'un des ſept ſages de la Grèce. On ne peut donc indiquer une ſource plus vénérable, une tradition mieux ſuivie & plus digne de confiance. C'eſt ainſi que le philoſophe nous a tranſmis les inſtructions des prêtres d'Egypte.

Un de ces prêtres, formé par la ſageſſe des anciens, inſtruit par les mémoires, ou par les colonnes ſavantes dont ils étaient dépoſitaires, racontait à Solon comment les Athéniens avaient jadis réſiſté à une grande puiſſance ſortie de la mer atlantique, & s'étaient diſtingués par de grandes actions qu'un long tems avait fait tomber dans l'oubli. Vous n'avez pas plus envie que moi, Monſieur, de croire à ces anciens exploits des Athéniens. Au tems d'Homère & du ſac d'Ilion, ils étaient encore aſſez barbares; les ſiècles héroïques qui ont précédé ne ſont que des ſiècles de groſſièreté & de brigandage : il eſt hors de toute vraiſemblance que dans des tems plus reculés les Athéniens, encore moins policés, moins unis, & dès-là moins puiſſans, aient été capables de pareils efforts. Cette grande & glorieuſe réſiſtance aurait eu d'ailleurs une mémoire durable. Il faut penſer que Platon ſe conformait ici à quelque tradition honorable, qui faiſait deſcendre les Athéniens d'un peuple célèbre, comme Virgile fait deſcendre les

Romains d'Enée & de Troie, & comme on a tenté chez nous-mêmes de nous trouver une origine aſiatique dans cette même ville illuſtrée, malgré ſa chûte, par ſa longue défenſe contre toutes les forces de la Grèce. Platon voulait ſe concilier l'attention de ce peuple avide de gloire. Il avait beſoin ſur-tout de le flatter pour adoucir une vérité dure. « Oh! Solon, Solon, diſait » le ſage Egyptien; vous autres Grecs, vous » êtes toujours enfans; ſi âgés que vous » ſoyez, aucun de vous n'a l'inſtruction & » l'expérience de ſon âge. Vous êtes tous » des novices dans la connaiſſance de l'antiquité; vous ignorez ce qui s'eſt paſſé » jadis, ſoit ici, ſoit chez vous-mêmes. » L'hiſtoire de 8000 ans eſt écrite dans nos » livres ſacrés; mais je puis remonter plus » haut, & vous dire ce qu'ont fait nos pères » pendant 9000 ans, c'eſt-à-dire leurs inſtitutions, leurs loix & leurs actions les plus » éclatantes ».

Ne nous arrêtons point, Monſieur, à ces 8 & 9000 ans, qui n'étaient ſans doute

pas des années solaires. Mais ce qu'il est important d'observer pour entendre ce passage, c'est l'effet de la translation des peuples : elle s'opérait de deux manières, par les irruptions & par la conquête, ou par un changement de demeure ; soit que la nécessité forçât d'envoyer des colonies, soit que la nation entière changeât pour être mieux. L'irruption, la conquête était un feu dévorant : un peuple qui venait s'établir sur cent nations détruites, des hommes toujours armés du glaive, n'apportaient ni livres ni mémoires. Aussi se souciaient-ils peu de la connaissance du passé ; ils étaient plus occupés de ce qu'ils allaient devenir que de ce qu'ils avaient été. Ce n'est qu'en s'adoucissant sur un sol plus riche & plus fertile, qu'ils ont conçu l'idée de conserver la mémoire des faits & des siècles. Chaque père a raconté sa vie à ses enfans, & de ces récits successifs a été formée la vie de la nation entière, ou l'histoire de sa durée. Mais lorsqu'une nation en corps, ou seulement par des colonies, a changé d'habitation, elle a

tout tranſporté avec elle dans ce voyage paiſible; ſes inſtitutions, ſes connaiſſances, le ſouvenir des grands faits paſſés, & la mémoire de ſes ancêtres. L'hiſtoire de ſon premier état a toujours précédé l'hiſtoire du ſecond. A la longue les traditions ſe ſont altérées par leur vieilleſſe; le tems a tout confondu, & les deux hiſtoires n'en ont plus fait qu'une. Voilà comment des faits, vrais en eux-mêmes, deviennent faux relativement aux lieux où on ſuppoſe qu'ils ſont arrivés. Cette obſervation peut répandre un grand jour ſur l'obſcurité de l'hiſtoire. Accoutumons-nous à penſer que les tems héroïques de la Grèce, ces tems dont elle ſe glorifie, ne lui appartiennent pas, & ſont la première hiſtoire du peuple qui eſt venu l'habiter. Nous retrouverons peut-être les climats où tant de noms célèbres ont paru. Nous en avons un exemple démonſtratif dans l'hiſtoire qui nous occupe maintenant. Le prêtre égyptien déclare qu'il parle d'après des mémoires conſervés à Saïs dans la baſſe Egypte: ces faits de 8

à 9000 ans ſont donnés comme les faits du pays même ; & cependant il commence ſon récit par l'hiſtoire de l'île Atlantide, qui n'était sûrement pas en Egypte. Cette aſſociation des faits étrangers & des faits propres à l'Egypte eſt donc une preuve poſitive de ce que je viens d'établir ; & en même tems c'eſt un aveu formel que les Egyptiens tiraient leur origine de cette île, dont Platon nous a conſervé la mémoire, & qu'il a rendue célebre (*a*).

Platon, ou plutôt le prêtre égyptien, continue ſon récit : « Nos mémoires, dit-» il, rapportent comment votre républi-» que a réſiſté aux efforts d'une grande » puiſſance, qui, ſortie de la mer atlanti-» que, avait injuſtement envahi toute l'Eu-» rope & l'Aſie. Cette mer était alors guéa-» ble ; ſur les bords était une île vis-à-vis » de l'embouchure que dans votre langue » vous nommez colonnes d'Hercule, & » cette île avait plus d'étendue que la Li-

(*a*) Dialogue de Timée.

» bye & l'Afie enfemble ». Toute cette géographie, Monfieur, peut fournir beaucoup d'obfervations, mais ce n'eft pas ici le lieu de les faire ; écoutons Platon fans l'interrompre. « Dans cette île Atlantide » il y avait des rois dont la puiffance était » très grande ; elle s'étendait fur toute cette » île, fur plufieurs autres, & fur des parties » du continent. Ils régnaient en outre » d'une part fur tous les pays depuis la Li- » bye jufqu'en Egypte ; & de l'autre, fa- » voir du côté de l'Europe, jufqu'à Tyrrhé- » nia. L'orgueil de leurs forces réunies a » tenté de foumettre votre pays, le nôtre, » & toutes les provinces fituées en-deçà » des colonnes d'Hercule, où a commencé » leur irruption. C'eft alors que votre ré- » publique s'eft montrée fupérieure à tous » les mortels par la force & par la vertu. » Elle commandait à ceux de vos peuples » qui ne l'avaient pas abandonnée ; fon gé- » nie & fes connaiffances dans l'art mili- » taire la fecoururent dans ce danger pref- » fant ; elle triompha de fes ennemis, &

» elle érigea des trophées de sa victoire ;
» après avoir garanti de la servitude ceux
» qui en étaient menacés, & nous avoir
» rendu à tous le salut & la liberté. Mais
» lorsque dans les derniers tems il arriva
» des tremblemens du globe & des inonda-
» tions, tous vos guerriers ont été englou-
» tis par la terre dans l'espace d'un jour
» & d'une nuit ; l'île Atlantide a disparu
» dans la mer. C'est pourquoi la mer qui se
» trouve là n'est ni navigable ni reconnue
» par personne, puisqu'il s'y est formé peu-
» à-peu un limon provenant de cette île
» submergée (a) ».

Platon reprend le même sujet, avec plus de détail, dans le dialogue intitulé Critias. Il remonte même assez haut, & jusqu'au moment où il suppose que les Dieux se sont partagé la terre pour la cultiver & pour l'embellir. L'île Atlantide fut le lot de Neptune ; il y trouva sur une petite montagne un seul homme, nommé Evenor,

(a) Platon, dialogue de Timée.

avec sa femme Leucipe. Ils avaient été formés de la terre, comme les anciens le supposaient toujours de ceux dont ils ne connaissaient point l'origine. Clito était la fille unique de ce couple solitaire; Neptune en devint amoureux, & l'épousa. Sa postérité fut nombreuse; il eut cinq couples d'enfans mâles & jumeaux. Alors il divisa son domaine en dix parties pour apanager ses fils. L'aîné s'appelait Atlas, & donna depuis son nom à l'île entière; il eut en partage le centre de l'île & la petite montagne où avaient habité ses aïeux : & nous pouvons conjecturer, Monsieur, sans aucune supposition forcée, que la montagne reçut son nom aussi bien que l'île, & fut nommée le mont Atlas.

La postérité d'Atlas régna long-tems avec gloire. Le royaume était toujours transmis à l'aîné de la famille; & les enfans de cette race ont conservé le sceptre pendant beaucoup de générations. Jamais Prince n'a eu, ni n'aura de richesses semblables à celles de ces Rois. L'île fournissait avec

abondance les choſes néceſſaires à la vie. Elle était riche en métaux, ſoit ſolides, ſoit fuſibles (*a*). Elle produiſait ſur-tout l'orichalque, métal que l'on ne connaiſſait, du tems de Platon même, que par le nom; mais qui, dans les mines de cette île, était très abondant, & ce qu'il y avait de plus précieux après l'or. Les forêts fourniſſaient toutes ſortes de bois de conſtruction; la terre nourriſſait beaucoup d'animaux, tant domeſtiques que ſauvages; il y avait même un grand nombre d'éléphans. Je vous abrege, Monſieur, les avantages de cette île que Platon appelle fertile, belle, ſainte & merveilleuſe; ainſi que le détail de la magnificence de ſes Rois. Nous avons déja remarqué que les choſes paſſées & déja anciennes s'embelliſſent par le ſouvenir, & s'agrandiſſent par la tradition. Je ne vous parlerai donc point du palais des Rois, ni du temple de Neptune recouvert

(*a*) Tous les métaux ſont fuſibles. Il faut croire que par le nom de métal fuſible, Platon a voulu déſigner le vif-argent.

d'or, dont les voûtes étoient d'ivoire ciselé & le pavé d'argent & d'orichalque. Là étaient des statues d'or; celle du Dieu, monté sur un char tiré par six chevaux ailés, entourés de cent Néréides assises sur des dauphins, s'élevait jusqu'au faite. A l'entour étaient placées les statues de tous les Rois qui avaient succédé à Atlas & à ses freres. Les prêtres d'Egypte, soigneux de conserver les usages antiques, montrerent également à Hérodote les statues de 341 Rois qui avaient régné sur eux. Je ne vous parlerai point non plus des ponts, des aqueducs, des bains, des gymnases, des hyppodromes que le luxe & l'industrie de ces peuples avaient bâtis pour la commodité & l'usage de la vie. Il suffit d'indiquer ces édifices & ces constructions publiques pour vous annoncer une nation puissante & civilisée. Nous passons à la description de l'île même. Sa figure était un quarré oblong; sa longueur d'une extrémité à l'autre était de 3000 stades, & sa largeur de 2000. Son territoire s'étendoit vers le sud, & du côté

du nord il était bordé par des montagnes. Platon ajoute que ces montagnes surpassaient en quantité, en grandeur & en beauté toutes celles qui étaient connues de son tems. Elles étaient couvertes de villages & de riches habitations; elles abondaient en forêts, en rivières, en lacs, en prairies. La surface de la terre avait été disposée ainsi par la nature, & travaillée par beaucoup de générations pendant une longue suite de tems. Si nous voulons jeter un coup-d'œil sur l'administration & sur les mœurs, Platon vous dira que chacun des dix chefs régnait dans son district & dans ses villes sur ses sujets & selon ses loix. Cette société d'empires, assez semblable au gouvernement des Amphyctions dans la Grèce, était établie en conséquence d'un ordre précis de Neptune, exprimé dans une loi respectée, & gravée sur une colonne qui était dans son temple. C'est dans ce temple que les dix chefs s'assemblaient alternativement tous les cinq ou six ans, ayant les mêmes égards pour le nombre pair & impair. Ils délibé-

raient des affaires publiques, ils s'informaient ſi quelqu'un avait tranſgreſſé la loi, & ils le jugeaient en conſéquence. Mais avant que de prononcer, ils ſe donnaient mutuellement la foi de la manière la plus ſolemnelle. Seuls devant le Dieu, ils immolaient un taureau, ils rempliſſaient un vaſe de ſon ſang, & après en avoir verſé une goutte ſur chacun d'eux, ils en jetaient une partie dans le feu, en jurant qu'ils jugeraient ſelon la loi écrite ſur la colonne, & qu'ils puniraient le premier qui la tranſgreſſerait. Ils finiſſaient par boire de ce ſang, en faiſant chacun des imprécations ſur ſoi-même & ſur ſa famille, & ils ſe retiraient après avoir ſoutenu la faibleſſe humaine par le reſpect des ſermens. Auſſi ces peuples furent-ils long-tems religieux & ſages, ils obéirent aux loix, ils n'eurent que des penſées vraies & élevées, & ils étaient toujours préparés contre les événemens de la fortune. Mépriſant tout, excepté la vertu, ils regardaient les choſes de la vie comme frivoles, les richeſſes comme un fardeau :

l'abondance des délices ne troublait point leur raiſon. Ils avaient été aſſez prudens, aſſez heureux, pour connaître que la ſobriété, l'union réciproque, la vertu, fondent la véritable jouiſſance, augmentent les richeſſes, au lieu que l'empreſſement qu'on a pour elles, le prix qu'on y attache, ſemblent les diminuer, les flétrir par l'uſage : les admirateurs de ces choſes périſſables périſſent comme elles. Telle eſt la peinture de ce peuple que Platon s'eſt plu à nous tracer, & qui eſt ſans doute exagérée & embellie par le coloris de ſon éloquence. Mais après l'orateur, le moraliſte ſe montre au dénouément de l'hiſtoire. Ces mœurs douces & pures, cette heureuſe habitude des Atlantes ne fut pas de longue durée. Malgré la barrière qu'avait poſée la ſageſſe des anciens, l'homme eſt né pour s'égarer, pour tomber, l'homme prévalut. Les Atlantes crurent devenir plus heureux en accumulant des richeſſes injuſtes; ils crurent devenir plus grands en devenant plus puiſſans; la ſoif du luxe & du pouvoir

les porta à dépouiller les peuples, à conquérir les provinces voiſines, & ils ſe répandirent ſur la terre, par le deſir du repos & du bonheur que l'homme trouve bien plus sûrement dans le champ qu'il cultive en paix & ſur le bord du foyer de ſes peres. Alors Jupiter, gardien des mœurs & vengeur des loix, Jupiter, qui voit tout, vit la dépravation de ces peuples, & réſolut de les punir. Il convoqua l'aſſemblée des Dieux, dans les demeures céleſtes placées au milieu de l'univers, & d'où le Père des Dieux & des hommes contemple les générations (*a*). Ici finit le texte de Platon; le reſte manque. Mais on voit que le philoſophe, voulant faire tourner l'hiſtoire au profit des hommes, allait raconter la ſubmerſion de l'île atlantide, la deſtruction de ſes habitans, & la préſenter comme un châtiment. La juſtice divine a détruit le repaire d'où tant de déprédateurs & de conquérans avides s'étaient

(*a*) Platon, dialogue de Critias.

échappés pour le malheur du monde. Ils ont paru comme les fléaux de la terre, & les fléaux du ciel ont abîmé l'île qui les a vomis.

On peut dire, Monsieur, que Platon étoit poëte dans sa prose divine. Les poëmes ne sont souvent que des romans : la poésie se nourrit de fictions. Vous allez m'objecter que ce peuple, ses mœurs, ses exploits & ses conquêtes sont les fruits de l'imagination brillante & morale de Platon. Cette objection a déja été faite ; il faut y répondre. La plupart des poëmes donnés comme historiques ont réellement des sujets tirés de l'histoire : si l'Enéide de Virgile est une invention flatteuse pour illustrer le berceau des Romains, si quelques sceptiques ont osé douter de la réalité du siege de Troie & de la vérité du sujet de l'Iliade, j'en appelle au poëme des Français, à la Henriade où l'histoire est conservée au milieu des embellissemens de la fiction ; ôtez ces embellissemens, vous retrouverez la vérité nue ; sa parure est l'ouvrage des poëtes. Homere, vous, Monsieur, qui tous deux

avez ſi bien connu les hommes, vous l'habillez, non pour la décence, mais pour la faire paraître avec un éclat qui attire & captive les regards; c'eſt la Beauté, à qui vous donnez la ceinture de Vénus. Sans doute Platon a voulu plaire dans ſon récit des Atlantes; il a fait plus, il a voulu inſtruire. Plus moraliſte encore que poëte, il nous a peint avec complaiſance leurs mœurs pures, leur corruption & leur châtiment. Mais il eſt évident que la morale n'eſt ici qu'un acceſſoire. C'eſt un hiſtorien qui trace une grande cataſtrophe, & qui en tire une grande leçon. Il parle de la vertu des Atlantes, mais en finiſſant; c'eſt pour montrer la hauteur de leur chûte, & pour motiver la punition céleſte. Si la morale était l'objet principal, il aurait peint avec plus de détail les mœurs pures dont il propoſait l'imitation, il ne ſe ferait point amuſé à décrire ſi longuement la grandeur, la ſituation de l'île, ſes productions, ſes richeſſes, la magnificence des palais & des temples. Tout doit être proportionné dans un

petit deſſein : ces deſcriptions ſont longues pour un récit aſſez court. Platon entendait trop bien l'ordonnance pittoreſque pour placer ſon ſujet dans un coin du tableau, & n'agrandir que les parties acceſſoires. Non-ſeulement Platon n'a pas inventé le fond des choſes, mais les détails ne ſont point non plus ſon ouvrage. Il y a laiſſé le cachet de la vérité; il y aurait mis le ſien, ſi c'eût été un menſonge. Platon raconte que les dix chefs s'aſſemblaient alternativement tout les cinq ou ſix ans dans le temple de Neptune, ayant les mêmes égards pour le nombre pair & impair. Si Platon avait créé ce peuple, ou du moins le tableau de ſes idées & de ſes mœurs pour le montrer en exemple, Platon, qui a bâti le monde avec les cinq corps réguliers de la géométrie, Platon, qui, dans ſes méditations métaphyſiques, a fondé ſur le nombre trois la perfection divine & la génération humaine, n'eût pas manqué de donner à ſon peuple créé ſes propres idées, & n'aurait point, en attribuant aux Atlantes cette indifférence pour

les nombres myſtérieux, frondé l'antiquité toujours à genoux devant le nombre impair. Les écrivains ont comme les peintres des idées paraſites qui tiennent à leur manière & décèlent leurs compoſitions. Vous connaiſſez le Baſſan; le chien manque ici, le tableau n'eſt pas du Baſſan.

Le récit de Platon, comme vous voyez, Monſieur, a tous les caractères de la vérité. Ce n'eſt point une fiction pour amuſer & inſtruire ſes lecteurs. La preuve que Platon a raconté & non imaginé, c'eſt qu'Homere venu ſix ſiècles avant lui, Homere, verſé dans la connaiſſance de la géographie & des mœurs étrangères, a dans l'Odyſſée parlé des Atlantes, de leur île (*a*). La tradition était donc plus ancienne que le Chantre d'Ulyſſe; il a fondé ſur elle quelques fictions de ſon poëme, parcequ'il eſt facile d'embellir des faits peu connus, & parceque cette tradition était lointaine &

(*a*) Odyſſée, trad. de Madame Dacier, tom. I, page 5, tome II, page 7; remarques, tome I, page 65, tome II, p. 45 & 47.

pour les tems & pour les lieux. Le nom d'Atlas ou du peuple atlante retentit chez tous les écrivains de l'antiquité (*a*) : le poëte & le philoſophe n'ont point inventé ces noms ; & comme les noms ſuppoſent les choſes, l'ancienne exiſtence du peuple eſt démontrée. On ne dira point que ces écrivains ſont les copiſtes du philoſophe, puiſqu'ils nous donnent des détails qui ne ſe trouvent point dans ſes dialogues. Il y avait donc un fond d'hiſtoire où de tradition ; il y avait donc des ſources originales où ces écrivains ont puiſé comme Platon. Diodore de Sicile & l'antique Sanchoniaton nous ont conſervé les généalogies & les faits des héros atlantides ; je vais vous citer quelques morceaux de leurs narrations. J'ai beſoin de m'appuyer de leurs témoignages, unis à celui de Platon. Rappelez-vous, Monſieur, qu'il eſt queſtion d'une ancienne race des hommes, de l'en-

(*a*) Diodore de Sicile, Strabon, Pline, Solon, Euripide, &c.

vahiſſement de la terre, d'une grande révolution qui a tout détruit & tout changé. Je dois multiplier les preuves pour mettre la vérité dans un plus grand jour; je dois réunir les détails qui montrent les circonſtances de cet événement mémorable. Platon nous a décrit l'île atlantide; Diodore de Sicile va nous parler des hommes qui l'ont habitée, des hommes qui en ſont ſortis. L'hiſtoire des tems les plus éloignés n'eſt pas entièrement perdue; elle exiſte, mais rompue, mais diviſée dans les divers auteurs. Si nous avons le courage de chercher & de rejoindre ces lambeaux, l'hiſtoire du paſſé renaîtra peut-être dans nos mains.

Je ſuis avec reſpect, *&c.*



TREIZIEME LETTRE A M. DE VOLTAIRE.

Comfirmation de l'existence du peuple atlantique ; antiquité & puissance de ce peuple.

A Paris, ce 2 Mars 1778.

« Les Atlantes, dit Diodore de Sicile,
» habitent une contrée maritime & très
» fertile. Ils different de tous leurs voisins
» par leur piété envers les dieux, & par
» leur hospitalité. Ils prétendent que c'est
» chez eux que les dieux ont pris naiss-
» sance ; & le plus fameux de tous les
» poëtes de la Grèce paraît être de cet
» avis, lorsqu'il fait dire à Junon,

» Je vais voir sur les bords du terrestre séjour
» L'Océan & Thétis dont nous tenons le jour (a). »

C'est de cette manière, Monsieur, que l'historien introduit les Atlantes sur la

(a) Homere, Iliade, Liv. XIV, v. 311.

ſcène. Ne trouvez-vous pas ſingulier d'indiquer le lieu de leur demeure, en diſant ſeulement qu'il était au bord de la mer. Voilà des peuples bien caractériſés ! Faudra-t-il que nous faſſions le tour de chaque continent pour les trouver ? Au reſte, ſon récit s'accorde avec celui de Platon. C'eſt chez l'un & chez l'autre une contrée maritime & très fertile ; ce ſont des habitans recommandables par leur piété. Je paſſe à des détails qui ne ſe trouvent point dans Platon. Le premier roi de l'Atlantide fut Uranus. Il retira les hommes de la vie ſauvage, & les raſſembla dans des villes ; ſon empire s'étendait preſque par toute la terre, mais ſur-tout du côté de l'Occident & du Septentrion. Il enſeigna les arts, ſans doute les plus ſimples, & ce qui eſt plus fort, mais pourtant poſitif, ſuivant Diodore, il avait des connoiſſances aſtronomiques. Il ſe diſtingua par ſes prédictions ; il prévoyait l'avenir, où ſont les craintes & les eſpérances des hommes, mais qui eſt fermé pour eux : on le crut d'une nature ſupé-

rieure, on lui décerna les honneurs divins. Il lisait dans les astres : on donna son nom à la partie élevée de l'univers où la main de Dieu les a semés, & lui-même fut appellé le roi éternel de toutes choses. Voilà le premier homme déifié, voilà la source de l'idolâtrie. Les vertus des hommes, le bien qu'ils veulent faire peut donc avoir des effets funestes, puisque le pur sentiment des bienfaits, la reconnoissance engendra cette fois un abus de la piété. J'ai déja remarqué que ce culte primitif a eu des dérivés. Les Chinois, qui révèrent le *Tien*, ou le Ciel, les Siamois qui adorent *le Ciel éternel*, sous le nom de Sommona-Kodom, semblent avoir été instruits par les Atlantes, & n'être que les adorateurs d'Uranus, placé dans le ciel avec son nom.

Uranus en s'occupant de soins célestes, ne négligea point les choses d'ici-bas. Il fut très fécond ; il eut quarante-cinq enfans de plusieurs femmes ; Titée seule lui en donna dix-huit, nommés de son nom Titans. Elle laissa son nom à la terre qu'elle avoit

avoit honorée de ſes vertus. Parmi les enfans d'Uranus furent Hyperion, Atlas & Saturne. Ses filles aînées furent Baſilée & Rhée nommée auſſi Pandore. Hyperion, en ſuccédant à ſon pere, épouſa ſa ſœur Baſilée : leur bonté, le bonheur des peuples ſous leur empire, tout ce qui offuſque les méchans, indiſpoſa les Titans, freres d'Hyperion. Ils réſolurent de le tuer avec ſon fils Hélius; ils égorgèrent le pere, & noyèrent le fils dans l'Eridan. Lorſque la nouvelle en vint au palais, Selené, ſœur d'Hélius, ſe précipita & ſe donna la mort. Baſilée leur mère, avec une tendreſſe incrédule, chercha du moins le corps de ſon fils le long du fleuve, la laſſitude l'endormit. Hélius lui apparut en ſonge; il lui apprit que le feu ſacré, conſervé dans le ciel, porterait déſormais ſon nom, & s'appelerait Hélius ou le Soleil; que l'aſtre de la nuit, nommé d'abord Mené, s'appelerait comme ſa ſœur, Selené ou la Lune. La mere affligée eut chaque jour la douceur de voir paraître ſon fils après l'aurore, & de le re-

gretter avec ſa fille pendant la nuit. Je n'ai pas beſoin d'obſerver que ce récit, ſoit hiſtoire, ou fable, renferme l'hiſtoire ou la fable reçue en Egypte d'Oſiris, qui périt dans les embûches de Thyphon, & d'Iſis cherchant les reſtes de ſon fils Horus & de ſon époux le long du Nil. C'eſt une preuve non équivoque de la parenté des deux peuples, & de la deſcendance des Egyptiens; car les Atlantes ſont enveloppés de plus d'obſcurités; les Egyptiens ſont bien connus. Ce qui eſt détaillé eſt récent: & l'obſcurité eſt le ſceau du vieux tems, toujours couvert d'un voile.

Après la mort d'Hypérion, les enfans d'Uranus partagèrent le royaume. Les deux plus renommés furent Atlas & Saturne. Les lieux maritimes étant échus par le ſort à Atlas, ce prince donna ſon nom à ſes ſujets & à la plus haute montagne de ſon pays. Il eut un fils vertueux & regrettable, Heſpérus, qui fut, ſelon la fable, enlevé par les vents ſur cette montagne. On ne le revit plus, & les peuples touchés de ſa

mort l'ont placé dans la plus brillante des planetes ; le fils d'Atlas est Vénus ou l'Étoile du soir. Ses filles nommées Maïa, Electre, Taygete, Astérope, Mérope, Alcyone & Cæleno, sont connues toutes sept sous le nom d'Atlantides : elles ont été aimées par les dieux. Maïa, l'aînée, eut de Jupiter un fils appelé Mercure, qui fut l'inventeur de plusieurs arts. Les autres Atlantides eurent aussi des fils illustres. Les uns sont l'origine de plusieurs nations, les autres bâtirent des villes. C'est pourquoi non seulement quelques peuples barbares, mais même des peuples grecs, font descendre leurs anciens héros des Atlantides. Ces princesses, ou, comme on les appelait alors, ces nymphes (*a*), furent après leur mort placées dans le ciel, où elles sont restées sous le nom des sept Pléiades. Atlas n'est point dans la voûte céleste, c'est elle au contraire qui est posée sur ses épaules.

(*a*) Nymphes était le nom que portaient toutes les femmes dans le pays des Atlantides. Diodore, traduction de Terasson, tom. I, p. 455.

On a donné ſon nom à l'axe de la terre & du ciel, au pivot qui fait tourner le monde. Le chef de la nation a dû occuper le centre, le point inébranlable, qui ſemble donner le mouvement à la machine. Dès que les hommes ont reconnu vers le pôle une étoile immobile, au milieu de toutes les autres rangées autour d'elle, pour l'envelopper dans leur marche circulaire, ils l'ont repréſentée ſous l'emblême d'un paſteur qui garde ſon troupeau, ſous la figure d'un père, d'un roi qui veille ſur ſes enfans ou ſur ſes ſujets : c'était donc la place d'Atlas dont la famille habite le ciel. Fut-il jamais, Monſieur, une idée plus heureuſe & plus naturelle, une idée plus conſolante dans les pertes que fait la nature affligée ! Nous ſommes jettés entre des générations paſſées, que nous n'avons point vues, & des générations futures dont nous préparons l'exiſtence, mais que nous ne verrons pas. Nos ancêtres, ces objets éteints, nommés dans des récits toujours froids, ont peu de priſe ſur nos affections & même ſur notre ſouve-

nir. On a écrit leurs noms dans le ciel, on les expose aux regards, à la vénération de leurs descendans. Ils y sont vivans, puisqu'ils se meuvent : la mémoire de leur vie est attachée à leurs noms; rassemblés, ils se présentent en foule pour donner des leçons & des exemples : & une longue famille de plusieurs siècles est toute entière vivante & parlante.

Saturne, fils d'Uranus & frere d'Atlas, fut, dit-on, roi de Sicile, d'Afrique & d'Italie. Mais souvenons-nous, Monsieur, que ces faits sont plus anciens que l'habitation de la Sicile & de l'Italie. Les hommes, en se transportant de place en place sur la terre, ont fait voyager avec eux leurs idées, les fables de leur enfance, l'histoire de leurs ancêtres; & tout ce cortege s'est naturalisé comme eux dans les lieux où ils ont fixé leur demeure. Ce que je crois plus vrai, précisément parceque cela est vague comme l'obscurité, c'est que Saturne établit son empire dans l'Occident. Il fit bâtir sur les montagnes des forteresses pour affermir

son autorité; de là vient que du tems de Diodore, on appelait Saturniens tous les lieux élevés. Saturne, que nous prenons pour le tems, fut, dit-on, avare & méchant. Peut-être est-ce nous qui l'avons fait ainsi, par les allégories dont nous avons enveloppé son existence. Le tems est vieux, c'est une raison pour être avare; le tems détruit tout, il consume ce qu'il produit, il dévore notre jeunesse, notre vie; c'est bien assez pour avoir paru méchant. Ce qui m'en fait douter, c'est qu'il épousa sa sœur Rhée, qui fut assez heureuse pour voir naître sous son regne Astrée ou la Justice. Les femmes n'ont eu que rarement l'empire; elles l'auraient encore moins dans un tems grossier, où n'existait pas l'agrément d'une société polie par leur influence. Comment la Justice serait-elle née sous le regne d'un roi méchant? comment y aurait-on placé ces siècles d'ignorance, mais de bonheur, *ces tems fortunés de Saturne & de Rhée*, cet âge d'or qui ne reparaît plus, & que nous regrettons. Si nous retrouvons jamais la

patrie des Atlantes, nous connaîtrons donc la terre où nos ancêtres ont été si heureux! Ou du moins, si, comme nous l'avons établi, le souvenir d'une félicité perdue n'est que le souvenir de la jeunesse, si, comme on peut le croire, l'homme est toujours semblable à lui-même avec une somme égale de bonheur, posée sur des objets différens dans ses différens âges, nous saurons quels climats ont vu la jeunesse de l'espece humaine. L'histoire, continuant à calomnier Saturne, lui donne un fils qui valut mieux que lui. Ce fut le grand Jupiter; il était doux & affable; ses peuples l'aimèrent, & lui donnèrent le nom de père, *Jo-pater*. Son pere lui céda le royaume, ou peut-être les peuples qui haïssaient Saturne le forcèrent-ils à descendre du trône. Mais les regrets sont au pied de ce trône; Saturne, aidé des Titans, voulut en chasser son fils: Jupiter le vainquit en bataille rangée, & demeura le maître de l'univers. Alors il ne s'occupa plus qu'à rendre ses sujets heureux, à punir les méchans & les impies.

On juge bien que ces ſoins, tant de vertus, & ſur-tout des ſuccès éclatans, devaient le conduire au ciel. L'apothéoſe en effet ne lui manqua pas; on le plaça dans la planete de Jupiter, qui porte encore ſon nom; on lui donna le nom de *zeus*, qui ſignifie *vivant*. Jamais apothéoſe n'eut plus d'étendue & plus de durée. Roi pendant ſa vie, il fut après ſa mort le Dieu de toute la terre. Placé à l'origine des hommes, tous les ſouvenirs ont commencé par lui: il a voyagé avec les nations, il a eu par-tout un culte & des autels, il a rempli la terre & les ſiècles de ſon nom. Mais les honneurs, les choſes humaines ne ſont pas éternelles; de tant de domaines, il ne lui reſte aujourd'hui que ſa planete.

Ailleurs Diodore lie cette hiſtoire des Atlantes à l'ancienne hiſtoire de l'Egypte, en faiſant régner la première race des dieux dans ce beau pays, ſi anciennement habité (*a*). C'eſt d'abord Hélius ou le Soleil,

(*a*) Diodore de Sicile, t. I, liv. I. p. 28.

Saturne, Rhée, Jupiter, Junon, Mercure; enfin Osiris & Isis, enfans de Saturne ou de Jupiter, auxquels les Egyptiens appliquaient toute l'histoire d'Hypérion & de sa femme Basilée. C'est donc chez les Atlantes que repose la base de la théologie grecque; c'est là, comme les Grecs le disaient eux-mêmes, que les dieux ont pris naissance; c'est en même tems la source de la mythologie égyptienne. Par-tout où nous retrouverons le nom de ces premiers dieux, nous reconnaîtrons le sang d'Atlas & les titres de sa famille. Ce culte des hommes déifiés, des hommes placés dans les astres, puis des astres mêmes, puis enfin des idoles qui ont représenté, ou les hommes, ou les astres, aux peuples, qui voulaient des dieux présens & des images sensibles, a donc sa source antique chez un peuple ignoré & perdu. Ce peuple est divisé en beaucoup d'autres peuples; cet arbre, né dans la jeunesse du monde, l'a couvert de ses rameaux. Diodore nous dit que les fils d'Atlas furent les chefs de bien des peuples; que les Grecs,

comme ceux qu'ils appelaient Barbares, se faisaient honneur d'en descendre. Ce que nous disons des Grecs il faut le dire des Egyptiens, qui le reconnaissent eux-mêmes par la filiation de leurs dieux. Ce peuple des Atlantes les a donc précédés; il est le père de tous les autres, père pour la vie & pour l'existence, comme pour les institutions, pour les fables & pour les histoires. Voyez comme tout commence avec lui, ce sont les arts, l'écriture, inventés par Mercure. Ce sont des villes bâties; l'astronomie commencée, la divination établie sous Uranus; la justice, c'est-à-dire les loix promulguées sous ses enfans Saturne & Rhée: c'est enfin le culte de l'idolâtrie établi par Jupiter, naissant des bienfaits & de la reconnaissance, infectant un coin du monde pour se répandre sur toute la terre dans son entier, dans sa forme primitive, avec les noms & les histoires conservées. Tous les dieux qui sont nés depuis sont de cette race première; ils y tiennent, ou par une descendance connue, ou par des traits de fa-

mille : ce ſont là des marques certaines d'antiquité. L'eſprit humain a eu ſon chaos comme le monde matériel. On voit ici ce chaos qui ſe débrouille à la voix de l'Être ſuprême ; c'eſt la ſéparation de la lumière & des ténebres : on voit l'homme s'agiter dans le limon qui couvre ſon origine. La lumière paraît avec les arts amenés par Mercure, avec l'aſtronomie enſeignée par Uranus ; mais l'ignorance, préſente & encore preſque entière, dénature ces bienfaits, en y joignant l'art & l'erreur funeſte des prédictions. La juſtice naît aux beaux jours des ſiècles d'or, les loix s'établiſſent ; mais les hommes féroces s'y oppoſent, ils veulent rompre ces barrières nouvelles : Jupiter eſt obligé de combattre les Titans, fiers enfans de la terre, c'eſt-à-dire les Géans, ces hommes dont l'origine eſt ſi antique, que la terre ſeule a pu les produire. Les Géans, pris à la lettre, n'ont pu être enfantés que par une nature vigoureuſe, ou, conſidérés figurément, ne ſont que des hommes forts, puiſſans & ſans frein ; &

quand on les place au milieu des mœurs pures & ſimples, qui tiennent peut-être à une ignorance qu'on ne retrouve plus après l'avoir perdue, on reconnaît évidemment l'enfance du monde & les premiers commencemens des peuples, où, dans l'abſence des loix & du reſpect humain, on était tout ce que la nature nous faiſait être : les méchans ſans honte & ſans crainte, ſe diſperſant pour piller, ou s'uniſſant pour être plus forts ; les bons, tranquilles & ſimples, tyranniſés d'abord par eux, s'uniſſant enſuite, mais pour ſe défendre. Ce tableau me plaît, j'aime à voir que les bons ont prévalu ; la ſociété, les loix ſont leur ouvrage. La méchanceté, quoique plus active, quoiqu'accompagnée de la force & de la ruſe, n'a pu l'emporter ſur le nombre des bons, ſur la maſſe entière de la race humaine.

Pourquoi ne reconnaîtrions-nous pas, Monſieur, l'antiquité de ce peuple atlantique, puiſque les Egyptiens la reconnaiſſent eux-mêmes, en commençant leur

histoire par la sienne ; puisque les Grecs, jaloux, orgueilleux, portés à se parer de tout ce qui était étranger, dans un de ces momens où la vérité comprimée reprend, comme un ressort, ses droits & sa force, ont confessé par la bouche de Diodore de Sicile, que les dieux qu'ils adoraient, ces dieux plus anciens qu'eux, étaient les dieux ou les héros des Atlantes. Diodore de Sicile n'avait point inventé ces choses si contraires à la vanité grecque ; cent écrivains l'auraient démenti. Il existait donc une tradition où elles avaient été puisées. Mais qui aurait forgé cette tradition dans les tems où l'Egypte était révérée, où la Grèce était florissante, & ne cédait qu'à l'Egypte, qui fut sa mere ? Le peuple atlantique dont l'existence n'est plus douteuse avait disparu. Les morts sont bientôt oubliés ; on n'attend rien d'eux, il est rare qu'on prenne leur défense ; encore moins trouveraient-ils un auteur de fictions qui voulût les illustrer par des mensonges historiques ; il ne leur reste que la triste vérité dans toute

ſa ſéchereſſe : il faut donc convenir que les voix qui s'élèvent pour eux ſont celles de la juſtice. Si quelques hiſtoriens vous diſent, cette théogonie appartient aux Egyptiens, aux Grecs, ce culte eſt né dans telle ville, ces prétendus dieux ont vécu dans tel pays ; un d'entr'eux parlera pour les Atlantes, & dira, cette théogonie eſt à eux ; ce culte, ces dieux, ces héros, ſont les leurs, celui-là ſeul eſt l'organe de la vérité ; les autres ſont des flatteurs, des hommes ou trompés ou trompeurs.

Un nouveau garant de cette haute antiquité, c'eſt Sanchoniaton, notre troiſième témoin. Vous ſavez, Monſieur, qu'après Moïſe, c'eſt le plus ancien de nos hiſtoriens ; il a certainement vécu avant le ſiège de Troie ; & ſi, comme on l'a cru, il a paru du tems de Sémiramis, il doit avoir précédé l'ère chrétienne de vingt ou vingt-deux ſiècles. C'était un Phénicien, homme ſavant & de grande expérience, curieux de connaître les faits paſſés ; il chercha & conſulta les livres de Thot, le père

de l'hiſtoire & le premier qui ait laiſſé des mémoires. Ces mémoires étaient conſervés dans les temples ; on les communiquait difficilement, mais ils contenaient des traditions paternelles. C'eſt avec cette autorité que Sanchoniaton a écrit l'hiſtoire de Phénicie ; il la commence avec le monde, il décrit les premières races des hommes. Parmi ces hommes qui ſont les peres de tous les autres, il cite Taaut ou Mercure, Hélius, Uranus, Chronos ou Saturne : Atlas ſes fils, Perſephoné ou Proſerpine, Athena ou Minerve, Jupiter, Hercule, &c. Je ne vous dirai pas, Monſieur, que les récits de Diodore & de Sanchoniaton ſoient abſolument les mêmes, ils different par quelques circonſtances : mais c'eſt ce qui doit arriver à une hiſtoire rapportée par différens peuples. Avez-vous jamais oui conter la même nouvelle publique de la même manière ? Les images, les ſenſations ſont portées à notre ame par des canaux qui nous ſont propres, ce ſont nos organes ; elles s'y modifient néceſſairement

& diverſement dans les différens individus. Tous les hommes ne voient ni n'entendent de même : l'imagination inégalement répartie vient encore y mettre du ſien ; que de cauſes de variété pour les choſes préſentes ! Combien doit être changé le paſſé, qui nous arrive par tant de têtes & d'organes différens ! Mais auſſi la conformité des témoignages ſortis de cette confuſion a la plus grande force, & la vérité de l'hiſtoire ſe fait connaître, ſe démontre par des noms ſemblables, & par le même fond de circonſtances. Nous avons retrouvé dans Sanchoniaton preſque tous les noms des dieux & des chefs des Atlantes ; Uranus donnant ſon nom au ciel, épouſant ſa ſœur, qui fut depuis la terre ; un des fils d'Uranus tué par l'autre ; Mercure inventant les lettres & l'écriture. Il eſt vrai que l'auteur ne nomme point les Atlantes, mais il ne le devait, il ne le pouvait peut-être pas. Il écrivait ſur des mémoires phéniciens ; les Phéniciens avaient tout tranſporté dans leur pays.
Selon

Selon eux, les premiers hommes habitaient aux environs de Tyr & de Byblos ; la ſcène de toutes choſes ſe paſſe en Phénicie : comme les Egyptiens l'ont établie chez eux le long du Nil, vers Memphis, qui n'a été fondée que long-tems après : comme les Grecs, encore plus modernes, ont fait naître ou vivre ces héros dans leur petit coin de terre. Sanchoniaton rend donc témoignage à l'authenticité de l'hiſtoire des Atlantes ; mais en même tems ſon récit porte encore les marques de leur antiquité.

L'hiſtoire de Phénicie commence par la Coſmogonie, par la naiſſance du monde. Sanchoniaton décrit ce développement de la matière éternelle. Il n'exiſtait d'abord, dit-il, que le *ſouffle & l'eſprit d'un air ténébreux*, *un chaos plein de confuſion & ſans clarté.* Cet eſprit amoureux du chaos produiſit l'amour, puis le limon d'où ſont ſortis tous les êtres. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût alors des animaux, ils étaient appellés contemplateurs du ciel ; ils étaient nés ſemblables au monde, & de la manière

dont les œufs éclosent. Ces animaux n'étaient sans doute autre chose que les astres, doués d'intelligence ; car tout-à-coup la matière étant devenue lumineuse, le soleil & tous les astres parurent. L'air jeta une splendeur de feu, la terre & la mer s'enflammèrent ; de-là les vents, les nuages & les pluies. Le mélange & le combat de toutes ces choses produisirent les éclairs & les tonnerres. A ce bruit les animaux mâles & femelles, éveillés comme d'un profond sommeil, épouvantés même par ce bruit terrible, commencèrent à se mouvoir dans les eaux & à marcher sur la terre. De la nuit & du vent naquirent le premier homme mortel & la première femme, les auteurs du genre humain. Quoique toute cette philosophie soit un pur matérialisme, on peut croire que si la nuit & le vent ne sont pas des noms propres, les Phéniciens ont voulu faire entendre par la nuit l'obscurité de la création ; & par le vent le souffle immortel qui anime la matière. Voilà ce que contenaient ces livres sacrés de Tyr & de Byblos.

C'eſt une étrange manie de prétendre raconter comment s'eſt formé le monde que nous habitons, le monde qui exiſtait lorſque nous n'exiſtions pas encore. L'homme n'était pas préſent lorſque Dieu diſpoſa & conſomma ſon ouvrage : il n'a point vu ces ténèbres, qui ne ſont que le terme de ſes connaiſſances; il n'a point vu le combat des élémens, mêlés & travaillés l'un par l'autre; il n'a point entendu le ſifflement des airs, les orages de la nature, obéiſſant à la voix ſuprême. Il ne ſait ni le moment où les aſtres ont marché, ni celui où la lumière eſt venue embellir le monde; ſes connaiſſances commencent à peine avec ſa vie : ſaurait-il s'il eſt né tout entier comme il eſt ; ſaurait-il quand, comment, & où il a commencé d'exiſter, ſi le ſeul témoin de tant de merveilles, ſi leur auteur ne le lui avoit révélé ! Il eſt extravagant de raconter ce qu'on ne ſait pas, & d'expliquer ce qu'on ne peut comprendre. Mais cette démence eſt un grand caractère d'antiquité, lorſqu'elle eſt liée à

l'hiſtoire, lorſqu'elle lui ſert de baſe. L'audace & la préſomption ont une certaine meſure. Quand on ſe vante, on outrepaſſe la vérité, mais on reſpecte la vraiſemblance. Les Romains n'ont point commencé ainſi l'hiſtoire d'une ville deſtinée à maîtriſer l'univers; les Grecs, tout menteurs, tout hardis qu'ils étaient, n'ont pas oſé ſe porter juſqu'à l'origine, & s'aſſeoir ſur le berceau du monde. Cette manie n'a pu éclorre que chez les nations réellement anciennes, & qui étaient proches parentes des premiers hommes. Pour les peuples qui ont oublié Dieu, le commencement du monde eſt le commencement connu de la race humaine. Au-delà ſont les ténèbres d'un abîme impénétrable : les Phéniciens ont tenté de ſe figurer, de vous peindre cet abîme; mais immédiatement ſur ſes bords, ſur le ſommet du tems & de l'exiſtence, ils ont placé leurs ancêtres qu'ils regardaient comme les premiers hommes; & ces ancêtres ſont ceux des Atlantes. Par-là cette nation ſi fière & ſi jalouſe de ſon antiquité,

vous a déclaré qu'elle était issue des Atlantes, que ces peuples étaient plus anciens qu'elle, & qu'ils touchaient à l'origine des choses, ou du moins à cette origine présumée, que le tems n'a pas encore tout-à-fait couvert de son voile.

Je sens qu'il est fâcheux de dépouiller les Phéniciens, les Egyptiens & les Grecs, qui, par la voie de l'enseignement, par une réputation usurpée, ont passé pour les plus anciens & les plus créateurs des peuples de l'univers. Mais, Monsieur, l'espece humaine a déja bien des siècles d'existence, elle est assez âgée pour être raisonnable, pour revenir sur les idées de son enfance; en grandissant, nos jugemens doivent passer comme nous à la puberté: nous devons prononcer en hommes. J'ai eu un précepteur, je le croyais plein de science & de génie, mais lorsque mes idées se sont étendues, j'ai vu qu'il avait appris lui-même tout ce qu'il m'avait enseigné. Les Grecs, les Phéniciens, les Egyptiens ont été nos précepteurs, il est vrai, mais croyons qu'il ont ap-

pris comme nous. Voilà donc trois grandes nations qui ſont de la race d'Atlas. On a raiſon de dire que ſes deſcendans ont été les chefs de bien des peuples. Je ſuis vraiment fâché qu'on n'ait pas encore retrouvé l'île, ou du moins la place de l'île célèbre d'où ſont ſortis tant de fondateurs. Là fut la première ſource du langage, de l'écriture, des arts & des ſciences; ces ſciences y furent, ſinon perfectionnées, du moins commencées. La Mythologie, une vaſte idolâtrie y eſt née.

Je prévois que vous allez m'arrêter: vous me direz, Monſieur, que ces hiſtoires d'Atlas, d'Hercule & de Saturne n'ont aucune réalité. Jadis on n'y voyait que des fables religieuſes; M. de Gébelin, plus ingénieux & plus éclairé, n'y trouve que des allégories. Hercule, c'eſt le ſoleil, Saturne, c'eſt le labourage; ce ne ſont que d'anciennes inſtructions confiées à la mémoire des hommes ſous la forme de l'allégorie. Je ſerais porté à croire, je l'avoue, que cette allégorie repoſe ſur quelque

base historique ; mais j'admets tout ce que ces recherches ont d'ingénieux, je veux que tous les résultats soient des vérités ; les conclusions que je viens de tirer restent inébranlables. L'existence d'un peuple qui a précédé & produit les Phéniciens, les Egyptiens & les Grecs, n'en est pas moins démontrée. C'est une étrange métamorphose que celle de ces instructions qui sont devenues des histoires ; les peuples, les historiens de l'antiquité s'y sont trompés. On ne peut nier qu'ils ont regardé ces personnages allégoriques comme des personnages réels ; ils citent les lieux où Saturne a régné, où Hercule a passé. Le peuple, inventeur de ces allégories, n'est point l'auteur de ces méprises. Nous ne prendrons jamais notre calendrier pour un être réel, nous ne ferons jamais du labourage un vieillard, qui perpétue sa race pour la dévorer. C'est lorsque les langues, les peuples, ont changé sur la terre, que l'ignorance a enfanté ces erreurs, en recevant des instructions qu'elle ne pouvait comprendre ;

on conçoit tout ce qui doit arriver lorſque des gens groſſiers prennent à la lettre le langage figuré des gens inſtruits. Je vois donc un peuple qui avait dreſſé ces inſtructions, qui les avait rédigées ſous cette forme pour ſon uſage, & des peuples qui ne les ont reçues que pour s'y tromper. Je vois d'un côté la ſcience des choſes de la nature, une imagination vive & animée, qui donne au récit & aux préceptes une forme vivante; de l'autre, j'apperçois des ignorans qui ne connaiſſent ni la langue, ni les phénomènes de la nature, ni les embelliſſemens de l'imagination; aſſez ſtupides dans leurs commencemens pour ne voir dans ces préceptes que des hiſtoires, aſſez hardis, aſſez menteurs pour ſe les attribuer, & pour en parer leur origine. Nous avons beau faire, nous retrouvons par-tout les traces de l'ignorance, qui ſuccede à la lumière. Quelques inſtitutions des ſciences ſont conſervées, mais méconnues. Les ſyſtêmes phyſiques donnent naiſſance à des religions, les phénomènes des climats

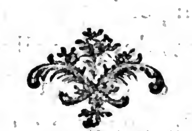
produiſent les fables, les allégories deviennent des hiſtoires. Nous connaiſſons bien les auteurs de ces mépriſes; ce ne ſont pas ſeulement les Phéniciens, les Egyptiens & les Grecs, c'eſt le peuple où ſont leurs ancêtres communs. Tous les trois ont la même erreur, parcequ'elle eſt née à leur ſource. Mais le peuple qui a dénaturé tant de choſes, le peuple qui apporta ces vérités transformées, eſt plus ancien que ces nations.

Quand même le mot Atlas & tous ſes dérivés feraient allégoriques, ce peuple eſt celui que je nomme Atlantique, ce peuple eſt celui qui eſt ſorti de l'île de Platon. Il eſt utile de l'étudier, de ſuivre ſes pas, & de chercher ſon origine; il nous conduira peut-être aux auteurs de ces allégories. Mais en ne jugeant que les faits qui ſont actuellement ſous nos yeux, ce peuple eſt intéreſſant par une longue influence. Que de générations ont reçu ſon eſprit, ont adoré ſes dieux! Tant d'inſtitutions, tant de ſouvenirs laiſſés après lui, font penſer

que ſon regne n'a pas été d'un moment, qu'il a eu le tems de prendre une conſiſtance importante. Nous reconnaiſſons le peuple nombreux, riche, puiſſant, conquérant que nous a peint Platon. Des peuplades iſolées & pauvres d'habitans, des familles diſperſées avant de former un corps de nation, n'auraient point aſſez de force pour donner à leur mémoire & à leurs inſtitutions cette étendue & cette durée. Mais il ne ſuffit pas d'un corps de nation, il faut que ce corps ſoit robuſte, il faut que ſa vie ſoit longue. Tant de peuples, comme tant d'individus, meurent ſans avoir rien fait parmi nous, ſans avoir amaſſé les matériaux d'une mémoire durable; l'utilité ſeule nous vaut le ſouvenir; l'oubli eſt le partage de l'inaction & de l'oiſiveté. Je commence à croire que ce peuple ne peut être tout-à-fait oublié ſur la terre: j'eſpère qu'il n'eſt pas impoſſible de trouver le lieu de ſon île enſevelie ſous les eaux. Ces fondateurs doivent avoir laiſſé des veſtiges de leurs pas, c'eſt la trace de leurs inſtitu-

tions communiquées. Il n'eſt plus queſtion d'un petit nombre de témoignages, comme ceux de Platon, de Diodore & de Sanchoniaton, ces inſtitutions ſont un peuple de témoins. Nous partirons, Monſieur, quand vous voudrez pour chercher l'île atlantide; nous allons errer ſur le globe, comme Cybele cherchant Proſerpine; il faut ſeulement conſulter les modernes ſur la route que nous devons tenir. Je ne ſuis pas le premier qui ait tenté cette recherche; quelques-uns ſe ſont égarés avant moi. Si je ne réuſſis pas, ils m'auront épargné du moins pluſieurs manières de m'égarer; mais je réuſſirai, car vous êtes dans ma penſée, & votre génie marche devant moi.

Je ſuis avec reſpect, *&c.*



QUATORZIEME LETTRE

A M. DE VOLTAIRE.

Premiere recherche du peuple perdu.

A Paris, ce 18 *Mars* 1778.

QUAND on a voulu chercher le peuple atlantique, il a été naturel, Monsieur, d'étudier & de suivre Platon; mais tous ceux qui le suivirent n'ont pas été des philosophes. Sans prétendre à cet honneur, j'écoute Platon, je vous parle, je tâcherai de me rendre digne de l'un & de l'autre.

Platon a dit que ce peuple habitait une île près d'un continent, & vis-à-vis de l'embouchure où sont les colonnes d'Hercule. Il n'aurait pu mieux s'exprimer s'il eût voulu tromper la postérité; ou plutôt les circonstances des nouvelles institutions ont rendu sa description équivoque & trompeuse. On demanda où étaient sur la terre les colonnes d'Hercule, on chercha

les termes de ſa courſe utile & glorieuſe, on les trouva près de Cadiz, au détroit de Gibraltar. Là ſont deux montagnes célèbres dans l'antiquité, Calpé & Abila; elles n'en faiſaient qu'une jadis, Hercule les ſépara de ſes mains pour ouvrir aux eaux de la Méditerranée un paſſage dans l'Océan. Outre ces colonnes de la nature, on voyait dans le temple d'Hercule à Cadiz deux colonnes conſacrées à ce demi-Dieu. Le détroit de Gibraltar repréſentait l'embouchure dont parle Platon; ces monumens guidèrent les modernes, on chercha l'île atlantide au-delà du détroit & dans l'Océan. On impoſa le nom d'Atlantique à cette mer immenſe qui recelait, ou qui avait baigné jadis l'île Atlantide. Cette île n'était pas ſi petite, qu'elle ne pût être retrouvée facilement ſi elle exiſtait encore. Platon nous apprend qu'elle avoit 3000 ſtades de longueur & 2000 de largeur, c'eſt-à-dire qu'elle avait une étendue d'environ 150 lieues ſur 100, & preſque égale à celle de la France: mais en même tems il dit que cette île avait été

engloutie dans la mer ; il ne reftait donc que l'efpérance d'en trouver les débris. On crut les appercevoir dans les petites îles des Canaries, qui font vis-à-vis le continent de l'Afrique, peu éloignées du détroit de Gibraltar, & qui ne laiffent voir que les montagnes d'une terre dont les plaines font aujourd'hui recouvertes par la mer. Cette idée était ingénieufe : cependant, Monfieur, toutes les îles font des parties élevées fur le fond de la mer, ce font les montagnes de ces abîmes. On aurait pu dire la même chofe de tous les petits Archipels femés fur le globe ; cette idée n'était appuyée que fur les colonnes placées au détroit, & qui femblaient montrer de loin l'ancienne place de l'ile Atlantide. On eût cependant mieux aimé retrouver l'île entière : Colomb en fournit l'occafion lorfqu'il découvrit l'Amérique. Ce grand continent placé en face de celui de l'Europe & de l'Afrique, un peu loin à la vérité, ce pays fertile & riche en métaux, rappella les defcriptions du philofophe ; on y retrouva les richeffes & la magnificence de fon île, & le nouveau

monde fut son Atlantide. Je ne sais si on n'y plaça pas également l'ophir de Salomon, parceque ce roi sage y envoyait chercher de l'or, dont on a rencontré des sources intarissables en Amérique. Ces idées, Monsieur, étaient du siècle des érudits, & non du siècle de la philosophie ; examinons les hypothèses à l'aide de ses lumières.

Il faut que nous passions en Amérique, non pour la voir telle qu'elle est, les Européens l'ont dénaturée ; leur industrie a déja changé & embelli cette terre nouvelle, comme leur cruauté l'a dépeuplée. Vous, Monsieur, qui avez été poëte avec tant de philosophie, votre imagination féconde & vraie vous montre également bien les choses, ou comme elles sont, ou comme elles ont été. Il faut rendre au nouveau monde sa face antique, il faut le voir comme au tems de Colomb.

C'était un sol fertile, mais inculte, une terre neuve & vierge. Un sol inculte ne peut porter que de nouveaux habitans ; une terre vierge n'a connu l'homme que

depuis peu. La nature avait hérissé cette terre de forêts, de lianes, qui, remplissant les intervalles des arbres, faisaient du tout un massif presque impénétrable. Les plaines étaient remplies d'herbes hautes, formant encore de petites forêts, & tout cela n'était peuplé que de reptiles & d'insectes monstrueux, engraissés & grossis de la substance de la terre, qui n'avait qu'eux à nourrir. Ce n'est pas ainsi qu'elle est fertile quand l'homme s'unit à elle pour la féconder de son industrie. Toutes les autres especes se retirent ou périssent, l'homme consommateur ne partage que malgré lui. Sous sa main, la nature ne produit plus qu'utilement; la face de la terre se dépeuple d'herbes parasites : au lieu de ces apparences de luxe, la culture établit celle de l'ordre & de l'économie; l'ordre naît du besoin de vivre, l'économie annonce une grande population. Aussi cette grande population n'existait nulle part en Amérique; on n'y trouva que deux peuples policés & assez nombreux, les Mexicains & les Péruviens,

qui habitaient les bords de l'Océan oriental & pacifique. Mais ces peuples étaient trop jeunes, trop récens pour concevoir l'envie de quitter leur patrie ; ils n'étaient pas aſſez nombreux pour employer la reſſource des colonies. D'ailleurs le reſte du continent, preſque déſert, leur eût laiſſé la liberté de s'étendre. Ce n'eſt donc ni du Mexique ni du Pérou que ſont ſortis les Atlantides; ce n'eſt pas non plus des autres parties du continent, peuplées d'eſpace en eſpace par quelques hordes, par quelques familles réunies, ſous le nom de peuple, dont toute l'induſtrie ſe bornait à la chaſſe, à la pêche & aux premiers beſoins.

L'Amérique a tant de beaux climats! On ne quitte point un pays fertile pour le laiſſer déſert, ſur-tout quand il faut monter ſur des vaiſſeaux, & s'entourer de dangers. Mais des vaiſſeaux, les Américains en avaient-ils au tems de Colomb & de Cortez? Je n'ai lu nulle part que la marine du Mexique & du Pérou fût floriſſante. Sur les autres côtes on ne trouve que des pyrogues

destinées à la pêche, & qui suffisent à peine pour passer d'une île dans une autre: ce n'est point avec de tels secours qu'on entreprend le voyage d'Amérique en Europe. Ces pyrogues sont le premier état de la marine; mais il y a bien loin de ces commencemens à sa perfection.

Voulez-vous que je vous dise, Monsieur, qu'avec ces petits bateaux pour la pêche & ces promenades à la vue des côtes, sur une mer unie & tranquille, je ne conçois pas encore la naissance des navigations éloignées. Je vois que sur terre on s'est éloigné de plus en plus de son asyle, parceque la crainte diminue en raison de ce que l'espérance augmente, parceque les dangers ne sont pas plus grands dans une marche plus longue. L'homme est sûr de la solidité de la terre qui le porte, mais il n'en est pas de même sur mer; il n'y a point de comparaison entre la mer tranquille & la mer agitée. Elle a des abîmes dans son sein, on sait qu'elle les ouvre tout-à-coup : on voit du rivage le spectacle des tempêtes; on

voit la surface s'élever en montagnes, & se creuser en précipices. Quelle apparence que l'homme, sans des raisons pressantes, ait pu confier sa vie à une barque frêle & légère, pour devenir le jouet de ces flots puissans. Spectateur des dangers & des caprices de cet élément, il n'a pas dû même éprouver un orage; il voyait toujours la terre, la rame l'y ramenait au premier signe d'inconstance. Et d'ailleurs, Monsieur, pourquoi s'éloigner des côtes où étaient ses biens, ses espérances? Contre quels biens, contre quelles promesses aurait-il échangé ses possessions & sa vie? Nous ne donnons, nous ne faisons rien pour rien. Qui avait dit à l'homme qu'en traversant cet élément, il trouverait au-delà des dédommagemens qui valussent ces sacrifices. L'homme, quoique craintif, a des momens de témérité; il est imprudent, il sacrifie beaucoup pour des espérances légères; mais encore faut-il qu'il espère quelque chose. Le Groenland est un pays dur & affreux, ses habitans nagent comme des poissons; leur

canot eſt renverſé par une vague, ils le retournent, & s'y replacent pour continuer la pêche. Cependant on ne voit point qu'ils ſe haſardent à tenter des voyages pour s'éloigner d'une terre qui ne leur donne rien. C'eſt que la naiſſance & l'habitude y ont concentré toutes leurs eſpérances, toutes leurs idées de bonheur; & l'on veut que l'homme habitant d'un beau pays, d'un grand continent, qui ouvre un champ vaſte à la curioſité & au deſir de changer de lieu, ait été ſe livrer à des mers inconnues & terribles. Je ne trouve dans notre nature qu'une origine vraiſemblable de cette hardieſſe. Nous aimons la liberté, tout ce qui nous borne & nous arrête nous ſemble inſupportable. Je concevrai qu'on a pu braver la mer quand elle a été un obſtacle; mais elle ne peut l'être que lorſqu'elle ſe préſente de toutes parts, & lorſqu'en mugiſſant, elle ſemble dire à l'habitant des îles, je briſe ſur tes côtes pour t'y rendre eſclave. Ce ſont les Inſulaires qui ont dû tenter la navigation proprement dite. Cette

entreprise est celle de l'homme enfermé, prisonnier dans une île où sa curiosité est bientôt satisfaite, & ses desirs trop resserrés. Vous savez, Monsieur, ce que le désespoir fait faire pour sortir de prison : joignez au pouvoir de l'ennui & de la gêne, l'augmentation de la population, un nombre d'hommes excédant les subsistances, & vous aurez encore la force du besoin qui commande, & qui, balançant une mort par une autre, fait accepter le danger avec l'espérance. Ce sont donc les Insulaires qui sont venus apprendre aux habitans du continent qu'on pouvait braver la mer & la traverser pour chercher des habitations nouvelles. Il a donc fallu chez ces Insulaires l'industrie, les arts pour construire des navires, & le besoin pour en prescrire l'usage. Les habitans du continent n'ont profité de cette leçon & de cet exemple que lorsqu'ils se sont approprié les arts, lorsque l'industrie les a animés, & lorsque le luxe leur a créé des besoins factices non moins pressans que les véritables, mais né-

ceſſaires pour motiver ces entrepriſes téméraires. Alors on a vu faire à la cupidité ce qui avait été tenté par le déſeſpoir.

Si des flottes ont amené jadis des conquérans en Europe & en Aſie, ces conquérans n'étaient point ſortis de l'Amérique; elle avait trop peu d'habitans dans ſes régions immenſes, les Américains étaient ſans induſtrie; auſſi n'ont-ils jamais abordé ſur nos rivages avec des vaiſſeaux. Ils ont été aſſez étonnés de voir les nôtres, quand nous leur avons rendu une viſite dont ils ſe feraient bien paſſés; c'eſt nous qui leur avons montré *l'appareil, inoui pour ces mortels nouveaux, de nos châteaux ailés qui volaient ſur les eaux* (*a*). Il faut donc renoncer à trouver l'Atlantide en Amérique, & avec d'autant plus de raiſon, que Platon nous dépeint cette île comme aſſez proche du continent. Cette circonſtance, qui exclut le nouveau monde, nous ramene aux Canaries: ces îles ſont peu éloignées

(*a*) Vers d'Alzire.

du détroit de Gibraltar & des colonnes d'Hercule, ou des montagnes qui resserrent le passage. A la rigueur, des pyrogues, des radeaux & l'industrie d'un peuple barbare, pouvaient suffire pour passer en Afrique. Je ne cherche point à affaiblir les opinions que j'attaque, & je ne passerai point sous silence un fait qui semble concourir à placer l'île atlantide dans les Canaries. L'ancienne Egypte est remplie de la mémoire des Atlantes & des noms de leurs chefs. Si ces peuples sont sortis des Canaries, on doit retrouver dans ces îles quelques usages semblables à ceux de l'Egypte; c'est en effet ce qu'on observe à Ténérife. Un peuple nommé les Guanches y habite encore; il a des souterreins qui lui servent de tombeaux. Ces souterreins sont fermés, leur entrée est un secret confié à une succession de vieillards, qui se le transmettent. Les morts y sont conservés sous la forme de momies depuis un tems dont la durée est inconnue (*a*). Les Guanches ont un secret pour

(*a*) Hist. génér. des voyag. *in*-12, t. VI, p. 252.

les embaumer, comme les Egyptiens, avec cette différence que ceux-ci enveloppoient leurs momies de bandelettes chargées de caractères, qui faisaient sans doute l'histoire des morts, & que les Guanches les ont laissé nues en les cousant dans des peaux ; & n'ont pas tracé leur histoire, parceque peut-être ils n'écrivaient pas. M. le Chevalier de Borda a récemment apporté deux de ces momies, l'une d'homme, l'autre de femme, toutes deux bien conservées & tirées de l'île de Ténérife ; elles sont dans le cabinet du Roi.

On ne peut nier que cette conformité avec l'Egypte ne soit remarquable ; mais comme elle est unique, nous ne voyons pas qu'on en puisse rien conclure. Cet usage est au nombre de ceux qui peuvent être universels, parceque leur source est dans le cœur humain. L'amour filial, le respect des ancêtres, appartiennent à la nature simple & pure, qui réside entre la nature brute & la nature corrompue. Cet usage pourrait donc se trouver par-tout où les sen-

timens d'humanité & d'amour ont été développés par la ſociété, où une inſtruction commencée a permis d'inventer les opérations chymiques des embaumemens. Les Chinois, qui n'ont point l'art des parfums, conſervent ſeulement les images de leurs ancêtres ; les Egyptiens, comme les Guanches, conſervaient les corps mêmes. Si c'était une affaire d'imitation, il faudrait que cet uſage parti des Canaries eût preſque fait le tour du monde pour arriver à la Chine. Je reſpecte infiniment la tranquillité des anciens, ſur-tout des hommes méridionaux ; je ſais que la chaleur les rend pareſſeux. Je n'aime point à leur faire faire ces longs voyages ; & ſi vous le voulez bien, Monſieur, nous laiſſerons les Guanches, les Egyptiens, les Chinois, tranquilles, iſolés chacun chez eux, & ſe ſouciant peu les uns des autres : & vous qui avez ſi bien peint les hommes de tous les climats, vous me direz que ſur toute la ſurface du globe on peut reſpecter ſes ancêtres, aimer les auteurs de ſes jours, & ſans imitation en

donner des marques ſemblables. Nos momies ne ſeront donc point une preuve que les Atlantes ſont ſortis des Canaries. Il ſemble que ſi la mer eût englouti l'Atlantide, en laiſſant ſes montagnes à découvert, les eaux qui les ſéparent ne devraient pas être profondes. Les terres récemment couvertes ſont des mers nouvelles qui ont peu de fond. Je n'ai point vu les journaux des ſondes de ces parages; mais il ne m'eſt point revenu qu'on y rencontre plus d'écueils & plus de bas fonds qu'ailleurs. Il faut donc convenir qu'on n'y place l'Atlantide qu'à cauſe du voiſinage des colonnes d'Hercule; mais on n'y trouve aucun monument, aucune tradition qui ſe rapprochent du récit de Platon, de Diodore de Sicile, & des autres auteurs Grecs qui ont parlé des Atlantes. Au contraire, ces auteurs en multipliant les traditions, les placent toujours dans des pays différens & très éloignés des Canaries. Accordons cependant que ces îles ont pu être le berceau de ce peuple conquérant, & cher-

chons la route qu'il a ſuivie lors de ſon irruption fameuſe. Il eſt naturel de croire que ſes vaiſſeaux l'ont conduit en Afrique; une chaîne de montagnes conſerve encore le nom d'Atlas, chef & père de ce peuple: mais cette route pour traverſer l'Afrique n'eſt nullement commode. Pardonnez-moi, ſi je vous mene par des ſables encore brûlans, & qui l'ont été bien davantage ſi la terre s'eſt en effet refroidie: les Atlantes ont dû être plus embaraſſés que nous, ils formoient une armée deſtinée à conquérir une grande partie du monde; & je ne conçois pas trop comment ils ont pu vivre dans un déſert de 1000 lieues de longueur, où l'on ne trouve ni eau ni ſubſiſtance. Si l'on m'objecte que je parle d'un pays inconnu, je répondrai qu'il eſt inconnu, parcequ'il eſt inhabitable: les anciens en avaient cette idée; à peine ont-ils ſuppoſé quelques habitans qui y vivaient pour maudire le ſoleil. Sortons de ces ſables où nous ſommes entre deux feux, entre le ſoleil qui frappe per-

pendiculairement, & la terre, qui réfléchit de même; le peuple atlante n'a point passé par là; il aura pris le bord de la mer rafraîchi par le voisinage des eaux. Il a donc traversé les royaumes de Maroc, de Fez, d'Alger, de Tunis & de Tripoli, qui ne sont aujourd'hui que des repaires de brigans. Il faut avouer que les Atlantes, qui ont laissé tant d'institutions, qui ont fondé tant de villes sur leur passage, n'ont rien fait pour cette longue partie de leur route. Ils n'y ont laissé ni leurs dieux, ni le nom de leurs chefs; les Phéniciens qui ont fondé Carthage, les Romains qui l'ont assujettie, nous en auraient dit quelque chose. Cette indifférence des Atlantes n'est pas naturelle; ce n'est pas ainsi que les hommes se gouvernent quand ils vont à la découverte des pays nouveaux: ils entrent en jouissance dès qu'ils le peuvent; ils fondent des habitations dès que le pays leur offre des avantages. La côte de Barbarie ne méritait pas cette indifférence: elle est abondante en grains & en fruits ex-

cellens; elle a des métaux & de l'or; elle nourrit différentes eſpeces d'animaux, & & ſur-tout des chevaux dont la vigueur ne s'éteint qu'à la mort: ce qui était une grande reſſource pour des peuples qui avaient tant d'envie de courir le monde. Cette côte eſt encore recommandable par le nombre de ſes ports. Abondance & richeſſes dans le pays, facilité du commerce par la mer, tout devait y fixer les Atlantes, ou du moins les engager à y laiſſer des colonies; car il n'eſt pas ſage de négliger ce qu'on tient pour ce qu'on eſpere. Après avoir ſuivi toute la côte, après avoir fait ce long trajet, ſans avoir entendu dire un mot des Atlantes, nous arrivons enfin aux bouches du Nil & à Memphis; cette ville, ainſi que celle de Saïs dans le Delta, étaient pleines de leurs monumens & de leur mémoire. Mais les Egyptiens n'ont pas toujours habité cette partie inférieure de l'Egypte, ils nous apprennent eux-mêmes qu'elle était jadis couverte par la mer; ils nous diſent qu'ils ſont deſcendus de la partie haute de

l'Egypte, qu'ils ont d'abord habité cette ville de Thebes renommée par ſes cent portes : & quand nous entendrons les Ethiopiens, ils nous diront qu'ils ſont les ancêtres du peuple égyptien. Si les Atlantes, comme on n'en peut douter, ont précédé ce dernier peuple, il faut donc que nous les faſſions arriver en Ethiopie, ou tout au moins dans la haute Egypte : alors, Monſieur, plaçons-nous à Thebes, le Nil deſcend vers la mer, & fuit devant nous ; conſidérons vers la gauche la route immenſe & difficile que les Atlantes ont dû faire pour parvenir des Canaries juſqu'à Thebes, les difficultés qui ont dû leur faire rebrouſſer chemin. La haute Egypte étoit défendue au midi par la mer, au couchant par des déſerts impraticables. L'Egypte ſerait reſtée inconnue aux Atlantes ; cette mer, ces déſerts les auraient arrêtés, & ils ſeraient retournés bien vîte vers la belle côte qu'ils avaient négligée. Si nous portons au contraire nos regards vers la droite, nous appercevrons l'Aſie, qui n'a point de dé-

ſerts brûlans comme l'Afrique, qui eſt animée d'une nombreuſe population, témoin vivant de ſa haute antiquité, & qui ſurtout eſt pleine de la mémoire & des inſtitutions des Atlantes. Ces peuples ou leurs deſcendans ſont venus en Egypte, je ne vois pas qu'il y ait lieu d'en douter, ce fut le terme de leurs voyages & de leur conquête. Mais le reſte de l'Afrique garde un profond ſilence à leur égard; & puiſque l'Aſie retentit du nom des Atlantes, ſi nous cherchons leur route, il ne faut pas, ce ſemble, en demander davantage, ils ſont venus par l'Aſie: Cette concluſion eſt naturelle & même démontrée. Une ſeule conſidération pourrait nous arrêter en Afrique; c'eſt celle du Mont Atlas, qui porte leur nom, & de la Libye, où Platon dit qu'ils avaient porté leurs conquêtes. Mais j'ignore dans quel tems le nom d'Atlas a été impoſé à ces montagnes; c'eſt peut-être la ſuite de l'idée qui place l'Atlantide dans les Canaries: & comme il leur aurait fallu traverſer l'Afrique pour arriver en

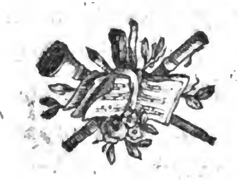
Egypte, comme Atlas a régné ſur des contrées maritimes & occidentales, les Géographes lui ont fait un royaume dans ces déſerts, & ils ont donné ſon nom à la chaîne de montagnes qui le partage. Ces montagnes ſont encore honorées du nom de la lune, quoique Diane n'y ait pas plus régné qu'Atlas. Quant à la Libye, nous en pourrons trouver une ou pluſieurs en Aſie (*a*); rien n'eſt plus commun ſur la terre que ces noms ſemblables, tranſportés dans les différens lieux par les peuples dans leurs migrations. François I a fait bâtir Madrid dans le bois de Boulogne; les Anglois ont porté le nom de l'Angleterre & de ſes villes dans l'Amérique ſeptentrionale, nous y avons renouvellé Orléans, Chartres, Toulouſe: cela n'ôte rien à l'exiſtence de nos villes d'Europe; & leurs émules en Amérique cauſeront peut-être

(*a*) Maxime de Tyr dit que les Libyens habitaient le pays des Heſpérides, *in diſſert.* XXXVIII, *c.* 225. On verra dans la vingt-unieme Lettre que le jardin des Heſpérides n'était pas en Afrique.

quelque

quelque jour bien de la confusion dans l'histoire. La Libye d'Afrique, au moyen de ces exemples, peut avoir été nommée du nom d'une province plus ancienne dans l'Asie. Les vraisemblances & les probabilités philosophiques doivent donc nous déterminer à chercher les Atlantes en Asie. Nous allons à la voix des témoignages ; ce sont eux qui dirigent notre route ; & puisqu'ils nous appellent en Asie, il faut bien que je vous y conduise.

Je suis avec respect, &c.



QUINZIEME LETTRE A M. DE VOLTAIRE.

Suite de la recherche des Atlantes.

A Paris, ce 21 *Mars* 1778.

NOUS voilà donc revenus en Asie, Monsieur; c'est le berceau du monde, le centre de l'antiquité; & c'est là que nous aurions d'abord cherché les Atlantes, s'il n'avait pas été nécessaire de rappeler quelques modernes qui s'étaient égarés vers l'extrémité occidentale de l'Afrique, & qui même avaient traversé la mer avec Colomb, pour pousser leurs recherches jusqu'en Amérique. Il faut effacer les idées anciennes avant d'en proposer de nouvelles. Si l'on a nommé Atlantique la mer où sont les Canaries, d'où l'on a voulu faire sortir les Atlantes, cette dénomination est moderne; l'Asie nous offre aussi une mer atlantique revêtue de ce nom depuis un tems qui remonte à Hérodote, il y a près

de 2100 ans. Cet hiſtorien dit que la mer atlantique, giſante au-delà des colonnes d'Hercule, n'eſt autre choſe que la mer rouge. Strabon & Diodore de Sicile ont placé l'Arabie ſur les bords de cette mer, à laquelle les enfans d'Atlas ont donné leur nom (*a*). M. Baer, correſpondant de notre Académie des Sciences, eſt un de ceux qui ſe ſont occupés de déchiffrer l'énigme que Platon nous a laiſſée. Je le cite avec reconnaiſſance. Il a trouvé les colonnes d'Hercule, non loin de la mer rouge; c'eſt dans le temple d'Hercule à Tyr. La ſtatue de ce Dieu eſt toujours accompagnée de deux colonnes, dont l'une était conſacrée au feu, l'autre aux nuées & aux vents. Elles portaient tantôt le nom de *colonnes*, tantôt celui de *bornes*, de *frontières* (*b*). Nommer ces

---

(*a*) Hérodote, liv. I.
Strabon, liv. XVI.
Diodore de Sicile, liv. III, §. 20, t. I, p. 403.
M. Baer, eſſai ſur l'Atlantique, p. 41.
(*b*) Hérodote, liv. I.
M. Baer, *ibid.* p. 47.

colonnes, c'était indiquer un temple d'Hercule ; ces colonnes annonçaient encore des bornes ; elles étaient les limites & les repos de la course de ce fameux voyageur ; les temples d'Hercule sont ses stations. Je n'examine point si Hercule est un chef réel, déifié après sa mort, ou si c'est un emblême de la nature, mais je vois un peuple qui se transporte de pays en pays avec son Dieu, qui le pose à chaque lieu où il arrive, où il demeure, & qui, dressant un temple pour y prier, y déploie les signes de son culte, & y inscrit le terme actuel de ses voyages. Ne pourrait-on pas découvrir, Monsieur, l'esprit de la consécration de ces colonnes ? Elles étaient un monument de reconnaissance, une marque de la joie naturelle au terme d'un voyage. Les peuples n'ont voyagé en corps que pour trouver de plus beaux pays, un sol fertile, regardé par un soleil favorable ; il est donc tout simple que l'une des colonnes fût consacrée au feu céleste, ou au soleil. Mais pourquoi l'autre était-elle dédiée aux nuées

& aux vents ? Ce ſerait à tort qu'on aurait recours à l'agriculture pour expliquer cette dédicace. Ces remarques des nuées contraires, ou des vents nuiſibles, appartiennent à une demeure continuée dans un lieu fixe. Un peuple arrivant n'eſt pas agriculteur ; & le nom de ces colonnes indique qu'elles ont été placées au *terme* du voyage au moment de l'arrivée. J'y vois un indice que les Atlantes étaient navigateurs, qu'originairement ils étaient venus par mer, & qu'en conſacrant ces colonnes à la reconnaiſſance, ils en avaient dédié une au Soleil qu'ils cherchaient, & l'autre au Vent qui le leur fit trouver, en dirigeant leur courſe ſur la mer. Cette explication me paraît auſſi bien fondée, auſſi naturelle que philoſophique. Elle ſe rapporte avec la conjecture que je vous ai propoſée ſur l'origine de la navigation. Les Atlantes ſont un des plus anciens peuples, la mythologie, le culte des Egyptiens & des Grecs ſont ſes inſtitutions, peut-être en a-t-il encore fondé bien d'autres. Il eſt donc très poſſible qu'il ſoit le

premier auteur de la navigation ; & cet art que nous avons tant perfectionné eſt ſorti d'une île, comme je l'ai annoncé.

Le long de la mer, où l'on trouve les villes commerçantes de Tyr & de Sidon, ſont la Phénicie & la Judée. M. Baer penſe que cette dernière province eſt l'Atlantide de Platon. Il trouve des rapports entre les noms des douze fils de Jacob, & des freres d'Atlas. Ces reſſemblances ſuppoſées vraies, ne ſeraient pas extraordinaires. La Bible renferme la tradition la plus ſuivie, & la mieux conſervée ; c'eſt la ſource la plus pure de l'hiſtoire. Mais malgré ces rapports, ingénieuſement expoſés par M. Baer, nous ne pouvons nous arrêter dans la Paleſtine : ce n'eſt point là le terme de nos recherches. Nous demandons l'île atlantide ; ce pays entre l'Euphrate & la mer n'eſt point une île, & le récit de Platon ne nous paraît laiſſer aucune équivoque là-deſſus.

Mais que les Atlantes aient paſſé dans ce pays, qu'ils y aient laiſſé des inſtitutions, c'eſt ce qu'il n'eſt pas poſſible de révoquer

en doute. Les Scythes devenus trop nombreux par une population excessive, descendirent de leurs montagnes, dit Strabon (*a*), & se jetèrent sur le royaume de Pont, sur la Cappadoce ; & *Acmon*, un de leurs chefs, bâtit sur les bords du Thermodon une ville nommée de son nom *Acmonie*. Il entra ensuite dans la Phrygie, il y bâtit une seconde Acmonie (*b*). Or, Monsieur, cet Acmon était père d'Uranus, qui épousa Titée, sa sœur, comme nous l'avons appris par le récit de Diodore (*a*). Cet Acmon était donc un des chefs des Atlantes, il les amena dans la Phrygie, & ces villes d'Acmonie sont leur ouvrage. Vous voyez, Monsieur, si j'ai eu raison de vous dire que les Atlantes sont la tige commune des Phéniciens & des Egyptiens. J'observe en même tems que

(*a*) Strabon, *Geog.* liv. II.

(*b*) Stephanus, au mot *Acmonia*.

Mythologie de Bannier, t. II, p. 21.

(*a*) Voyez ci-dessus, p. 53.

ces faits ſont d'une haute antiquité, puiſque par des calculs aſſez probables, nous faiſons remonter l'exiſtence de la ville de Tyr & celle de Thebes en Egypte juſqu'à 2700 ans avant notre ère (*a*). Acmon, chef des Atlantes, venu avec les Scythes, & deſcendu comme eux du Caucaſe, ſemble nous indiquer de chercher le peuple Atlantique vers ces montagnes. Mais nous n'avons pas encore épuiſé les témoignages de la Phénicie. Adonis y était adoré : né du commerce inceſtueux de Myrrha & de ſon pere Cinyre, Adonis fut beau comme le fruit de l'amour. Vénus le vit, & en devint éperdument amoureuſe ; elle quitta les boſquets d'Amathonte pour les forêts du Liban, & ſuivit ſon jeune amant à la chaſſe. Diane, à la prière de Mars jaloux, fit bleſſer & tuer le prince par un ſanglier. Il ne reſta à Vénus qu'une fleur, née du ſang d'Adonis ; c'eſt l'anémone. Adonis deſcendu aux enfers, & deſtiné à enflammer les Déeſſes, inſpira les mêmes ſenti-

(*a*) Hiſt. de l'Aſtron. anc. p. 153 & 161.

mens à Proserpine ; & lorsque Vénus demanda à Jupiter son père, le retour de son amant, le maître des Dieux ne dut pas être peu embarrassé entre ces deux femmes, dont l'une voulait ravoir ce que l'autre voulait garder. Leurs droits étaient les mêmes, ce sont ceux de l'amour ; c'était le cas du partage. Adonis revit chaque année la lumière pendant six mois en jouissant de Vénus, & fut les six autres mois dans les bras de sa maîtresse nocturne. On institua une fête en son honneur, on prenait chaque année son deuil, on le pleurait ; & puis la joie renaissait au moment où la vie lui était rendue. Les mêmes fêtes se célébraient en Egypte pendant quarante jours pour Osiris perdu & retrouvé. On ne peut nier la ressemblance de ces usages des deux peuples. Le soleil & la lune étaient adorés en Phénicie sous les noms d'Adonis & d'Astarté, comme ils l'étaient en Egypte sous les noms d'Osiris & d'Isis. Il ne faut point s'étonner de la différence de ces histoires ; dans le temps où on n'écrivait pas, elles étaient sujettes à s'altérer.

Quand les fables voyagent, quand elles durent pendant des ſiecles, elles ſe modifient dans l'eſprit des hommes & dans le cours des générations, comme les animaux & les végétaux tranſplantés. Le climat maîtriſe les êtres par la température, & les idées par le caractère qu'il impoſe aux peuples. D'ailleurs, vous ſavez, Monſieur, combien le même fait raconté chez deux peuples pendant des ſiecles, peut être changé par l'amour du merveilleux, par défaut de mémoire, ou par excès d'imagination. C'eſt beaucoup ſi, après un long tems, les traits principaux ne ſont pas effacés & ſe reſſemblent encore : ces traits originaux ſubſiſtent pourtant dans les deux fables d'Oſiris & d'Adonis. Nous croirons donc avec les anciens, avec Macrobe & Plutarque, que ces deux cultes étaient originairement les mêmes. Nous n'examinons point ſi ces divinités ont été des hommes déifiés ; dans une ſi grande obſcurité ces queſtions ſont difficiles & toujours mal réſolues : & ſi Oſiris a jamais été un homme,

placé après sa mort dans le soleil, revêtu de ses caractères & de son culte, vous ne serez point embarrassé du voyage que les Egyptiens lui font faire, depuis les sables inhabités de l'Inde (*a*) jusqu'aux glaces de l'Ourse. Vous n'êtes point la dupe de la vanité des peuples; pour peu qu'ils soient anciens, ils veulent que tout ait commencé chez eux, ils veulent être le centre & la source de tout. Si vous y consentez, Monsieur, nous retournerons le voyage d'Osiris, nous le ferons s'accomplir dans un sens contraire; & nous dirons que parti des glaces de l'Ourse, il est parvenu jusqu'aux sables inhabités de l'Inde, c'est-à-dire de l'Ethiopie, & jusqu'aux lieux où la chaleur extrême de la zone torride permettait de s'avancer: mais en même tems Osiris issu de Saturne, un des Dieux des Atlantes, ramene à ce peuple l'origine de la fable. Voilà donc encore une présomption pour faire descendre

---

(*a*) L'inde, c'était l'Ethiopie. Hist. de l'Astron. anc. p. 294.

ce peuple de quelque contrée ſeptentrionale plus ou moins voiſine de l'Ourſe. Comme il n'eſt point né en Egypte, comme il n'y eſt point venu par l'Afrique, il faut néceſſairement qu'il ait paſſé par la Phénicie, & qu'il y ait établi le culte d'Adonis & du Soleil, avant de le porter en Egypte. Ceci n'eſt pas une pure ſuppoſition, ni une conjecture philoſophique, c'eſt un fait atteſté par Lucien. Suivant ce philoſophe, le culte d'Adonis fut apporté dans la Phénicie par un Scythe, nommé Deucalion. Deucalion était fils de Prométhée, ce qui à la rigueur pourrait ne ſignifier qu'un deſcendant de ce prince, habitant du Caucaſe, où la fable lui fait dévorer le foie par un aigle. Quel que ſoit le ſens de cette fable, Prométhée eſt né en Aſie; ſa mère, dit-on, ſe nommait *Aſia*; il tient aux Atlantes par ſon frere Atlas (*a*), & au Caucaſe par le rocher où la fable l'attache. C'eſt donc encore

(*a*) Héſiode, théogonie, v. 508. Bannier, mythologie, II, p. 117.

à ce peuple Atlantique, toujours ramené vers le Caucaſe d'où il eſt deſcendu, qu'appartient l'inſtitution du culte d'Adonis & d'Oſiris.

Nous ne doutons point que ce culte n'eût le Soleil pour objet; c'était la penſée de Macrobe & de Plutarque, plus ſavans que nous ſur cette matière, parcequ'ils étaient plus voiſins de l'antiquité; ils ont été ſuivis par le plus grand nombre des modernes. M. l'Abbé Bannier n'eſt cependant pas de cet avis; il ne peut croire que le deuil d'Adonis, la joie de ſon retour à la vie ſoient les emblêmes de la perte du Soleil & de ſon retour. « Le Soleil, dit-il, pour s'éloigner » pendant l'hiver, deſcend-il aux enfers? » Abandonne-t-il les hommes, ſur-tout » dans la Syrie & dans la Phénicie, où les » hivers ſont ſi courts, & ſouvent plus ſup- » portables que les étés? Si c'étaient des » Lapons ou des Sibériens qui euſſent inſ- » titué cette fête, on pourrait croire que » l'abſence totale du Soleil les y aurait » portés; mais on ne ſaurait ſe le perſuader

» des habitans de la Syrie, qui jouissent » toujours d'un ciel serein, & où l'inéga» lité des jours n'est pas même fort consi» dérable. D'ailleurs, si ce système était » vrai, il aurait fallu célébrer la fête d'A» donis dans des tems différens de l'année, » & à six mois l'un de l'autre; au lieu qu'on » ne la célébrait qu'une fois l'an, & dans » un mois éloigné des deux équinoxes, » qui auraient mieux marqué le moment » où le soleil commence à s'éloigner, ou » à s'approcher de notre pôle (*a*) ».

M. l'Abbé Bannier plaide pour moi. Il ne croit point à cette explication ingénieuse de Macrobe, lorsqu'on la suppose l'ouvrage des Phéniciens; il y croirait si elle était née dans la Sibérie : ses difficultés étaient naturelles. Le motif des fêtes d'Adonis, l'esprit du culte & des cérémonies étaient une énigme; l'idée que je vous ai proposée, Monsieur, les origines trouvées dans le nord sont la clef de cette énigme.

(*a*) Bannier, Mythologie, t. I, p. 559.

Voyez, je vous prie, le progrès des choſes, voyez comment les idées ſe tiennent, & comment l'évidence naît de leur aſſociation. Plutarque & Macrobe connaiſſaient dans leur ſource les motifs de ces uſages; pour nous, nous avions peine à croire que ces motifs fuſſent nés dans la Syrie, où ils ſemblent étrangers : il a fallu quinze ſiecles pour découvrir les origines du nord, qui rendent ces motifs vraiſemblables, & qui les ramenent au phyſique des climats. Il n'était point néceſſaire que le deuil & la joie fuſſent ſéparés par l'intervalle d'une demi année, comme le penſe l'Abbé Bannier. Ce n'eſt que ſous le pôle où la mort du ſoleil dure ſix mois; en deſcendant plus bas, le ſoleil a une vie plus longue, il ceſſe de vivre ou de paraître pendant un tems plus ou moins long : à la latitude de 68°, on ne le perd comme Oſiris que pour quarante jours. Voilà donc la durée du deuil déterminée. Les équinoxes ne ſont point les momens où le ſoleil commence à s'approcher ou à s'éloigner des pôles, le ſoleil

ne change ſa route qu'aux ſolſtices; monté au plus haut, ou deſcendu au plus bas, il ſe prépare à deſcendre ou à remonter. La fête placée dans un tems éloigné des deux équinoxes, ſe célébrait à l'époque du ſolſtice, & c'eſt encore une circonſtance qui démontre le motif que M. l'Abbé Bannier s'efforçait de rejeter. Alors, Monſieur, nous pouvons appliquer à cette fête d'Adonis, d'Oſiris ou du Soleil perdu & retrouvé, tout ce que nous avons dit ſur la mort & ſur la renaiſſance du Phénix (*a*). L'aſtre des jours ne meurt pas plus en Syrie qu'en Egypte; on n'y connaît pas l'hiver; on s'apperçoit à peine que le ſoleil s'élève moins ſur l'horizon. L'individu qui ne ſouffre point de ces changemens, ne peut ni s'en affliger, ni s'en réjouir. S'il avait à ſe plaindre de quelque choſe, ce ſerait de la chaleur exceſſive des étés, & du retour du ſoleil qui la cauſe. Le phyſique du climat eſt donc contraire à l'eſprit des

(*a*) Huitieme Lettre à M. de Voltaire, p. 251.

fêtes,

fêtes, il faudrait se réjouir à la mort d'Adonis, & s'affliger de sa renaissance. Cependant, Monsieur, la Syrie & l'Egypte étaient remplies de temples & de villes dédiées au Soleil : il était adoré sous le nom d'Héliogabal dans la ville d'Emesse (*a*); près du Liban était Héliopolis, nommée depuis Baalbeck (*b*), fameuse encore par ses ruines subsistantes; on trouve une autre Héliopolis, dans l'Egypte & la grande Thebes, plus voisine du tropique, ville où le Phénix renaissait, & où le Soleil était encore adoré (*c*); il l'était également dans Thyr, sous le nom d'Hercule. M. de Gébelin a montré par les raisons les plus vraisemblables que les travaux & la vie de ce Héros n'étaient que des allégories de la course du soleil. J'ai rapporté dans l'histoire ancienne une fable déja liée à l'astronomie. Hercule, dit cette fable, s'avance vers la

(*a*) M. Danville, géog. anc. t. II, p. 134.

(*b*) *Ibid.* p. 135.

(*c*) *Ibid.* t. III, p. 22 & 34.

Scythie; mais gelé & morfondu par les glaces du nord, il ſe repoſe ſur ſa peau de lion; à ſon réveil, il ne voit plus ſes chevaux, il parcourt la Scythie pour les chercher (*a*). Hercule privé de ſes chevaux, c'eſt le ſoleil qui, au ſolſtice, eſt quelque tems immobile, ſans monter ni deſcendre à l'égard des pôles : il ſe repoſe ſur ſa peau de lion, parcequ'en effet le ſolſtice d'été était jadis placé dans le ſigne du lion. Mais pourquoi le lieu de la ſcène eſt-il dans la Scythie? Le ſoleil ne s'élève que ſur l'Inde & les parties méridionales de la Perſe, il eſt bien loin d'atteindre le zenith de la Scythie. Pourquoi d'ailleurs Hercule ou le Soleil y arrive-t-il gelé & morfondu? N'eſt-ce pas la peinture de rayons faibles & languiſſans, de rayons lancés obliquement comme ceux qui arrivent dans la Scythie la plus ſeptentrionale. On ne s'amuſe gueres à peindre que ce qu'on éprouve; comment avoir l'idée d'un ſoleil froid ſous un ciel

(*a*) M. de Gébelin, allégories orient. p. 246.

où il brûle? Comment dire qu'il arrive gelé & morfondu, au moment où il eſt armé de tous ſes feux, & revêtu de toute ſa gloire? On ne peut admettre de telles inconſéquences; & comme il n'y a pas lieu de douter qu'Hercule ne ſoit l'emblême du Soleil, il faut conclure que cet emblême, relatif au ſoleil de la Scythie, en a été apporté dans la Syrie, comme le culte d'Adonis, d'Oſiris, ſymboles du Soleil, qui ne meurt que pour ces climats. Ces faits & ces explications, Monſieur, nous conduiſent à chercher comment les inſtitutions s'établiſſent, quelles ſont les affections & les idées qui les produiſent. Le culte du Soleil dans la Syrie & dans l'Egypte eſt démontré par les villes qui lui étaient conſacrées. Mais oublions ces villes, dépouillons-nous de nos connaiſſances ſur l'antiquité; les cultes de tous les peuples ſont évanouis pour nous, & je m'adreſſe à vous, philoſophe, poëte ſenſible, qui avez ſi bien ſaiſi les impreſſions phyſiques, les mouvemens de la nature dans toutes les ſituations; je vous mon-

tre le ſoleil, le plus bel ouvrage du Créateur, le plus utile de ſes dons à la terre, & je vous demande en quels climats il a été d'abord adoré. Il me ſemble que vous me répondez : les bienfaits du ſoleil ne peuvent être par-tout également ſentis ; il faut commencer à s'éclairer des lumières de la phyſique pour connaître ſon pouvoir ſur la végétation ; ſon action eſt moins marquée dans les pays fertiles qu'il favoriſe le plus. Quelquefois cette action trop forte devient nuiſible & deſtructive. Sous la zone torride, où le ſoleil regne en deſpote, il eſt maudit par ſes ſujets (*a*). Au-delà des tropiques, dans l'Inde, dans la Perſe, ſon autorité eſt encore un abus ; on le fuit, on évite ſes regards, comme ceux des tyrans ; on voyage la nuit, la nuit eſt le tems de l'amour & du plaiſir, on ne voit que des palais de marbre, des eaux jailliſſantes ; on parle avec volupté de ces ombrages, qui ſont un

(*a*) Hérodote, liv. IV.
Strabon, liv. XVII.

asyle contre une chaleur redoutée. Les eaux & les forêts auraient des autels dans ces climats, si la reconnaissance en avait élevé; mais on n'y dut point adorer le soleil. Dans des climats plus doux, plus tempérés, où il n'a qu'une chaleur utile, elle est presque habituelle; on n'admire, ni on n'adore ce qu'on voit tous les jours. L'homme apprécie les biens attendus, desirés; le moyen de le rendre ingrat, c'est de prodiguer les faveurs. L'habitant des campagnes endurci par la peine, voit lever l'aurore sans admiration, la chaleur de midi l'invite au sommeil, le soir est desiré comme le tems du repos. Le soleil de tous les jours n'est pour lui que l'annonce du travail; mais dans ces climats les saisons sont différentes, & les affections varient comme elles. L'homme est triste pendant l'hiver, il se réjouit au printems, qui ouvre toutes les richesses. Il sent le soleil réchauffer la nature, enfanter l'amour: les oiseaux mêmes & l'homme le saluent par des chansons & par des hymnes. Les poëtes du midi chan-

tent l'ombre & les bocages ; le printems n'eſt célébré que dans les zones tempérées. Là commence la dévotion pour le ſoleil ; mais elle eſt nuancée ſur le globe comme la chaleur, ou, pour mieux dire, elle augmente à proportion que la chaleur diminue ; & ſi nous voulons apprécier les effets de cette dévotion, il faut la chercher dans les lieux où elle a toute ſon intenſité. Nous ſommes d'autant plus reconnaiſſans, que nous avons été plus malheureux. Sommes-nous nés dans les climats durs que le ſoleil abandonne pendant un tems de l'année, ſa perte nous apprend ce qu'il donne par ce qui manque en ſon abſence : tout languit, tout meurt autour de nous. Si l'homme réſiſte par ſa vigueur, il la ſent s'affaiblir ; le cours des liqueurs ſe ralentit dans notre machine lorſque les fleuves ſe glacent ; on conçoit que le mouvement & la vie peuvent ceſſer. Les deſirs s'élancent vers le ſoleil abſent, on l'attend comme un ſauveur pour renaître avec lui ; les hymnes ſont prodiguées à ſon retour :

& si jamais il a pu se montrer en Dieu secourable, c'est lorsqu'il accorde le premier rayon à cette terre affligée. Cependant ennuyé de ces absences répétées tous les ans, l'homme a deviné qu'il fallait suivre le soleil; il a levé l'habitation; il est descendu avec lui pour s'approcher de l'équateur: & lorsqu'il a rencontré un climat plus doux, rendu fertile par une chaleur modérée, il a béni le soleil dans sa présence habituelle, & il a adoré le bienfaiteur qu'il était venu chercher. Les habitans des climats chauds ont d'ailleurs une mollesse qui affaiblit toutes les affections; ils n'ont pas assez d'activité pour une vive reconnaissance. Le soleil le plus souvent les incommode, il est toujours trop populaire. Dans l'Orient on adore les souverains despotiques qu'on ne voit jamais, on ne peut adorer le soleil qu'on voit tous les jours.

Ces principes me semblent vrais; j'ai peine à concevoir qu'on puisse se refuser à l'évidence de ces idées. Si elles étaient venues les premières, vous verriez, Monsieur, avec

quel dédain les idées contraires ſeraient rejettées ! Mais l'opinion en vieilliſſant devient aveugle ; c'eſt un malheur pour la vérité de venir tard. Cependant j'ai un ſentiment ſi vif de la réalité de ces idées, que j'eſpere qu'elles ſeront ſenties & adoptées. Il me paraît impoſſible que le culte du ſoleil ſoit né dans la Syrie & dans l'Egypte ; il y a été apporté comme celui d'Adonis l'a été par le Scythe Deucalion. En effet, nous trouvons que les Maſſagetes, nation Scythe établie au-delà du Jaxartes (*a*), avaient, & peut-être uniquement, le culte du ſoleil (*b*). Cet aſtre eſt donc adoré vers 45 ou 50° de latitude, & dans les régions tempérées, où il ſe montre tous les jours à ceux qui ont pu deſcendre du Nord pour le chercher. Cette origine ſeptentrionale, donnée au Dieu de la lumière & de la chaleur, n'eſt pas ſi extraordinaire qu'elle manque de témoignages. Les Grecs nous en fourniſ-

(*a*) M. Danville géog. anc. t. II, p. 318.
(*b*) L'Abbé Bannier, Mythol. t. I, p. 670.

ſent eux-mêmes la preuve. N'avaient-ils pas un Apollon Hyperboréen? Qu'eſt-ce qu'un Apollon du Nord, ſi ce n'eſt un Dieu de ces pays froids, un Dieu étranger, adopté depuis dans la Grèce? Les dieux naiſſent aux lieux où leur culte commence; leurs voyages ne ſont que la communication de ce culte. Apollon tua les Cyclopes, & cacha ſon dard derrière une montagne au pays des Hyperboréens (*a*). La Scythie renfermoit un peuple, nommé les Arimaſpes, qui, comme les Cyclopes, n'avoient qu'un œil (*b*). Apollon, cachant ſon dard derrière une montagne, au pays des Hyperboréens, a bien l'air du ſoleil ſe couchant dans ces contrées pour ne ſe lever de longtems. Au reſte, Monſieur, la vénération des Hyperboréens pour Apollon eſt un fait de l'hiſtoire, & que l'on retouve encore dans les fables. Ce pays était le lieu de la naiſſance de Latone. Tous les habitans y

(*a*) Hygin, aſtron. poët. liv. II, c. 15.
(*b*) M. Danville, géog. anc. t. II, p. 321.

ſont les prêtres de ſon fils; ils chantent continuellement des hymnes en ſon honneur, les villes ſont pleines de muſiciens qui célebrent ſes bienfaits. Le Roi, qui eſt le Grand Prêtre, eſt iſſu de Borée. Apollon ſe manifeſte, & deſcend tous les dix-neuf ans, au renouvellement du cycle lunaire, chez ſon peuple favori (*a*). Lorſqu'Ovide rencontre la querelle de Latone & de Niobé, & la mort des enfans de cette femme orgueilleuſe, tués devant ſes yeux par les fleches d'Apollon & de Diane, on voit que les Grecs avaient appliqué d'anciens faits & d'anciennes fables à des noms de leur hiſtoire. Car Ovide fait Niobé fille d'une des Pléïades & petite-fille d'Atlas (*b*): Latone, née du géant Cée (*c*), était de la famille des Titans; aimée de Jupiter, elle devint mere du Dieu du jour & de la chaſte Déeſſe des nuits. Ces hiſtoires & ces fables

(*a*) Diod. de Sic. liv. II, t. I, p. 307 & ſuiv.

(*b*) Ovide, métam. liv. VI.

(*c*) Diod. liv. V, t. II, p. 303.

ſe rapportent donc toujours au climat du Nord, où Diodore fait naître Latone, où le ſoleil ſon fils était particulièrement adoré ; & en même tems elles ſe rapportent aux Atlantes, qui paraiſſent deſcendus du Caucaſe, & qui étant les mêmes que les Titans (*a*), renfermaient les races de Niobé, de Latone, & de leurs enfants. Remarquons, Monſieur, que ces aveux des Grecs ſont précieux, c'eſt la vérité qui, comme l'éclair, s'échappe du nuage épaiſſi ſur elle. Les Grecs, pour s'approprier tout, ont défiguré l'hiſtoire ; tout ce qui avait quelque célébrité devait être né chez eux. Ils n'avaient point d'intérêt à inventer ces origines du Nord ; là le menſonge, la vanité nationale ſont en défaut, les Grecs ſont vrais lorſqu'ils ſe trahiſſent. Le culte d'Oſiris en Egypte, d'Adonis en Syrie, enfin le culte du Soleil en général eſt d'une haute antiquité, il remonte à plus de 2800 ans avant notre ère. A cette époque, les hom-

(*a*) *Ibid.* t. II, p. 301.

mes voyageoient peu ou point du tout, les peuples étaient circonscrits, les hommes vivaient dans leurs familles. On pourrait donc conclure de ces mœurs seules, que si les cultes, les fables du Nord, ont été connus dans le Midi, c'est qu'ils y ont été apportés. Mais une métaphysique raisonnable, une philosophie sage nous enseignent, en considérant la nature de l'homme, que ce culte du Soleil ne peut être né que dans le Nord. Les traditions recueillies par les Grecs, plus inquiets & plus voyageurs que les autres peuples, nous font suivre la trace de ce culte jusqu'au-delà du Caucase. On voit même par les fables qu'ils se sont appropriées, mais qu'ils ont mal travesties, que les cultes d'Adonis & d'Osiris appartiennent à une latitude encore plus élevée vers le Nord que le Caucase. Les mêmes traditions nous conduisent sur la route des Atlantes jusqu'au pied de ces montagnes, le culte du Soleil est par-tout établi sur cette route, depuis la Scythie jusqu'aux confins de l'Ethiopie.

L'Ofiris de l'Egypte, l'Hercule de Tyr, font de la famille d'Atlas. Ces peuples font donc l'origine de toutes les inftitutions : ces temples magnifiques du foleil font leur ouvrage ; le culte, les cérémonies furent dictés par leur efprit ; tout ce qui eft mythologie, idolâtrie, dérive de cette fource ; Saturne, Jupiter, Junon, Proferpine, Apollon, Diane, Minerve, Hercule, font nés chez eux. Nous ne plaçons point notre Pharamond ailleurs que chez les Francs ; le Romulus des Romains ne fut pas Egyptien. On a vu des peuples traveftir l'hiftoire des autres pour fe l'approprier ; on n'en a point vu fe dépouiller de la leur pour en revêtir des étrangers. Il faut convenir que les Atlantes ont eu une grande influence fur la terre antique ! fi ces noms de la fable ne font que des allégories, tout ce qu'elles ont d'ingénieux appartient aux Atlantes ; fi la fable eft d'une tradition réelle, mais altérée, l'ancienne hiftoire eft toute entière leur hiftoire : ils ont tout fait, tout produit dans la Phénicie, l'Afie

mineure, la Grèce, l'Egypte, & leurs traces ſubſiſtent dans les ruines des monumens conſacrés aux uſages que ce peuple avait dictés. Les faits qui s'accumulent le rendent donc plus intéreſſant. Cependant, Monſieur, ce peuple eſt perdu comme celui qui fut l'auteur des ſciences; il n'a pas encore un aſyle ſur la terre. Tout reſpire ſon ſouvenir, excepté le pays d'où il eſt parti pour conquérir une partie de l'Univers. Ce ſilence de ſa patrie m'étonne, il faut qu'elle ſoit reſtée déſerte, il faut qu'elle ait diſparu, comme Platon nous le raconte. C'eſt à nous, qui cherchons ce peuple, de ſuivre la trace de ſes pas; mais arrêtés par le Caucaſe, dois-je vous propoſer de le franchir pour entrer dans ces régions froides, aujourd'hui preſque déſertes, d'où ſont ſortis ces voleurs de peuples & d'empires, ces tigres qui ont dévoré les agneaux du midi? Les empires les plus floriſſans ont commencé par l'uſurpation. Je crains bien que les Atlantes, quoique fort anciens, n'aient été un peu tigres comme

leurs ſucceſſeurs. Je n'oſe vous dire que les Atlantes ont pu être voleurs comme les autres : peut-être avaient-ils envahi les contrées qu'ils ont animées de leur eſprit, & peuplées de leurs inſtitutions. Pour éclaircir ce doute, il faut interroger le reſte de l'Aſie. J'aime mieux vous mener dans la Perſe ; c'eſt une contrée chérie du ciel. Vous y retrouverez ce ſoleil que vous aimez ; c'eſt le pays de la poéſie, née de l'influence active de cet aſtre. J'ai beſoin pour m'inſtruire de me concilier la bienveillance de ces peuples : je me préſenterai vos ouvrages à la main, je lirai vos vers, & je leur dirai, Voilà l'homme qui a perfectionné le bel art que vous avez peut-être inventé.

Je ſuis avec reſpect, *&c.*



SEIZIEME LETTRE
A M. DE VOLTAIRE.

Des anciens Perses, & de leur plus ancienne histoire.

A Paris, ce 26 Mars 1778.

Nous sommes dans un autre monde, Monsieur, en entrant dans la Perse; mais c'est un monde ancien : on y voit partout les traces d'une culture antique, & ces grands monumens qui sont les ouvrages du tems & de la puissance. Vous connaissez les sculptures singulières que M. Danville a décrites (*a*), ces figures gigantesques taillées dans le roc, & qui forment de vastes bas reliefs; on dit que c'est un monument de la gloire de Sémiramis, il est certain que la tradition en est perdue. S'il appartient au regne de cette Reine, il

(*a*) Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres.

doit

doit remonter à des tems très reculés, à plus de vingt ſiecles avant notre ère; on ne peut pas même fixer cette époque. Sémiramis eſt de l'hiſtoire fabuleuſe de la Perſe: elle régna dans ces commencemens, dans ces origines où l'obſcurité enſevelit tout, d'où quelques grands noms s'échappent pour vivre dans le tems, mais ſans témoins, ſans preuves, & ſeuls avec leur gloire. Ce peuple eſt fier, dédaigneux, comme les nobles, qui craignent de mêler leur race, & qui n'en connaiſſent point la ſource. Depuis que vous avez quitté la Phénicie, les noms, les idées ne ſont plus les mêmes, l'hiſtoire a changé. Voyez ces hommes revêtus de longs habits blancs, la tête ceinte d'une tiare; ces prêtres ſont les philoſophes de la nation; ce ſont les Mages qui portent le nom le plus antique de la ſageſſe (*a*). Les temples n'ont plus de ſtatues, les Dieux n'ont plus la forme humaine: le plus actif des élémens repréſente

(*a*) Dans les langues orientales, le mot *Mage* ſignifie ſage.

la puiſſance ſuprême ; les Mages environnent un autel d'où la flamme s'éleve, & porte leurs vœux à l'Eternel.

Nous avons fait peu de chemin, Monſieur, & voilà un grand changement. L'idolâtrie ne ſubſiſte plus : ici le culte eſt pur comme le feu qu'on y révère. Ces mœurs, ces religions différentes ſont la lumière de l'hiſtoire. Quoique la nature ait placé les Perſes auprès des Phéniciens, on voit clairement qu'ils n'ont point la même origine; ou du moins que, ſortis de branches déja ſéparées, avant de s'être rapprochés par le voiſinage, ils s'étaient éloignés par les mœurs. Si une ſeule émigration développée, étendue de lieux en lieux, de ſiecles en ſiecles, a produit les Phéniciens, les Phrygiens, les habitans de l'Egypte, de l'Aſie mineure, de la Grèce & de l'Italie, les Perſes ſont le fruit d'une émigration différente. Il n'en faut pas d'autre preuve que le grand caractère que nous venons de ſaiſir.

Cette circonſtance me fait peur, je crains

d'avoir perdu la trace des Atlantes; Saturne, Atlas, Jupiter, Hercule, ſont inconnus. Cependant le tems a beau diviſer les familles, il eſt d'anciens titres qui ſe conſervent. Entrons dans les archives de l'hiſtoire; avant de conſulter la religion & la philoſophie, il faut approfondir la tradition. Interrogeons les Mages qui en ſont dépoſitaires. Vous avez dit que tous les philoſophes ſont freres, que tous les gens éclairés ſont du même pays; je demande en votre nom; ils ne peuvent rien refuſer au Mage de Ferney. Voici ce qu'ils me révelent.

Il y eût autrefois dans l'Orient une race de créatures nommées *Dives* & *Peris* par les Perſans, & *Ginn* par les Arabes. Les Grecs en ont fait leur *Dios*, les Romains leur *Divus*, nous en avons fait le *Génie*. Obſervons que cette race doit avoir été regardée comme excellente & ſupérieure, puiſqu'elle nous ſert à déſigner l'Être ſuprême, & le don de l'eſprit le plus rare. Son nom renferme aujourd'hui tout ce

que les hommes admirent & honorent le plus ſur la terre. Vous, Monſieur, à qui la nature a donné le génie, vous devez vous intéreſſer à cette race illuſtre, vous en êtes l'héritier.

On dit que Dieu avant la formation d'Adam créa les Dives, & leur donna le monde à gouverner pendant l'eſpace de ſept mille ans. Les Péris leur ont ſuccédé, & ont occupé la terre pendant deux autres mille ans (*a*). Les Dives étaient puiſſans & forts, c'étaient des Géans (*b*), les Péris étaient meilleurs & plus ſages. La fable, qui ſe mêle à tout pour tout défigurer, dit que les Dives étaient mâles & les Péris femelles : cependant ces deux eſpeces étaient diſtinctes, elles ne ſe réuniſſaient point par l'attrait des ſexes; elles étaient plutôt ennemies. Je m'étonne de ce qu'on a fait les Dives ſi méchans. J'ai aſſez de confiance à la ſignification des mots, je crois que c'eſt la tradition la mieux con-

(*a*) Herbelot, bibliot. orient. p. 298.

(*b*) *Ibidem*, p. 387.

ſervée des idées antiques. Or je vois dans l'Orient que le *Divan* eſt l'aſſemblée des miniſtres dépoſitaires de l'autorité; ce mot répond à celui de *Conſeil* parmi nous. Les Orientaux déſignent donc l'autorité par l'idée de force & de puiſſance qu'ils ont empruntée du mot Dive, comme nous déſignons cette autorité par l'idée de ſageſſe qui tient au mot Conſeil. Ces dénominations peignent en même tems les mœurs. On regne en Aſie, parcequ'on eſt fort, on commande en Europe, parcequ'on eſt ſage. Ce n'eſt pas tout, Monſieur, le mot Divan ſignifie encore un recueil d'ouvrages, de penſées (*a*), en un mot une ſource d'inſtructions. J'en conclus que les Dives étaient puiſſans & inſtruits, puiſque, malgré la haine qu'ils ſe ſont attirée, malgré l'opprobre de la méchanceté dont ils ont été couverts, la tradition de leur force & de leur eſprit s'eſt conſervée à jamais dans la langue de ceux qui de race en race les ont maudits.

(*a*) Herbelot, p. 298.

Gian, ou *Gian-ben-Gian*, était le monarque des Péris ou Fées. Il fut fameux par des expéditions militaires & par de superbes ouvrages. Les pyramides d'Egypte sont des monumens de sa puissance. Le bouclier de ce prince, aussi fameux que celui d'Achille, fut long-tems conservé, & passa comme un héritage de génération en génération. Ce bouclier était mystérieux, il eût fallu un poëte comme Homere pour le décrire. Ce bouclier servait, non contre les armes de la guerre, mais contre celles de la magie. L'astronomie présidait à sa composition, il détruisait les charmes, les enchantemens; & cette tradition rapporte à ces tems anciens les arts utiles & les arts nuisibles. Gian-ben-Gian régna pendant 2000 ans sur les Péris. Après ce tems *Eblis* (le diable) (*a*) fut envoyé de Dieu pour les

(*a*) Le même qu'*Azael*, *Scheitan* en Arabe, *Satan* en Hébreu.

Herbelote dit que le mot *Eblis* est formé du mot grec *Diabolos*, pag. 307; mais celui-ci doit plutôt être formé de l'autre.

chasser à cause de leurs désordres, & pour les confiner dans la partie de la terre la plus reculée. Gian-ben-Gian fut attaqué, vaincu dans un combat général, & la nation dispersée. Je vous prie d'observer, Monsieur, que je vous offre la réponse à la plus pressante de vos objections; je vous donne les nouvelles que vous demandez de mon peuple antérieur. Ces traditions renferment évidemment la notion d'un peuple détruit & perdu. Les Orientaux l'ont exprimée dans une ancienne épitaphe, où on lit: *Qu'est devenu le peuple de Gian, fils de Gian? Regarde ce que le tems en a fait* (a). Vous voyez que les Orientaux vous répondent eux-mêmes, & vous conduisent par la main à l'origine de leur race, pour vous montrer le peuple que je vous ai indiqué. Vous n'exigez pas que je vous rapporte les annales de ce peuple, ses livres de science & la part qu'il eut aux institutions subsistantes. En vous les

(a) Herbelot, p. 396.

rapportant, je déposerais contre moi; ce qui est antique n'est pas si bien connu. Je vous ai montré d'une part des institutions, qui réclament des auteurs dignes de nos éloges : de l'autre, je vous ai montré dans les Atlantes des hommes qui ont peuplé une partie du monde, qui ont laissé leur esprit dans un culte étendu & long-tems respecté. Je vous rappelle ici un peuple également ancien, qui a laissé une longue mémoire après lui, une idée de force & d'instruction, un peuple à qui l'on rapporte des monumens imposans, tels que les pyramides d'Egypte. Ces peuples qui ont eu tant d'influence sur la terre, peuvent avoir fondé l'astronomie, qui a été depuis presque oubliée.

Salomon ou *Soliman*, fut le nom générique des anciens & puissans monarques de l'Orient; les Orientaux en comptent jusqu'à 72. Les montagnes de *Caf* renfermaient une galerie bâtie par un géant nommé *Argenk*. Là étaient les statues de ces Solimans, sous des figures souvent fort ex-

traordinaires ; les unes avaient plusieurs têtes, plusieurs bras ; d'autres portaient des têtes d'éléphant, de buffle, de sanglier. Vous voyez, Monsieur, dans cette tradition l'origine de ces idoles, chargées d'une infinité de têtes ou de mains, que l'on trouve dans la Sibérie, jusqu'au Japon & dans l'Inde (*a*). *Canoun* ou *Fanoun* était la capitale de ces Solimans. Trois d'entre eux y avaient régné 1000 ans ; les plus authentiques, c'est-à-dire ceux dont les noms ont été conservés, sont au nombre de neuf (*b*). *Caherman-Catel* trouva dans le pays de *Schadoukian* une colonne de marbre d'une grandeur & d'une grosseur extraordinaire, posée sur une base qui portait une inscription gravée en caractères Bialbaniques, maintenant inconnus aux Orientaux, mais alors intelligibles : elle commençait ainsi, *Je suis Soliman Hakki* (*c*). Si l'on ajoute ce nom aux neuf au-

(*a*) Voyez la troisieme des Lettres à M. de Voltaire, p. 122.

(*b*) Herbelot, p. 820.

(*c*) *Idem, ibidem.*

tres, on aura les dix générations comptées par Bérofe avant le déluge.

Caiumarath fut, felon les Perfans, le premier de leurs rois, le premier roi du monde, & le même que l'Adam des Hébreux. Quelle que foit fon antiquité, aucun Perfan ne contefte que le premier il monta fur un trône, & leva le tribut fur les peuples. Ce tribut fut une jufte reconnaiffance; il avait retiré les hommes des cavernes où ils habitaient, il leur fit bâtir des maifons & des villes; il inventa les étoffes pour les fubftituer aux peaux dont on fe couvrait, & la fronde pour fe défendre. Mais fi Caiumarath fut le premier à monter fur le trône, il fut auffi le premier à en defcendre; il le quitta pour adorer l'Etre fuprême, & fe repofer en paix devant lui. Il lui reftait un fils nommé *Siamek*, auquel il remit la couronne en fe retirant du monde; mais bientôt fon fils mourut affaffiné par les Géans. Le pere remonta fur le trône pour venger fon fils, pour retrouver fon corps. C'eft en le faifant inhu-

mer, qu'il ordonna d'allumer un grand feu ſur la foſſe; il ſouhaita que ce feu y fût entretenu & conſervé; de là naquit le culte du feu dans la Perſe (*a*). Mais cette origine n'eſt pas bien trouvée; elle ne tient ni à la néceſſité, ni à la nature, qui ſeules peuvent rendre les inſtitutions durables. Il eſt évident que les Perſes incertains de cette origine, ont voulu rendre leur culte plus antique & plus impoſant, en l'attribuant au premier de leurs rois. *Huſchenk*, fils de Siamek, petit-fils de Caiumarath, fut ſon ſucceſſeur. Ce nom ſignifie ſage & prudent. On lui donna du conſentement des peuples le ſurnom de *Piſchdad*, qui ſignifie le juſte & le légiſlateur, parcequ'il fut l'auteur des plus anciennes loix de l'Orient. Ce titre honorable paſſa à ſes ſucceſſeurs, qui formèrent l'ancienne dynaſtie des *Piſchdadiens*. C'eſt lui qui fouilla les mines, qui en tira les métaux pour le ſervice de l'agriculture & de la guerre; il ar-

(*a*) Herbelot, p. 243.

roſa les terres par des canaux ; il fonda la ville de *Sous*, aujourd'hui la ville de Suze, celle d'Iſpahan, celle de Babel ou de Babylone : ces origines ſont, comme vous le croyez bien, fort incertaines. Il eſt auſſi peu vraiſemblable que ce prince ſoit l'auteur d'un livre intitulé, *la Sageſſe Eternelle*, & ſurnommé le Teſtament de Huſchenk. Vous ne jugerez pas ce teſtament plus authentique que celui du cardinal de Richelieu : mais ſi ce cardinal n'eût pas été un grand politique, on n'aurait pas mis ſous ſon nom des conſidérations bonnes ou mauvaiſes ſur le gouvernement. Si Huſchenk n'avait pas été un monarque ſage & éclairé ; s'il n'avait pas laiſſé une mémoire reſpectable, on ne lui aurait pas attribué ce livre de la Sageſſe des tems, ouvrage qui mérite d'être eſtimé , & qui ſubſiſte encore. Les expéditions militaires de ce prince ſont décrites dans une eſpece de Roman. Nous ne pouvons pas nous en moquer, puiſque nous avons les hiſtoires des chevaliers de la table ronde & des douze pairs

de Charlemagne. Nous ne creuſons pas l'antiquité pour y bâtir nos fables ; notre ignorance deſcend à des tems aſſez modernes : mais enfin ces fables témoignent qu'Amadis, Rolland furent de braves chevaliers français, dont les faits d'armes ont mérité l'exagération des peuples, & les embelliſſemens des poëtes. Nous devons juger de même les romans Perſans. Huſchenk, diſent-ils, fit ſes exploits, monté ſur un cheval à douze pieds, qu'il eut peine à dompter. Cet animal, né de l'accouplement d'un crocodile & de la femelle d'un hyppopotame, fut trouvé dans l'*île Seche*, ou nouveau continent. Il fallut uſer de force & de ſtratagême pour le ſoumettre ; mais dès qu'Huſchenk s'en fut rendu maître, il n'y eut point de géans qu'il ne terraſsât, point de peuples qu'il ne pût conquérir. Vous voyez, Monſieur, que les héros ont toujours eu des montures merveilleuſes. Cependant ce malheureux prince fut tué par un grand quartier de roche que les Géans ſes ennemis lui lancèrent dans les

détroits des montagnes de *Damavend* (*a*).

Les Dives, que le diable avait chassés aux extrémités de la terre, subsistaient encore : ils étaient cantonnés dans les montagnes de Caf. J'expliquerai ailleurs la position de ces montagnes. Les Dives passaient leur tems à tourmenter les Péris par une guerre continuelle, & à faire des courses dans la Perse & dans l'Inde ; ils serraient leur butin dans des cavernes. Vous voyez, Monsieur, l'antique source de nos idées populaires, que les diables amassent & recèlent des trésors cachés dans les flancs des montagnes, ou dans les vieux châteaux abandonnés. *Thahamurath*, petit-fils de Huschenk, fut le troisième roi de Perse. C'était un héros, le plus redoutable ennemi des Dives ; il fut surnommé *Div-bend*, le vainqueur des Dives ou des Géans. Il les poursuivait, les combattait par-tout, & après les avoir vaincus, les tenait enfermés dans des grottes souterraines. Vous avez

---

(*a*) Herbelot, p. 464.

lu, Monſieur, les Mille & un jour; ces contes qui ſont le tableau des mœurs & de la croyance Orientale: vous pouvez vous ſouvenir d'avoir vu les *Affrites*, les génies malfaiſans, ainſi enchaînés dans les entrailles de la terre. Thahamurath fonda des villes, telles que Babylone, Ninive, Amida, Diarbeck, &c., mais je ne vous garantis point ces traditions; je vous raconte des fables où nous cherchons des vérités antiques, comme Virgile tirait de l'or du fumier d'Ennius.

Thahamurath avait comme Huſchenk ſa monture, mais une monture plus rare & plus vîte. C'était un oiſeau nommé *Simorg-anka*; on l'appellait le grand Oiſeau, l'oiſeau admirable, le griffon merveilleux. Cet oiſeau eſt raiſonnable, il poſſede toutes les langues, & il eſt capable de religion (*a*); on n'en donne pas d'autres détails. Mais cet oiſeau ne ſerait-il pas le phénix inventé dans le Nord, tranſporté dans

(*a*) Herbelot, p. 1016.

l'Egypte, & dont les Orientaux auraient changé la description & l'histoire? Je suis d'autant plus porté à le croire, que si nous écoutons cet oiseau, il dit de lui-même qu'il a vu les créatures & les révolutions des siecles écoulés avant Adam (*a*). Il a vu naître, finir douze fois le grand siecle de 7000 ans; & quoique si vieux & si instruit, il ne sait combien il lui en reste à voir (*b*). Cet être qui voit tant de choses successives pourrait bien être le Soleil, qui éclaire les générations des hommes & des empires, & qui dure, tandis que tout passe sur la terre. Les montagnes de Caf étaient sans doute bien éloignées, puisque Thahamurath eut besoin de cet oiseau pour s'y transporter; il y secourut les Péris, il vainquit le géant Argenk, le géant *Demrusch*. Celui-ci tenait prisonnière *Mergian Peri*, c'est-à-dire la fée Mergiane, qui est de notre connaissance. Grace à Thahamurath

(*a*) *Ibid.* p. 810 & 811.
(*b*) *Ibid.* p. 1017.

qui

qui l'a délivrée, elle a passé en Europe où elle a été naturalisée. Cette fée engagea le prince dans une nouvelle guerre contre le géant *Houdkouz* son ennemi; il y périt, soit qu'il n'eût plus son oiseau, soit que ce fût le terme inévitable de sa destinée (*a*).

Giamschid, son frere, ou son neveu, lui succéda; c'est lui qui fonda la ville d'*Estkekar*, ou de Persépolis : j'en ai parlé dans l'histoire de l'astronomie ancienne (*b*). Ce prince après avoir régné 700 ans, se crut immortel, & voulut avoir les honneurs divins. Dieu le punit, il fut détrôné, & il passa 100 années à parcourir le monde. Les Orientaux lui donnèrent le nom de *Dhulcarnein*, qui signifie *aux deux cornes*, c'est l'épithète des conquérans qui ont subjugué les deux extrémités du monde, l'Orient & l'Occident. Alexandre mérita ce surnom, il fut le second vainqueur de l'Asie dans la mémoire des Orientaux (*c*). L'u-

(*a*) Herbelot, p. 1017.

(*b*) P. 129 & 353.

(*c*) Herbelot, p. 395 & 317.

ſurpateur *Zohac* fut cruel, les Orientaux ont chargé ſa mémoire de l'invention des ſupplices (*a*). *Feridoun*, fils de Giamſchid, remonta ſur ſon trône après ſa mort. Ce jeune prince reconquit ſon royaume à l'aide d'un forgeron, qui ameuta le peuple, & qui ſe faiſant un étendard de ſon tablier de cuir, attaché au bout d'une lance, a mérité, après avoir chaſſé l'uſurpateur, que Feridoun conſervât cet étendard ſingulier, l'ornât de pierres précieuſes, & en fit la bannière des rois de Perſe. Les Arabes s'en emparèrent dans une bataille gagnée contre les Perſes, ſous le califat d'Omar; & l'on dit que l'armée entière fut enrichie du partage de cette précieuſe dépouille. Feridoun ayant pris l'uſurpateur Zohac, le tint enfermé dans les montagnes de Damavend. Ces montagnes & celles de Caf étaient les priſons univerſelles; on y enfermait les géans & les malfaiteurs: c'était la Sibérie de cet empire. Le diable y avait relégué

(*a*) *Ibid*. p. 948.

les Dives ; les hommes y repoussaient leurs ennemis. Feridoun fut un des héros de la Perse ; on ne sait même s'il n'est pas le Dhulcarnein, célebre dans l'ancienne histoire, & dont la tradition ne permet de fixer ni le tems ni le nom propre. Il était sage ; c'est lui qui a dit, *la vie de l'homme est un journal, il n'y faut écrire que de bonnes actions. Quand un homme de bien est sur le point de passer dans l'autre vie, que lui importe de mourir sur le trône ou sur le pavé?* Féridoun manqua cependant de sagesse par cette indifférence ; il eût dû mourir sur le trône, mais il en descendit, & partagea ses états. L'aîné de ses fils eut la Perse, les deux autres la Tartarie & la Chine. Il se retira du monde comme Caiumarath, sans être plus heureux que lui dans sa retraite ; elle fut troublée par l'ambition & les querelles de ses fils. Il reprit le gouvernement ; mais les liens politiques une fois rompus se renouent mal : un Roi qui remonte sur le trône n'y remonte jamais qu'avec faiblesse. Féridoun reçut des outrages de ses

fils; *Irage*, ſon fils aîné & chéri, fut maſſacré : on lui en envoya la tête. *Manugeher*, fils de cet Irage, vengea par la mort de ſes oncles le meurtre de ſon pere & l'affront de ſon aïeul (*a*). Mais les peuples ſur leſquels il régnait s'amolliſſaient, la Perſe ne pouvait réſiſter à la Tartarie; le Midi a toujours été ſubjugué par le Nord. *Afraſiab*, fils d'un de ſes oncles, lui fit long-tems la guerre; Manugeher eut peine à conſerver un Empire qui était ſur ſon déclin. Les derniers Rois furent *Naudar*, fils de Manugeher, *Zab*, *Guſtab;* mais toujours troublé par les invaſions des Tartares, cet état ne retrouva quelque tranquillité que ſous un étranger nommé *Caicobad*, qui fonda une nouvelle dynaſtie. Il ſe diſait de la race des Peiſchdadiens; mais la preuve qu'il n'en était pas, c'eſt qu'il a fondé une dynaſtie, & que ſa tige a pris un autre nom. Voilà, Monſieur, le tableau de l'ancienne hiſtoire des Perſes.

(*a*) Herbelot, p. 347 & 348.

Je ne dirai pas qu'aucun fait ne puiſſe être conteſté; mais la maſſe des faits, la ſucceſſion des Rois, les guerres ſoutenues & détaillées, annoncent un fonds d'exactitude (*a*). S'il s'y eſt mêlé des fables, c'eſt que l'imagination & la mémoire ſe ſont aſſociées : l'une crée & ajoute, tandis que l'autre raconte. C'eſt votre faute, ou du moins celle des poëtes vos prédéceſſeurs. Vous avez ſuccédé à Virgile, à Homere; Homere avait remplacé Orphée; Orphée entendit tous les poëtes de l'Orient, dont le tems a englouti la gloire : ce ſont eux qui ont conſervé la tradition; mais en l'altérant pour l'embellir, pour la faire retenir. Et ſans ces embelliſſemens que ſaurions-nous? Dans l'eſpece humaine, encore plus ſenſible que curieuſe, plus avide de plaiſir que d'inſtruction, rien ne plaît généralement & long-tems, que par l'agrément du ſtyle; la vérité ſeche auroit

(*a*) La chronologie eſt aſſez bien ſuivie pour appuyer cette aſſertion. Ces Peiſchdadiens ont régné pendant 2451 ans 7 mois. *M. Anquetil*, *Zend Aveſta*, t. II, p. 417.

été tuée par l'ennui. Vous avez tout mêlé, tout aſſimilé pour rendre tout intéreſſant. Vous avez donné à la nature une ame & une volonté; ſes cauſes ſont des paſſions, ſes mouvemens ont des motifs, chacun de ſes phénomènes eſt un être agiſſant comme nous, ſenſible comme nous, & qui nous touche par ces reſſemblances. L'homme, qui ſe retrouve par-tout, n'oubliera les principes cachés ſous ces emblêmes que lorſqu'il pourra s'oublier. Vous avez tranſporté au contraire la nature & toute ſa puiſſance dans l'hiſtoire où la vérité ne place que des hommes & des moyens humains : mais ces hommes ſont grands, avec ces moyens ils ont fait de grandes choſes! l'orgueil, crainte de ſe meſurer, auroit détourné la vue; vous avez appelé des génies qui commandoient aux fleuves, aux vents, aux orages, des génies amis de l'homme, qui maîtriſaient, liguaient les élémens pour favoriſer ſes entrepriſes. Vous avez imaginé la fortune pour conſoler l'incapacité ; la force naiſſait de la

hauteur de la taille, le courage était une inſpiration divine : l'activité du génie, préſent par-tout, la célérité des opérations n'étonne plus quand votre héros eſt porté par un oiſeau. Si je dois m'étonner, c'eſt que ces héros avec de tels ſecours, n'en aient pas fait davantage. Je m'applaudis du triomphe de l'humanité dans des tems où elle était favoriſée; je rends hommage à la ſupériorité, par l'art que vous avez de placer hors de mon eſpece ce qui n'eſt réellement que ſa perfection : rien n'eſt plus ingénieux, ni plus adroit pour faire durer la gloire malgré l'envie, & pour amener le vulgaire à s'entretenir volontiers des grands hommes.

Si la vérité morale & phyſique eſt reſpectée dans vos fables, ſi le vieillard déja glacé reconnaît la paſſion de ſa jeuneſſe, dans l'amour portant la flamme & les fleches, dans l'amour ſur-tout couvert d'un bandeau, s'il reconnaît ſa vanité paſſée dans Narciſſe amoureux de ſon image, ſi au moment où l'on ſe retire de Bacchus &

de l'Amour, on voit *le tems qui nous prend par la main* (a), de même la vérité est ornée, mais non pas détruite dans les poésies historiques. Un petit Prince a enlevé une jeune femme, de petits Rois unis ont saccagé une ville, & un grand poëte en a fait une histoire mémorable; un autre grand poëte a chanté un Prince chéri de sa nation: nos anciens Romanciers, qui tenaient un peu à la poésie, ont célébré les exploits du tems de Charlemagne. Les anciens poëtes persans, les Historiens, les Romanciers que d'Herbelot a dépouillés pour composer sa bibliothèque orientale, sont aussi croyables que ceux d'Europe. Tous ces faits ont existé, toutes ces couleurs brillantes ont été placées sur un fond vrai. Les premiers vers n'ont été produits que pour conserver la tradition, pour la rendre vivante, l'imagination y a semé ses fleurs; mais vous en avez tant fait naître de ces fleurs, que vous m'aiderez à les

(a) M. de Voltaire, tome II, pag. 129.

distinguer ; ce qui restera nu & simple sera l'histoire formée de la vérité, & digne des regards de la philosophie.

Je suis avec respect, *&c.*



DIX-SEPTIEME LETTRE A M. DE VOLTAIRE.

Des Fées & des Péris.

A Paris, ce 31 *Mars* 1778.

Les Fées, comme vous le voyez, Monſieur, ſon nées en Aſie; la féerie eſt un fruit de l'imagination vive & brillante des Orientaux. Ce pays de Schadukian, autrement nommé le Ginniſtan, était la patrie de ces êtres fantaſtiques : la ville capitale était de diamans (*a*). Vous n'en ſerez pas ſurpris : ces êtres avaient à leur diſpoſition toutes les forces de la nature ; les élémens leur obéiſſaient ; ils avaient la puiſſance de créer, ils l'ont employée pour la magnificence de leur demeure, ou pour ſatisfaire les hommes qui demandent ſurtout des richeſſes. Et quand les diamans, les marbres précieux, n'auraient été que

(*a*) Herbelot, p. 765.

le produit d'un charme, quand cette magnificence n'aurait été qu'une illusion, il n'en faut pas davantage à notre faible espece. Ce qu'elle possede la tourmente, ce qu'elle croit posséder la rend heureuse. L'illusion est assise aux commencemens de la vie, & quand l'âge & la vérité viennent, les illusions s'effacent, & le bonheur s'éloigne avec la jeunesse. Ces êtres bienfaisans qui pouvaient nous enrichir, qui nous apportaient de la protection & des secours, ont vécu dans l'esprit de l'homme, parcequ'il se sent faible, parcequ'il cherche de l'appui dans la nature contre les dangers qui l'entourent, & souvent contre lui-même. Aucun homme n'avait vu des fées, n'avait été secouru par elles, mais l'histoire était remplie de leurs bienfaits; on citait des héros, morts à la vérité depuis long-tems, qu'elles avaient comblés de biens & de gloire. C'en était assez pour la génération vivante & avide de ces fables; le bonheur qu'on n'eut point hier peut arriver demain: on a tout quand on a l'espérance.

C'eſt, Monſieur, une idée bien ſingulière que celle de ces eſprits qui nous entourent, qui vivent d'une manière inviſible dans les élémens, ou qui réſident dans toutes les parties de la nature pour en animer les productions. Comme dans notre vie traverſée, nous ſentons le beſoin d'une vie meilleure, nous ſentons par notre faibleſſe, par notre dépendance, que la nature eſt mue par quelque choſe de plus puiſſant & de plus parfait que nous. Ce ſentiment intérieur a dirigé l'imagination, qui, plus groſſière ou plus délicate, a donné naiſſance à différens êtres, à différentes eſpeces d'eſprits que nous devons diſtinguer. Quand l'homme a découvert la ſubſtance immortelle qui ennoblit ſon exiſtence, il l'a dérobée à la deſtruction, il lui a donné avec juſtice l'immortalité. La matière peut circuler ſans ceſſe, elle enveloppe les ames, mais elle ſeule eſt deſtructible. Nous tenons à la terre, nous craignons de la quitter, nous jugeons par le moment préſent que les ames doivent être bien aiſes d'y revenir.

Ces ames, qui voltigent autour des lieux chéris de leur existence mortelle, sont une de ces especes d'esprits. Les *Lutins*, les *Lemures*, les *Larves* des Romains, étaient les ames des méchans. Elles conservaient l'envie de nuire, elles ne nous suivaient que pour nous faire du mal. De là les sacrifices, les expiations pour les adoucir & pour les éloigner. Les ames des bons étaient nommées *Lares;* tout les rappelait, les fixait aux lieux où elles avaient été heureuses; &, ce qui est plus encore, où elles avaient fait le bonheur des autres. On les croyait assises au bord des foyers domestiques; c'est là que dans les soirées d'hiver, le père déja blanchi par l'âge instruisait en leur présence la jeune famille. Ces Lares étaient la protection, la défense commune, il ne fallait pas les perdre de vue sans nécessité, il fallait les invoquer pour le retour. Le même principe, qui chez les Atlantes avait fait écrire dans le ciel les noms des ancêtres, les plaçait ici dans la maison paternelle pour la rendre plus chere. A la Chine, les ta-

blettes où ces noms tracés sont exposés à la vénération filiale ont encore la même source; tant le respect de l'âge & de la vertu est gravé dans le cœur humain ! Mais Monsieur, ce retour des esprits séparés des corps, ces superstitions, que, par leur but, j'oserais appeler des superstitions morales, tiennent à la croyance de l'ame immortelle. Chez les peuples privés de la révélation, elles n'ont pu naître qu'avec cette croyance, & lorsque l'homme, plus libre de ses appétits grossiers, a connu son empire & sa véritable noblesse. Ces superstitions ont donc été produites dans un tems de lumière ; elles ont été durables, parcequ'elles tenaient à la sensibilité. Les génies protecteurs, les génies tutélaires des Empires & des hommes, étaient autre chose. J'y apperçois l'esprit des peuples, le caractère de l'homme, c'est ce qui fait le bonheur des Empires & la sagesse de la vie. Le génie du peuple romain fut le pouvoir de l'orgueil inflexible & de la vertu guerrière ; le génie de Socrate la lumière

de fon efprit. *Éloignez-vous d'Octave*, difait-on à Marc-Antoine, *votre génie redoute le fien.* Quand les chefs font aux prifes, ils combattent par leurs caractères, il faut que le faible cede au plus fort. Le génie n'était donc que cet afcendant, ou la vigueur de l'ame & de la penfée, qui fouvent femble maîtrifer la fortune. Mais le vulgaire n'eft point fait pour ces expreffions métaphyfiques, il s'accommode mieux des êtres qu'il crée. Il en imaginait de forts & de faibles qui combattaient pour nous : les fortunes étaient diverfes, mais les revers n'humiliaient pas : on n'avait à fe plaindre que d'avoir eu un génie trop faible. Voyez, Monfieur, comme nous gardons toujours quelque trait de la vérité dans nos erreurs. Le génie eft en effet le feul agent fur la terre, il n'y a d'homme à homme que la différence des génies.

Les Dieux inférieurs du paganifme appartiennent encore à une lumière mêlée d'ombre & d'erreur. Les Nymphes des bois & des fontaines, les Divinités des fleuves

& de la mer, celles des vents, ne repréſentaient que les phénomènes de la nature. Ce ſont, nous l'avons dit, les cauſes ſecondes, enſeignées par les philoſophes, perſonnifiées par le vulgaire; c'eſt le reſte d'un ancien ſyſtême phyſique, mal ſaiſi, mal compris dans des conceptions étroites. La chaîne de Platon n'eſt que l'idée de ces êtres, mais reſtaurée dans une conception ſublime, élevée à la hauteur du génie du philoſophe, qui, s'effrayant de l'intervalle apperçu entre la divinité & l'homme, en a voulu remplir la diſtance par une échelle d'êtres intermédiaires. Vous voyez tout ce que cette génération ſuppoſe; avant cette réhabilitation d'une idée philoſophique, avant Platon, il a fallu des ignorans qui défiguraſſent le beau ſyſtême phyſique, imaginé par des prédéceſſeurs, caché derrière la nuit, qui ſe leve à l'époque de la barbarie. Cette filiation nous conduit donc pour l'origine de ces idées à un tems où l'on était éclairé.

Les Fées ne ſont point tout cela, Monſieur,

ſieur; ce n'eſt ni l'aſcendant du caractère qui lutte contre la fortune, ni ces reſtes de l'exiſtence humaine, voltigeant autour de nous, revêtus de nos affections, animés encore du regret que nous ſentons à quitter la vie : ni ces cauſes perſonnifiées, ces êtres qui ne ſont que le mouvement de la nature, chargés par nous de faire couler les fleuves, végéter les arbres, ſouffler les vents, & ſoulever les flots. Les Fées ſont les filles du tems, qui embellit & exagere le paſſé. Les fées, les génies, ſont des êtres purement humains, revêtus de notre propre forme; ſouffrant, vieilliſſant, mourant comme nous. Ces génies ne ſont pas comme le vôtre, qui eſt immortel & qui ne vieillit point; ils ont ſeulement conſervé, comme vous, la longue vie des premiers ſiecles. Ils ne ſont pas ſujets à la mort dans nos Romans modernes, mais prenez garde que cette immortalité eſt notre ouvrage. Les Orientaux ne penſent point ainſi. Liſez les Mille & un jour, où leurs mœurs & leurs opinions ſont peintes par eux-mêmes,

vous y verrez qu'on annonce à Cheherif-tani, femme de l'Empereur de la Chine, la mort de son pere, Roi des génies (*a*). D'Herbelot vous déclarera formellement que les Dives n'étaient point de purs esprits, ils avaient des corps, ils étaient soumis à la mort (*b*). Voilà la marque la plus certaine de l'humanité. Les Perses appellent *Divmardum*, un animal sauvage qui a la figure humaine (*c*). C'est le faune, le satire des anciens, c'est l'orang-outang de nos jours. Nous en pouvons tirer cette conclusion, que le mot Dive a été primitivement le nom de l'homme; l'idée attachée à ce mot s'est amplifiée par l'éloignement des tems, par l'obscurité de la tradition; elle s'est dénaturée en passant dans la langue des Perses. Les hauts faits des Dives, la force dont ils étaient doués, les ont depuis élevés au-dessus de l'homme, en ont

(*a*) Mille & un jour, t. I, j[r] 18.
(*b*) Herbelot, p. 831.
(*c*) *Ibid.* p. 298.

fait une espece distincte & supérieure, comme la sagesse & la prépondérance des vieillards ont consacré le mot même, & en ont fait un titre de supériorité (*a*). Ces Dives, ces Péris avaient régné sur la terre pendant 9000 ans, disent les traditions fabuleuses des Persans. Lorsque la terre fut donnée à Adam & à ses enfans, ceux-ci reléguèrent ces créatures anciennes & privilégiées dans les montagnes de Caf. Ils eurent cet avantage sur une espece qui en avait tant sur la leur. Ne reconnaissez-vous pas ici, Monsieur, ce qui a dû se passer jadis. Les hommes, en se multipliant, se sont réciproquement repoussés, les plus forts ont chassé les plus faibles : des peuples se sont élevés, tandis que d'autres ont été détruits. La vie de Gian, fils de Gian, Monarque des Péris, est celle d'un homme ; il bâtit des pyramides, il fait des expéditions militaires (*b*) : s'il a vécu 2000

(*a*) Les grands sont appellés seigneurs, &c. *seniores*, plus âgés, vieillards.

(*b*) *Suprà*, p. 146.

ans, c'eſt qu'on compte ſa dynaſtie, la durée de ſa race comme la prolongation de ſa vie. Les Dives ont régné 7000 ans, ils ont été forts, c'eſt-à-dire puiſſans; méchans, c'eſt-à-dire conquérans : ils ont tourmenté, pourſuivi les peuplades iſolées, qui étaient ſans union & ſans défenſe. Ils habitaient ſans doute ſous un climat dur qui donne de la vigueur, & dans des lieux agreſtes, où le beſoin du travail néceſſite l'induſtrie. Ces tigres du Nord pillaient les plaines, & dépoſaient leur butin dans les cavernes des montagnes. Les agneaux du Midi, las de ces excurſions déſolantes, ſe ſont raſſemblés, ils tenaient cette bénignité d'un ſol plus fertile & d'un ciel plus favorable; leur ſociété a formé un Empire, qui fut celui des Péris : les agriculteurs ſont doux, hoſpitaliers & bienfaiſans. Les Dives cependant ſubſiſtaient toujours, & la guerre s'établit entre les deux peuples. Les Péris ſe fortifièrent contre un ennemi commun par l'alliance des anciens Perſans, lorſque leur empire fut fondé par Caiumarah. C'eſt pour-

quoi vous voyez Hufchenk, Feridoun, le vainqueur des Dives, fe tranfporter aux pays des Dives & des Péris, fecourir ceux-ci contre ceux-là, & rendre la paix aux uns en repouffant, en contenant les autres dans les montagnes. Les Orientaux nous atteftent qu'un ancien peuple, que plufieurs peuples même, ont été détruits. *Qu'eft devenu le peuple de Gian, fils de Gian? Regarde ce que le tems en a fait.* Les Dives & les Péris ne vivaient donc plus que dans la mémoire des hommes, & ne fe retrouvaient que dans les Romans. On vous explique la fource de cette puiffance furnaturelle, en vous difant que les Dives étaient des géans. Toutes les traditions de la terre s'accordent pour faire de ces géans une des premières races des hommes. La circonftance de la hauteur de leur taille annonce que leur vigueur était grande, mais humaine; elle prouve que la différence individuelle était phyfique.

Ces montagnes de Caf font décrites par des fables; elles font pofées fur une pierre:

Dieu l'agite, quand il veut faire trembler la terre. Quiconque aurait une parcelle de cette pierre pourrait faire des miracles; elle eſt d'une ſeule émeraude, & les rayons qu'elle réfléchit font la couleur azurée du ciel. C'eſt ſans doute la ſource des mines de pierres précieuſes; des débris de ce pivot du monde viennent toutes nos richeſſes. Ces montagnes de Caf ſont très vaſtes, & toutes les autres n'en ſont que les branches; c'eſt là que les aſtres ſe lèvent & ſe couchent. On dit, *lorſque le ſoleil parut ſur les montagnes de Caf;* on dit *depuis Caf juſqu'à Caf*, pour dire d'une extrémité du monde à l'autre. Il faut paſſer pour y arriver un très grand eſpace de pays ténébreux, où le ſoleil ne porte point la lumière. Nul homme n'y peut aborder, s'il n'eſt conduit par quelque intelligence ſupérieure, par quelque fée ou génie. Auſſi eſt-ce là que les Dives ont été relégués, lorſque l'homme fut créé par Dieu pour prendre l'empire de la terre (*a*). Ne voyez-vous pas, Monſieur,

(*a*) Herbelot, p. 230 & 231.

dans ces traditions l'hiſtoire d'un peuple qui ſuccède à un autre ; l'obſcurité des tems qui confond tout, & l'orgueil d'une nation qui exagère la puiſſance des vaincus pour embellir la victoire. Le long eſpace, les pays ténébreux qu'il faut traverſer pour arriver à ces montagnes, ne vous indiquent-ils pas qu'elles ſont éloignées par une aſſez grande diſtance. Je ne vous dirai pas que ces pays ténébreux indiquent les climats du Nord ; car il faut des preuves plus fortes pour ces concluſions importantes. Mais je demande ſi les habitans d'une plaine unie, jouiſſant d'un horizon ſans bornes, ou qui du moins n'y verraient que des éminences iſolées, ſe figureraient la terre comme entourée d'une ceinture de montagnes ? s'ils diraient que le ſoleil paraît ſur leur cime, & ſe couche derrière elles ? s'ils meſureraient l'étendue du monde par le cercle de ces montagnes ? Je penſe que les expreſſions de la langue ſont précieuſes à l'hiſtoire & à la philoſophie. Ces expreſſions peignent ce que les hommes ont continuellement

ſous les yeux; les mœurs & les objets phyſiques du pays. Ces expreſſions me décèlent un peuple qui a habité des contrées montueuſes, un vaſte vallon couronné & défendu de toutes parts par des rochers ſourcilleux. Le ſoleil ne ſe montrait & ne diſparaiſſait qu'à leur ſommet; le monde était renfermé dans leur enceinte, & la penſée, qui n'oſait les franchir, y trouvait les limites de l'étendue. On reconnaît dans cette habitation l'origine du reſpect des hommes pour les montagnes, & du culte qu'ils voulaient y rendre à l'Etre ſuprême. Vous vous rappellez, Monſieur, la vénération des Chinois, des Indiens, pour les montagnes, les pélerinages que la dévotion fait entreprendre à ces derniers; ce grand vallon me paraît avoir fourni les races des Chinois, des Indiens & des Perſans.

Je le crois d'autant plus volontiers, que je remarque l'affection des Perſans pour les Péris. Ces Péris ſont bons; ils étaient puiſſans, mais pour la bienfaiſance. Je vois entre eux & les Perſans une alliance & des

ſecours réciproques : ce fait eſt déciſif dans un tems où les peuples étaient iſolés ; ce ſont des colonies qui aident la métropole. Voyez comme les Perſans ont exagéré la puiſſance des Dives, qui ont été vaincus par les Péris ; voyez comme la terre était heureuſe ſous la puiſſance de ces fées! Ne place-t-on pas leur regne à la tête de l'hiſtoire des Perſes ? Les peuples de l'antiquité s'ignoraient, ou ſe mépriſaient entre eux ; on n'a cet amour & ces ſoins que pour les auteurs de ſa race (*a*). Le pays des fées eſt auſſi nommé Schadukian, nom qui ſignifie *plaiſir* ou *deſir* (*b*). Ces mots rappellent toutes les idées de l'âge d'or. Le plaiſir, c'eſt le bonheur goûté près de ſes pères, dans cet âge d'illuſion où tout eſt plaiſir ; le deſir, c'eſt le regret de l'avoir quitté. La capitale eſt appelée la ville de diamans, ce qui annonce qu'elle appartenait à un pays riche Eh! dans ces premiers tems ne l'était-

(*a*) Suivant le témoignage de M. Danville, la Perſe dans l'Ecriture porte le nom de *Paras*. Géog. anc. p. 267.

(*b*) Herbelot, p. 765.

on pas? L'homme même ne l'a jamais été depuis. On n'eſt riche, que lorſqu'on n'a rien à deſirer, alors il poſſédait tout. Quand l'Ecriture nous peint les richeſſes des patriarches, nous concevons une idée de leur opulence; mais cette opulence eſt relative à leur ſimplicité. Qu'on nous donne leurs richeſſes, le luxe aura bientôt dévoré leurs troupeaux, & nous ſerons pauvres avec leur héritage. Il n'en eſt pas de même lorſqu'un peuple compare ſon état préſent à ſon état anciennement paſſé; les relations, les détails ſont perdus. On dit, nous manquons, nous ſommes pauvres; nos aïeux ne manquaient pas, ils étaient riches. Mais comment l'étaient-ils? ceſt ce qu'on ne peut ſavoir, quand les détails ſont oubliés: l'imagination y ſupplée; elle enrichit ces hommes ſimples des objets de nos deſirs préſens. Les hommes en deſcendant dans le royaume de Golconde, au pays des mines de pierres précieuſes, y ont trouvé des richeſſes nouvelles; ils ont placé à leur origine des mines encore plus fécondes, par-

ceque le pays qu'on regrette vaut toujours mieux que le pays qu'on posséde. Il ne faut qu'imaginer ce que les gens qui aiment le merveilleux ajoutent à la vérité dans leurs récits, suppofer une longue filiation, un grand tems qui obfcurcit les faits, qui en livre la peinture à l'imagination, & l'on se convaincra qu'on peut parvenir aifément à une ville de diamans; ces defcriptions & ces fables me rappellent la peinture de l'âge d'or. Nous avons dit que ces idées fe perpétuent de race en race : loin de fe perdre, elles s'accroiffent, le merveilleux fe reproduit de lui-même.

Mais vous me demanderez, Monfieur, comment & pourquoi les auteurs de la race des Perfans ont été transformés en Péris? Comment de l'idée d'hommes femblables à nous, on a paffé à celle de ces êtres puiffans pour le bien ou pour le mal, qui ne font plus des créatures de notre efpèce? Rien ne paraît plus naturel & plus aifé à concevoir que cette métamorphofe. Comme phyficien, vous favez que la lumière

physique part d'un centre, & qu'elle diminue par la distance : les lumières de l'esprit s'affaiblissent de même. Supposez des colonies envoyées ; les colonies sont moins éclairées que la métropole ; c'est là que le mouvement réside, le cœur y bat, & la chaleur du sang y est plus grande que celle du même sang chassé aux extrémités. Les colonies naissantes ont bien autre chose à faire que de s'occuper des progrès de la lumière ; il faut reconnaître le pays, défricher la terre, bâtir des maisons & des villes, pourvoir à tous les besoins de la société. Dans ces tems anciens où les connaissances n'étaient pas fixées, conservées par l'imprimerie, où l'on n'écrivait que sur la pierre, & seulement les faits importans, le reste était confié à la mémoire. Vous savez comme elle est sujette à tout altérer. En fait de lumière, on perd lorsqu'on ne gagne plus. *L'ame est un feu qu'il faut nourrir, & qui s'éteint s'il ne s'augmente* (a). Imaginez en-

(a) M. de Voltaire, tome II, p. 129.

ſuite des diſtances qui rendent les communications difficiles, des révolutions qui détruiſent le peuple auteur de ces colonies, & vous conviendrez, Monſieur, qu'elles devaient dégénérer, juſqu'à ce qu'elles euſſent acquis aſſez de force pour recommencer les progrès. Mais en même tems que les lumières s'affaibliſſent, que quelque ombre s'y mêle, le ſouvenir du paſſé s'agrandit dans cette ombre, l'ombre eſt le pays des chimères; c'eſt parcequ'on y voit mal, qu'on y voit ce qu'on veut. Vous ſavez, Monſieur, tout ce que la vérité & la flatterie ont dit du beau ſiecle de Louis XIV. Figurons-nous une colonie de Français, établie aujourd'hui dans quelque contrée éloignée & ſans communication, s'y mêlant avec les habitans naturels, leur racontant les merveilles de ce règne célèbre, la magnificence de Verſailles, les mers unies, les eaux montant ſur les montagnes pour y porter les bateaux, le roi étonnant, maîtriſant jadis l'Europe par ſon aſcendant; s'ils ajoutent que dans cette Europe il exiſte

un peuple qui voit la mer au-dessus de sa tête, & qui a la puissance de la contenir; une souveraine qui fait marcher les rochers sur les eaux, pour venir servir de degrés à la statue d'un grand homme; si ces récits passent de bouche en bouche & de génération en génération, il ne faudra pas beaucoup de tems pour que les Européens deviennent un peuple de géans, & semblent des êtres d'une nature puissante & supérieure à l'homme. Louis XIV sera le monarque des génies, Catherine II une fée qui anime le Nord par le flambeau du génie brûlant au milieu des glaces. Je conçois donc qu'on ait placé dans le pays des fées une ville de diamans, parceque les poëtes ont vu couler dans le siecle d'or des ruisseaux de lait & de miel, ce qui n'est pas moins extraordinaire. Je conçois que les hommes de ce siecle, s'ils ont fait réellement de grandes choses, ont pu devenir des génies & des fées, lorsque les races ont dégénéré, lorsque les siecles d'incapacité sont arrivés. En comparant les races présentes

aux races paſſées, en reconnaiſſant la ſupériorité de celles-ci; la faibleſſe humaine a été étonnée, l'orgueil a peut-être murmuré; & d'après le calcul des forces préſentes ſur leſquelles nous eſtimons toujours la nature, on a placé hors d'elle tout ce qui ſemblait la ſurpaſſer. Imaginez donc, Monſieur, ſi les ſiecles des Péris avaient eu leur Voltaire, ce que les Orientaux auraient pu en penſer. Auraient-ils cru qu'un ſeul homme pût réunir tant de genres différens. On aurait fait de vous ce qu'on a fait d'Hercule; on vous aurait décompoſé pour vous rendre vraiſemblable: on aurait pris de votre génie l'idée d'une intelligence ſupérieure; & on aurait eu raiſon.

Donnons-nous la peine de conſulter la nature, nous y trouverons la ſource & le modele de toutes nos inſtitutions. L'homme ne crée rien, il a été créé lui-même; il n'a pas une idée qui ne lui vienne des objets qu'il a ſous les yeux. Sa mémoire en conſerve les images, ſon imagination les déplace, en diviſe pluſieurs dans leurs parties,

pour mêler & varier ces parties ; cette combinaiſon eſt une ſorte de création. Les tableaux, les compoſitions ſont notre ouvrage, mais les élémens appartiennent à la nature ; ce ſont des édifices dont elle a fourni les matériaux. Les centaures, les figures humaines avec des têtes de chien, ou des pieds d'animaux, ſont des exemples de ces déplacemens de parties & de ces compoſitions. Les larves & les lares étaient les ames qui conſervaient une vie ſpirituelle après la ſéparation des deux ſubſtances ; les génies tutélaires, la bonne conduite & l'influence du courage & de la ſageſſe ; les dieux ſecondaires, les forces de la nature déployées dans les phénomènes particuliers ; les Dives, les Péris, les fées qui n'étaient rien de tout cela, furent une race d'hommes ; mais une race ſéparée par un long intervalle de tems, une race vue à travers un voile, & dont l'idée, longtems vivante dans le ſouvenir, a été exagérée ou par la crainte, ou par l'amour. Vous voyez, Monſieur, comment on s'enrichit,

richit, comment l'esprit humain acquiert dans ses voyages. On m'a fourni assez d'instructions pour passer ce que j'avais promis, & vous donner plus que vous ne m'aviez demandé; vous voulez des nouvelles d'un peuple perdu, je vous en montre quatre: les Atlantes & un peuple voisin indiqués par Platon, les Dives & les Péris, dont la mémoire est fidèlement conservée chez les Persans. Ne craignez-vous point que tant de richesses ne nous embarrassent, que le choix ne devienne difficile? Vous savez qu'il faut toujours amasser des connaissances sans s'inquiéter de leur usage; il faut s'en rapporter au tems qui viendra l'indiquer. Nous allons continuer nos richesses; nous apprendrons peut-être encore quelque chose : jusqu'ici nos efforts ont été inutiles pour trouver le pays des Atlantes, ne perdons point courage, nous pourrons rencontrer celui des fées. Ce pays des fées me plaisait infiniment dans mon enfance; ces génies qui servent si bien les passions sont desirés de la jeunesse : ou

n'a jamais ce qu'on cherche au moment qu'on le souhaite; les illusions nous fuient, quand on se croit prêt à les saisir! Mais les fées & les génies sont rentrés dans l'ordre des choses naturelles; ce ne sont plus que des hommes. Aujourd'hui la raison nous éclaire, nous cherchons par des vues plus saines & plus sages, nous allons prendre la route des montagnes, & nous arriverons peut-être à ce pays des fées, la patrie de l'âge d'or des premiers hommes.

Je suis avec respect, *&c.*



DIX-HUITIEME LETTRE
A M. DE VOLTAIRE.

Origine des Perſans au-delà des remparts de l'Aſie.

A Paris, ce 2 Avril 1778.

MONSIEUR, les montagnes où ont habité les Péris, au-delà deſquelles les Dives ont été relégués, ſont les montagnes de Caf & de Damavend. Damavend fut autrefois une ville de la province d'Adherbigian, ou de l'ancienne Médie (*a*); elle eſt par 37° de latitude, placée au pied d'une chaîne de montagnes qui va ſe joindre au Caucaſe: les montagnes de Caf ne ſont que le Caucaſe même (*b*). Cette montagne célèbre dans l'antiquité s'étend depuis la mer Noire juſqu'à la mer Caſpienne, puis deſcendant vers le midi, & ſe prolongeant au-

(*a*) Herbelot, p. 283.
(*b*) *Ibid.* p. 231.

delà de cette derniere mer, elle ſe courbe ſous le nom d'Imaüs (*a*), pour traverſer l'Aſie dans ſa largeur, & pour atteindre juſqu'à la Chine. Cette chaîne eſt une diviſion naturelle de l'Aſie ; elle ſépare les climats ſeptentrionaux des contrées plus méridionales & plus favoriſées du ſoleil. Elle ſert aujourd'hui de bornes à la Tartarie : elle a diviſé jadis la Scythie en deux parties diſtinguées par les noms de Scythie au-delà, de Scythie en deçà des monts (*b*). Les Scythes ont donc habité au-delà de l'Imaüs & du Caucaſe, comme les Dives au-delà des montagnes de Caf. Les Scythes, les Tartares qui leur ont ſuccédé, ont toujours été conquérans & deſtructeurs, ont ſouvent vécu aux dépens de ceux qui cultivaient la terre, & amaſſaient ſes richeſſes, comme les Dives ont toujours été méchans, redoutés par leurs courſes & par leurs guerres ; ces Dives voulaient franchir

(*a*) Je donnerai toujours le nom de Caucaſe à cette chaîne de montagnes, qui traverſe l'Aſie.

(*b*) M. Danville, Géog. anc. t. II, pag. 117.

les montagnes, on les y repouſſait, on les retenait dans la priſon que la nature leur avait marquée.

Ces montagnes offrent des gorges, des défilés où la défenſe eſt facile, ſur-tout lorſque l'art profite de l'âpreté des lieux, & ferme des paſſages déjà reſſerrés. Dans la partie du Caucaſe, qui s'étend depuis la mer Caſpienne juſqu'à la mer Noire, pluſieurs de ces gorges, les ſeules ſans doute qui fuſſent praticables, étaient fermées par des portes, connues ſous le nom de portes Caſpiennes, de portes d'Albanie, & en général de portes du Caucaſe (*a*). Ces précautions annoncent une défenſe néceſſaire contre des courſes répétées ; un état de guerre entre le nord & le midi de l'Aſie. Les plus fameuſes de ces portes ſont au-deſſus de Derbend, vers 45° degrés de latitude ; les traditions diſent qu'elles ont été conſtruites par le grand Alexandre. Mais l'Alexandre Grec aſſez fol pour aller cher-

(*a*) M. Danville géog. anc. t. II, p. 115 & 123.

cher dans l'Aſie des conquêtes inutiles, & une mort prématurée, ne fut point aſſez bien reçu chez les Scythes pour entreprendre de telles conſtructions. Il faut avoir ſoumis les peuples avant de ſonger à les défendre : ce fait n'eſt fondé que ſur une équivoque de nom. Les Aſiatiques méridionaux, & toujours paiſibles, chez qui les grands exploits ſont rares, & les conquérans des prodiges, étonnés de la valeur grecque & de la rapidité des conquêtes d'Alexandre, s'embarraſſant peu de ſon vrai nom, qu'ils ne connaiſſaient peut-être pas, lui ont donné le nom de Dhoulcarnein, le nom d'un ancien conquérant, qui vivait dans leur mémoire, peut-être par l'impreſſion du mal qu'il avait fait à l'Aſie ; car nous devons dire que le nom d'Alexandre a été gravé par la terreur, & ne ſe prononce jamais ſans exécration chez ces peuples tranquilles.

Ces portes ſont par conſéquent d'une fondation très antique, puiſque vous vous rappellez, Monſieur, que, ſelon les Orien-

taux, ce Dhoulcarnein fut Giamſchid, ou ſon fils Féridoun. Vous vous rappellez encore que Giamſchid bâtit la ville de Perſepolis, qu'il y fit ſon entrée, qu'il choiſit pour commencer l'année, le jour de l'équinoxe du printems, où le ſoleil paſſe dans notre hémiſphère (*a*); ces circonſtances, ces attentions annoncent une ſorte de conſécration au ſoleil. Nous avons dit que Giamſchid paraît être venu dans la Perſe (*b*), & nous en trouvons la preuve ici. S'il a fortifié les gorges vers Derbend, c'eſt dans le tems qu'il y habitait, ou c'eſt au moment que laiſſant ce pays pour s'établir à Perſépolis, il a voulu aſſurer les frontières de ſon empire. Mais on peut douter ſi Giamſchid eſt deſcendu de la Médie & du Caucaſe dans la Perſe, ou s'il eſt parti du centre de ce royaume pour l'étendre par des conquêtes juſqu'au pied du Caucaſe, qui devenait une borne naturelle; c'eſt ce qu'il s'agit d'examiner.

(*a*) Hiſt. de l'Aſtr. anc. p. 130.

(*b*) Seconde Lettre à M. de Voltaire, p. 43.

En voyageant chaque peuple transporte ses denrées, le Chinois arrive avec du thé, l'Arabe avec du café, le Malais avec des épiceries. Comme le climat nous maîtrise, les hommes indiquent encore par leurs habitudes les pays où ils sont nés. Si vous étiez, Monsieur, dans un de ces ports de commerce où toutes les nations se réunissent, & que vous y vissiez deux hommes, dont l'un fût vêtu de fourrures, & l'autre portât un parasol sur sa tête, ne concluriez-vous pas que le premier sort d'un climat où le froid force de dépouiller les animaux sauvages pour se vêtir, tandis que l'autre quitte un pays où il faut se défendre du soleil; tous deux conservant leurs habitudes dans un climat tempéré où ces précautions ne sont pas nécessaires. Cette conclusion est juste & naturelle; & en considérant ainsi les institutions & les usages des peuples, on en pénetre plus facilement l'esprit. Si un homme se présente portant du feu avec lui, vous jugerez que cet homme est né sur une terre souvent refroidie par

les glaces; & si cet homme se prosterne devant son brasier, s'il y fait sa prière, vous direz, il le remercie avec reconnaissance, ou il l'invoque comme un être utile. Cependant, Monsieur, vous avez vu les Mages entourer dans la Perse l'autel où le feu sacré est adoré; vous connaissez les temples de Rome, où cet élément sacré était conservé, & avait un culte sous le nom de la Déesse Vesta. Ces temples avaient été faits à l'imitation des pyrées (*a*), établis dans la Perse. Ce culte fut apporté d'Asie en Italie par Enée (*b*), ou par les Phrygiens qui vinrent s'y établir. L'adoration du feu, le soin de le conserver, étaient donc les caractères du culte des Mages. Cette conservation n'était pas seulement confiée aux prêtres, chacun devait avoir du feu dans sa maison, ou du moins à l'entrée, & dans cette piece que du nom de Vesta on a nommée Vestibule (*c*). Vous voyez qu'Enée avant d'a-

(*a*) Dans l'Orient, les *pyrées* sont les temples du feu.

(*b*) Bannier, t. II, p. 365.

(*c*) Ovide, fastes, liv. VI.

bandonner ſa patrie, retire le feu ſacré de ſon foyer domeſtique (*a*), pour, qu'emportant ſon père & conduiſant ſon fils, il ne laiſsât rien qui lui fût cher aux lieux qu'il ne devait jamais revoir. Dans les tems anciens & modernes le feu a donc été un Dieu de l'Aſie. Si la crainte a fait quelque dieu, elle n'a pas fait celui-là; car on ne ſe preſcrit pas la conſervation de ce qu'on craint; on n'emporte point ce qu'on redoute avec ſoi, en le plaçant ſur la ligne d'un père & d'un fils.

Ce culte me paraît donc un culte de reconnaiſſance. Or le feu n'a que deux uſages eſſentiels, celui de cuire nos alimens, & celui de nous réchauffer: on a mangé ſans doute long-tems de la chair crue, la cuiſſon n'eſt qu'un raffinement. Quelle que puiſſe être la gourmandiſe des hommes, j'ai peine à croire qu'elle mene à la dévotion; tout ce qui tient à la religion me ſemble trop reſpectable pour lui donner une

(*a*) Enéide, liv. II.

telle origine : ce ſentiment qui nous éleve, eſt né du ſentiment des bienfaits. Mais le véritable bienfait du feu eſt la chaleur qu'il nous rend quand nous l'avons perdue. Comment cette chaleur artificielle ſerait-elle un bienfait dans la Perſe, où la nature donne une chaleur exceſſive? La Perſe a de grandes provinces preſque inhabitées par le défaut d'eau. Ne voyez-vous pas qu'on y couche ſur les terraſſes? Les poéſies ne reſpirent que l'ombre des arbres; le plaiſir ſoupire après la nuit, qui l'invite par ſa fraîcheur : le ſoleil n'y voit ni les repas, ni les fêtes de l'amour; la joie attend ſon départ. Les deſcriptions des lieux magnifiques ou voluptueux vous montrent des ſalles revêtues de marbre, au milieu eſt un baſſin avec des eaux jailliſſantes; cette humidité deſirée dans l'ombre de ces lieux fermés, au milieu des marbres toujours froids, indique l'excès de la chaleur. Pour ne pas friſſonner à ce récit, j'ai beſoin de me rappeler les ardeurs du midi dans les jours ſi rares de nos étés; & lorſque je me repré-

fente un climat où ces précautions font néceffaires, je ne conçois pas une fête femblable à celle des Perfans, qui allument une fois par an de grands feux pendant la nuit, autour defquels ils font des feftins & des danfes (*a*). On fuit la chaleur tous les jours, & dans cette folemnité on femble la chercher pour fe réjouir. C'eft un ancien ufage confervé : c'eft la mémoire d'une joie qui ne fubfifte plus. Si le feu eût été découvert dans la Perfe, je ne crois pas qu'il eût dû exciter beaucoup de reconnaiffance; où l'hiver eft inconnu, le feu doit être fans ufage. Comment encenfe-t-on, comment déifie-t-on ce qui eft inutile? C'eft dans les climats où le froid exerce un long empire, où réfide l'hiver accompagné de glaces perpétuelles & accumulées, que la découverte du feu a été une faveur du ciel, un bienfait pour l'humanité. L'homme, qui fentait prêtes à fe glacer les fources de la vie, a dû croire que

(*a*) Herbelot, p. 341.

la vie lui était rendue. Le froid eſt un ennemi que lui ſuſcitait la nature, le feu qui le combat, qui le force à diſparaître, ne pouvait être qu'un Dieu bienfaiſant & ſecourable. Vous imaginez, Monſieur, combien l'eſſence même du feu a favoriſé ces idées; le feu, remarquable par le mouvement le plus actif, par la puiſſance qu'il a de tout détruire: on lui a livré les troncs des arbres, les dépouilles mortes de la terre, & on lui a dit, conſumez, vivez, pourvu que nous vivions. En même tems le feu a préſenté à l'homme, attriſté par l'abſence du ſoleil, vivant dans la nuit, une lumière conſolante; il a éclairé les ténebres d'une partie de l'année, il en a chaſſé l'ennui, la peur & toutes les chimères qui voltigent dans l'ombre: il a donc réchauffé les corps glacés, & ranimé, égayé les imaginations, devenues ſombres comme la terre. Ces ſervices valaient bien des autels. Mais ce feu produit par la foudre deſcendue, ou donné par le hafard dans le choc d'un caillou, ce feu né au ſein des glacés, & qui dut

y paraître étranger, vous jugez comme il a dû être précieux; on craignit de le perdre, & de ne pouvoir le retrouver. De là le ſoin de le conſerver, ce ſoin ſacré confié à des prêtres, à des vierges pures comme lui. On a décerné des peines très ſévères pour la négligence. Et ſans cela quelle eût été l'abſurdité de ces loix pénales! Les hommes n'établiſſent point d'uſages, encore moins de loix ſans raiſon. Comment dans un pays tel que la Perſe & l'Italie, où les tonnerres doivent être fréquens, où le ſoleil, qui brûle tout, ſemble toujours prêt à produire le feu, aurait-on eu tant de peur de le perdre, aurait-on inſtitué des colleges de Mages & de Veſtales pour le conſerver? Je vous avoue, Monſieur, que cette origine du culte du feu dans le Nord, dans les climats des glaces & de la nuit, me paraît la ſeule vraiſemblable, & même, ſi j'oſe le dire, la ſeule naturelle. J'applique ici, & encore avec plus de raiſon & de force, tout ce que je vous ai dit ſur la naiſſance du culte du Soleil. On ne peut s'em-

pêcher de ſentir dans la Syrie que le ſoleil y eſt néceſſaire ; & ſi cette conviction ne m'a pas paru ſuffiſante pour mener à l'adoration, du moins elle eſt de juſtice. Mais ici les preuves ſont encore plus fortes & plus ſenſibles. Non-ſeulement le feu n'eſt pas néceſſaire, il eſt inutile dans la Perſe ; on ne doit pas l'adorer, on doit le fuir. Voulez-vous une preuve d'un autre genre, nous la trouverons dans le nom même du feu : le mot grec eſt *pyr ;* on le reconnaît dans un ancien mot égyptien *pyramis*, qui ſignifiait pyramide (*a*) ; mais ce mot pyr eſt phrygien, c'eſt Platon lui-même qui le déclare (*b*). Or dans l'Edda ſuédois, dans l'ancien livre d'un pays où il eſt difficile de ſe paſſer de feu, le feu eſt nommé *fyr*, *fur* (*c*). Ces dénominations ſont évidemment les mêmes ; & d'autant plus que les Grecs, dit-on, prononçaient *pyr*, comme nous prononçons *pur*. Ces deux dénomi-

(*a*) Pline, liv. XXXVI, c. 8.

(*b*) Platon, *in Cratyl.*

(*c*) Rudbeck, *de Atlanticâ*, tom. I, p. 805.

nations *pyr* & *fyr* ont la même ſource, dérivent du même mot, qu'un peuple a communiqué à l'autre. Mais je le demande, où le feu a-t-il dû d'abord être connu & nommé, ſi ce n'eſt dans le climat où ſon uſage eſt le plus utile ? Ce ſont donc les peuples du Nord qui ont apporté le feu, & ſon nom dans la Phrygie, d'où il a paſſé dans l'Egypte & dans la Grèce. Le feu a donc été recueilli, conſervé, adoré dans les climats où il a été néceſſaire & bienfaiſant; ſon culte en eſt deſcendu dans les pays plus méridionaux, comme les eaux coulent des montagnes où elles ſe dépoſent & s'amaſſent. C'eſt de ce culte qu'on a paſſé à celui du Soleil, lorſqu'on eſt parvenu à des contrées où le feu devenait inutile. Le grand feu univerſel, qui ſe conſerve de lui-même, méritait plus d'hommages; l'autre ne fut plus adoré que comme ſon emblême (*a*).

(*a*) Les Lappons adorent le Soleil, & reſpectent le feu comme ſon image. Voyage en Lapponie, œuvres de Regnard, tome I, p. 186.

Alors,

Alors, Monsieur, puisque nous avons reconnu l'habitant du Nord à sa fourrure, nous penserons que l'homme qui porte du feu est son compatriote; vous pouvez juger qu'il est étranger dans le pays où le feu est lui-même étranger. Dès que les Perses ont étendu leur empire jusqu'au pied du Caucase, ils ne sont pas remontés vers le Nord, ils se sont au contraire portés vers le Midi. Giamschid a quitté ces montagnes pour descendre dans les plaines, où il a fondé Persépolis (a). Je ne sais si les idées nouvelles que je vous propose répandent un prestige autour de moi; mais ces conclusions me paraissent de la plus grande évidence; elles me semblent plus sûres que la tradition & l'histoire même: car la tradition est souvent corrompue, l'histoire est menteuse, la vanité nationale & tant de préjugés l'altèrent! Combien les variations des langues, les équivoques des noms des peu-

(a) Deuxieme Lettre à M. de Voltaire, pages 42 & 43.

ples, les changemens des dénominations géographiques n'y ont-ils pas introduit de notions fausses ! Ici nous ne consultons que les besoins des hommes, les inclinations, les affections, qui y sont relatives, & qui ne changent point ; nous jugeons sur la nature & sur la raison, qui sont éternelles & invariables.

Ce n'est pas que l'ancienne histoire, toute obscure qu'elle est, ne joigne quelques faits à la lumière de ces résultats philosophiques. Herbelot vous dira que les premiers pyrées connus ont été trouvés dans l'Adherbidgian, qui est la partie la plus septentrionale de l'ancienne Médie, & toujours sur des montagnes (*a*). Je vous ai fait remarquer que Zoroastre, le restaurateur de ce culte, sorti aussi des montagnes, avait inséré dans ses récits des descriptions qui portent l'empreinte du climat de 49° (*b*), d'un climat plus septentrional

(*a*) Herbelot, p. 105 & 528.
(*b*) Huitieme Lettre à M. de Voltaire, p. 242.

que le Caucafe; vous voyez que Giamfchid a fortifié cette chaîne de montagnes, ou fermé le paffage par des portes. Il y habitait fans doute; un de fes ancêtres Caiumarath, qui fut, dit-on, l'auteur du culte du feu, y habitait fans doute également. Toutes les guerres avec les Dives ont leur théâtre près des montagnes de Caf, qui ne font que le Caucafe (*a*). Vous verrez encore par les traditions orientales que *Surkage*, Géant & Dive du tems d'Adam, régnait fur les montagnes de Caf. Il obéit à l'ordre de Dieu, il fe foumit au père des hommes; il défendit à fes fujets de molefter les enfans de Seth; & ce dernier, fur fa demande, lui donna *Rucail*, fon frère & fils d'Adam, verfé dans toutes les fciences, pour l'éclairer & gouverner fes états. C'eft dans ce tems, difent ces mêmes traditions, que Caiumarath commença à régner. Je n'ai garde, comme vous le croyez bien, Monfieur, d'adopter ces traditions entières, je

(*a*) *Suprà* feizième Lettre, p. 140 & fuiv.

vois qu'elles ſont mêlées de fables. Je ne décide point ſi elles ſont relatives aux tems qui ont précédé ou ſuivi le déluge; mais je vois qu'elles parlent toujours des montagnes de Caf ou du Caucaſe. Je vois quels ſont les commencemens de l'hiſtoire de Perſe; & lorſque la critique & la philoſophie me forcent d'établir que le culte du feu eſt un culte du Nord, je penſe que ce culte a franchi ces montagnes pour deſcendre vers le Midi, & je conclus que c'eſt au Nord du Caucaſe qu'il faut chercher l'origine des Perſans qui ont apporté ce culte. Vous vous rappelerez ſans doute ici, Monſieur, l'hiſtoire de Prométhée qui déroba le feu du ciel, & qui, ſuivant Héſiode, le conſerva dans la tige de la plante, nommée férule, dont la moëlle ſe conſume lentement, & où le feu couve & brûle ſans endommager l'écorce. Prométhée régna aux environs du Caucaſe; c'eſt ſur cette montagne que l'aigle le dévore. La fable, ou plutôt la tradition grecque, ſe joint donc à la tradition orientale. Vous conviendrez que, ſoutenu,

guidé par tant de témoignages divers, il eſt bien difficile que je me ſois égaré.

Rubruquis, Carpin, qui voyagèrent dans la Tartarie ſous le regne de S. Louis, il y a plus de 500 ans, rapportent que les peuples qui habitent au-delà de ces montagnes ont des devins qui purifient par le feu tout ce qui eſt impur (*a*). Ils adorent le ſoleil, le feu, le côté du midi, comme ſi c'était une divinité (*b*). Dans leurs aſſemblées, dans leurs cérémonies pour l'élection des Kans, ils tournent la face vers le midi, & font vers cette partie du monde leurs génuflexions & leurs prières (*c*). Si vous joignez à ces faits celui des Maſſagetes, nation Scythe qui adorait le Soleil, vous conviendrez que le feu, le ſoleil, ont été, ſont peut-être encore vénérés, adorés dans cette contrée élevée de l'Aſie, qui fut jadis l'habitation des Scythes, qui eſt aujourd'hui celle des Tartares; & vous aurez de

(*a*) Voyage de Rubruquis, p. 239.

(*b*) Carpin, p. 325, 326.

(*c*) *Ibid.* p. 415.

nouvelles probabilités en faveur de l'opinion, que le culte du feu & du ſoleil eſt né au-delà du Caucaſe.

Le même voyageur Rubriquis nous aſſure que ce pays du pied du Caucaſe, & aux environs de Derbend, eſt un lieu délicieux par ſa beauté & par ſa bonté. Je conçois que les ancêtres des Perſans y aient été attirés, je conçois qu'ils ont paſſé par le Caucaſe, & qu'ils ont fermé les portes après eux, pour empêcher les Dives, leurs ennemis, de les ſuivre, & pour jouir ſeuls de cette rencontre précieuſe. Les Péris qui habitaient les vallons de ces montagnes reſtèrent leurs amis; ils habitaient la métropole de leur colonie.

Le rempart de ces portes caſpiennes eſt une défenſe; il prouve un état de guerre. Je me rappelle cette grande muraille, conſtruite par les anciens Monarques de la Chine, pour la défendre contre les invaſions du Nord; on a donc toujours craint le Nord: & cet ouvrage immenſe qui enveloppe la Chine par le ſeptentrion, démon-

tre combien les peuples, qui en étaient voisins de ce côté, furent nombreux & redoutables. La petite province de Koanton, entre la Chine & la Corée, est enfermée & fortifiée par une longue palissade de pieux, qui la sépare & la défend de ses voisins septentrionaux (*a*). La Corée elle-même s'était enveloppée du côté du Nord par une forte muraille semblable à celle de la Chine (*b*). Cette muraille a été détruite en partie dans une irruption des Tartares Manchous; car les précautions contre la force ne prévalent que pendant un tems; les obstacles irritent les efforts, & tôt ou tard les remparts sont forcés. Mais ce n'est pas tout, Monsieur, on me parle d'un autre rempart qui a existé dans l'Asie; on le nomme le rempart de *Gog* & de *Magog*. Quelle que soit la barbarie de ces noms, ce n'est pas un son dur qui doit nous arrêter; l'existence, le lieu de cette nouvelle fortification doit nous inté-

(*a*) Voyez la carte d'Asie en six feuilles par M. Danville, & la petite carte à la fin de ce volume.

(*b*) Hist. gén. des voyag. t. XXIV, p. 304.

reſſer : je vous propoſe de la chercher. Ces peuples de Gog & de Magog habitaient, dit-on, ſur des montagnes très hautes & très eſcarpées, où aucune voiture ne pouvait aller. Les denrées, les marchandiſes s'y tranſportaient à dos d'hommes, & de chevres, qui ſont très grandes dans ce pays ; on employait dix-ſept jours à monter & à deſcendre avant d'arriver à eux (*a*). Ces traditions des anciens peuples nous ramenent donc toujours aux montagnes ; vous voyez par la circonſtance des dix-ſept jours employés d'abord à monter, enſuite à deſcendre, que ces peuples habitaient un vallon environné & défendu par des montagnes preſque inacceſſibles. Nous aurons un conducteur pour notre voyage. Le Calife Vathek, le neuvième de la race des Abaſſides, l'an 228 de l'hégire, ou 842 de notre ère, fut curieux de ſavoir ſi ce rempart, fameux par tant de traditions aſiatiques, avait en effet quelque réalité. Il fit partir

(*a*) Herbelot, p. 470.

un savant nommé Salam, muni de toutes les choses nécessaires, & sur-tout des livres qui faisaient la description de ce rempart. Salam traversa l'Arménie, la Médie septentrionale, & arriva chez le Prince qui régnait à Derbend, au pied du Caucase. Ce Prince lui donna des guides, qui le conduisirent par trente-six journées de chemin vers le Nord, où il trouva des villes ruinées, qu'on lui dit avoir été la demeure des peuples de Gog & de Magog; les maisons n'étaient que des masures sans habitans. Derbend est environ par 42 degrés de latitude; quand ces journées ne s'estimeraient qu'à quatre lieues chacune, les trente-six feroient 144 lieues, qui valent à-peu-près 6o°, & placeraient le pays de Magog vers 48° de latitude. Enfin Salam marcha encore pendant vingt-sept jours : on ne dit pas dans quel sens; il y a lieu de croire que c'est vers l'Orient, en tournant au-dessus de la mer Caspienne, & il arriva dans un lieu nommé en Arabe *Hafna*, à cause de son assiette très forte, & presque inaccessible.

C'eſt là qu'il vit le rempart, objet de ſon voyage; il le trouva entièrement conforme aux deſcriptions contenues dans ſes livres. Il revint par un autre chemin, & mit deux mois de marche pour atteindre Samarcande; puis ſe rendit à Samara, où ſiégeait le Calife, & acheva ſon voyage, qui avait duré en tout deux ans & quatre mois (*a*). Tout ce détail a bien l'air de la vérité. M. Danville, qui a diſcuté dans un excellent mémoire (*b*) la poſition de ce rempart, le place vers 48° de latitude. Je conclus, Monſieur, deux choſes de tout ce récit; la première, que ces remparts ne ſont ni les portes caſpiennes, qui n'étaient pas ſi élevées vers le Nord, ni la grande muraille de la Chine, qui eſt beaucoup plus à l'Orient: la ſeconde, qu'ils n'ont point été conſtruits pour ſe défendre contre les irruptions des peuples de Gog & de Magog, ou du moins de ces deux peuples enſemble;

(*a*) Herbelot, p. 470, 471.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. t. XXXI.

mais qu'au contraire l'un de ces peuples qui habitait en-deçà, s'en eſt fait un abri contre l'effort des peuples ſeptentrionaux.

Je vois donc, Monſieur, le mur & les paliſſades de la Corée, la grande muraille de la Chine, le rempart de Gog, les portes caſpiennes du Caucaſe, ouvrages de l'art, ſe joindre aux montagnes eſcarpées, aux fortifications de la nature pour former une vaſte circonvallation, qui ſépare le midi d'avec le nord de l'Aſie. Ce rempart placé à la Chine à la hauteur du 40e degré de latitude, placé à la hauteur du 42e vers Derbend, de la mer caſpienne à la mer noire, ſe releve vers le Nord, dans l'intervalle compté entre la Chine & la mer caſpienne, il ſe porte juſques vers le 48e degré de latitude, pour atteindre la diſtance de l'équateur, & la demeure du peuple inſtituteur, que j'ai déja ſoupçonnée. Ce peuple ſavant habitait ſans doute en-deçà des montagnes. Au-delà ſont reſtées les mœurs agreſtes, l'ignorance; dans l'intérieur la civiliſation s'eſt établie, les lumières ſont nées; & ces

barrières élevées contre le Nord étaient la ligne de démarcation, comme au Pérou les montagnes des Cordilières séparent deux saisons de la nature, & portent leurs sommets neigeux dans l'atmosphère, ayant l'été ou le printems d'un côté, & l'hiver de l'autre. Les peuples du Nord, arrêtés par ces remparts, ont erré autour de ces montagnes, ils ont accrû leur force, ils se sont multipliés pour la guerre & pour les conquêtes; tandis que les autres, vivant sous un ciel plus doux, ont commencé à prendre un esprit de paix, ont cultivé les arts & les sciences, & ont porté l'excès de leur population vers le midi, où ils devaient trouver la chaleur, la molesse, & perdre dans le repos & dans l'abondance le génie qui leur avait marqué une place distinguée dans l'histoire des hommes.

Non-seulement nous devons chercher vers ces montagnes l'origine des Persans, mais nous y devons trouver également, quoique par des preuves moins positives, celle des Indiens & des Chinois. La langue du

Hanſcrit ne vous a-t-elle pas démontré, Monſieur, que les Brames ſont étrangers à l'Inde (*a*)? M. le Gentil ne vous a-t-il pas dit qu'ils étaient venus du Nord (*b*)? Bénarès, la ville la plus ſavante, la plus ancienne, n'eſt-elle pas en même tems une des plus ſeptentrionales de l'Inde? Elle eſt voiſine du Thibet. Or M. Danville nous apprend qu'une des rivières qui ſe jettent dans le Gange porte le nom de Brahma: elle prend ſa ſource dans le Thibet, où réſide le grand Lama, & elle coule comme les lumières ont jadis deſcendu. Une ancienne relation rapporte qu'il eſt dans l'Aſie, entre la Sérique & l'Inde, un pays habité par des Brahmanes; M. Danville vous dira que c'eſt le Thibet (*c*). Les habitans mangent de toutes ſortes de viandes, à l'exception de celle de la vache, qu'ils adorent comme la nourrice primitive & reſpectable

(*a*) 3[e] Lettre à M. de Voltaire, p. 82 & *ſuprà* p. 19.

(*b*) M. le Gentil, Mém. de l'Acad. des Sciences, année 1773.

(*c*) Géog. anc. t. II, p. 349, 350.

du genre humain (*a*). Le culte essentiel du Thibet est donc le même que le culte essentiel de l'Inde? Les Lamas sont donc des Brames; & comme ils remontent vers le Nord jusqu'au 50e degré de latitude, jusqu'à Selinginskoi, nous aurons une probabilité que les Brames ont tenu cette route pour arriver dans l'Inde; & cette probabilité sera confirmée par les pélerinages que la dévotion fait faire aux Indiens dans cette partie de la Sibérie (*b*). Leur vénération pour le mont Pir-pinjal n'indique-t-elle pas que leur origine fut en effet dans les montagnes du Caucase? Vous verrez, Monsieur, dans l'histoire de l'Astronomie moderne, que les Chinois ont connu une ville nommée Kant-gu, placée vers 46° de latitude, où l'on suivait la loi des Brames (*c*). Voilà pour les Indiens. Quant aux Chinois, je vous ai déja rapporté la tradition d'une

(*a*) Hist. gén. des voyag. t. XXV, p. 349.
(*b*) Hist. gén. des voyag. t. XXV, p. 370.
(*c*) Hist. de l'Astron. mod. t. I, p. 275.

Princeſſe nommée Nanca, qui, partie du 62ᵉ degré de latitude, eſt arrivée en Chine pour y fonder la ville de Nan-kin. Cette tradition, quand elle ſerait fabuleuſe, ſerait toujours une préſomption en faveur de l'origine ſeptentrionale des Chinois; mais les Orientaux avouent que les noms de Gog & de Magog, de Gin & de Magin, de Tchin & de Matchin, ſont ſynonymes (*a*). Tchin eſt le mot oriental dont nous avons fait le nom de la Chine; & quoique les Chinois ne donnent point ce nom à leur Empire, il n'en eſt pas moins apparent que cette dénomination des Orientaux ſuppoſe une deſcendance. Mais ſi vous conſultez les Chinois, vous en trouverez des traces marquées. La province de Chan-ſi, la plus ſeptentrionale de la Chine, cette province qui n'eſt ſéparée de la Tartarie que par la grande muraille, fut la première habitée. Les nouveaux venus s'y établirent, après avoir reconnu que le climat était agréable

(*a*) Herbelot, p. 528.

& ſain (*a*). Ces étrangers étaient du pays habité depuis par les Tartares Mancheous. Un fleuve célebre y coule ſous le nom de Songari ; ce fleuve eſt large, profond, navigable & abonde en poiſſons. Il prend ſa ſource dans les montagnes de *Chang-pe-chang*, ce qui ſignifie la montagne blanche. Les Chinois racontent beaucoup de fables ſur cette montagne, & ſe vantent d'en être deſcendus comme le fleuve Songari (*b*). Ces traditions ſuffiſent bien pour nous éclairer ſur des origines auſſi éloignées par la diſtance des lieux, que par l'intervalle des tems. On voit que les Indiens, les Chinois, les Perſans, ſont partis de la ligne de circonvallation que nous avons tracée dans l'Aſie ; on voit que la tradition grecque nous a fait ſuivre les pas des Atlantes juſqu'au Caucaſe & juſqu'à la même ligne ; en même tems que cette chaîne eſt une barrière, elle eſt encore une commune origine

(*a*) Hiſt. des voy. t. XXII, p. 223.
(*b*) *Ibid.* t. XXIV, p. 316.

Cette

Cette longue ſuite de remparts nous indique donc, Monſieur, une ſéparation totale de l'Aſie en peuples du Nord & en peuples du Midi; une répétition d'efforts chez les uns, une continuité de défenſe chez les autres. Cette diviſion ſe trouve marquée dans l'hiſtoire comme ſur la carte; on vous parle des Scythes au-delà & en deçà de l'Imaüs (*a*). On cite les peuples de Gog & de Magog, & on aſſure que la particule *ma* exprime la poſition, & ſignifie en deçà des montagnes. Vous voyez que les Péris retranchés derrière ces montagnes repouſſent ſans ceſſe les Dives leurs ennemis qui tentent de les paſſer. Cette diviſion eſt un grand caractère que nous avons dû ſaiſir. Tous les peuples méridionaux de l'Aſie ſont deſcendus, ſortis de ces montagnes; mais ils les avaient franchies: leur origine eſt au-delà, & dans les plaines où habitaient leurs ennemis mêmes. Ces peuples groſſiers du Nord ſont une ancienne

(*a*) M. Danville, géog. anc. t. II.

branche du genre humain, qui a fait fouche pour l'Afie entière. Si les peuples qui en font iffus ne leur reffemblent plus, c'eft comme les defcendans d'une famille enrichie, polis & corrompus, ils ne reffemblent point à leurs auteurs ruftiques & juftes. Si on confidère ces nouveaux peuples du Nord du côté de l'efprit & des connaiffances, c'eft la lie de la race humaine, c'eft le dépôt d'une fubftance épurée : mais fi on les envifage du côté de la force, elle leur eft inhérente ; ils ne l'ont jamais perdue, ils font nés pour fe rendre les maîtres de la terre. Cette foif de conquérir, ainfi que le pouvoir de la fatisfaire eft dans leur nature ; ils fentent ce pouvoir dans leur inaction, comme je fens dans le repos la faculté que j'ai de me mouvoir. Ces Tartares errans, occupant un vafte pays avec peu d'hommes, tranfportant dans ces déferts leurs troupeaux & leurs tentes, ont un orgueil égal à leur misère ; ils nourriffent le defir & l'efpérance d'afferviṙ le monde (*a*) ;

(*a*) Carpin, Voyage en Tartarie, p. 374 & 380.

& lorſque des moines furent députés vers eux par S. Louis pour les convertir, ces nomades voulaient que ce monarque ſi grand & ſi éloigné d'eux leur payât le tribut, & ils répondirent à ces exhortations par des menaces. Doués de ce caractère turbulent & audacieux, on peut juger, & l'hiſtoire le confirme, que leurs débordemens ont été fréquens. Ils ont ſouvent franchi les montagnes, forcé les retranchemens de la nature & de l'art; les conquêtes & les dévaſtations de Gingiskan & de Tamerlan, ne ſont que des répétitions & de nouveaux exemples. L'hiſtoire de Perſe vous a déjà parlé de l'irruption d'Afraſiab, nous en trouverons encore d'autres. Mais ces Tartares modernes que vous nommez les tigres du Nord, amenés par leurs chefs barbares, ne ſont que de jeunes eſſaims venus à la ſuite des premiers, des rejetons ſortis d'un tronc vigoureux & antique, dont la faux du tems a raſé les premières branches. Ces tigres ont égorgé les agneaux du Midi, qui ſont cependant de leur race;

le ciel en a fait des agneaux pour qu'ils devinſſent une proie plus facile. Dans cette partie du monde, comme dans la fable de Saturne, les pères dévorent leurs enfans; & comme dans l'hiſtoire des hommes, les frères dépouillent leurs frères. Les terres, les biens ſont une occaſion de guerre, l'envie harcele la jouiſſance; on perd par la force ce qu'on a acquis par elle. La même raiſon qui a porté le premier eſſaim d'hommes à franchir ces môntagnes, en a amené un ſecond ſur ſes pas; c'eſt le beſoin de ſubſiſtance & l'attrait d'un beau ciel : il n'a fallu peut-être qu'un petit nombre de générations pour produire ce ſecond eſſaim. Le premier s'eſt défendu, s'eſt muni de remparts; les prétentions & les attaques ont été repouſſées, la poſſeſſion a prévalu: mais on ſe fortifiait d'un côté, tandis qu'on s'amolliſſait de l'autre. Les eſſaims qui demandaient de nouvelles demeures, ſe multipliaient avec les générations, les efforts croiſſaient, devenaient plus redoutables, en même tems que la défenſe reſtait la

même, ou devenait plus faible. Ces efforts s'accumulaient contre les remparts des montagnes, comme les eaux s'élèvent ſur une digue, & finiſſent par la renverſer. Le monde moral & le monde phyſique ont la même marche; nous nous pouſſons comme les flots de la mer, & nous nous ſuccédons les uns aux autres. Vous ne ſerez donc point étonné que les peuples amollis du midi, tant de fois conquis, pillés, égorgés par les Tartares, ſoient cependant ſortis du même pays, & peut-être de la même tige que ces déprédateurs. Ceux-ci avaient été déprédateurs comme ceux-là.

Vous voyez, Monſieur, qu'il nous faut remonter, ſoit pour les tems, ſoit pour les lieux, dans la plus haute antiquité & dans l'Aſie ſeptentrionale, pour trouver les premiers exemples de ces débordemens, & les pays d'où ces torrens ſont deſcendus. Je vous propoſe de paſſer le Caucaſe, l'Imaüs, & cette vaſte chaîne de montagnes qui ſéparent les peuples connus, les Chaldéens, les Perſans, les Indiens, les Chinois

du pays où fut leur origine. Je me souviens de vous avoir vanté cette origine, de vous avoir dit qu'elle était regrettée, & qu'elle avait donné naissance à la fable de l'âge d'or; je vous annonce le pays des fées, & je vous montre des lieux agrestes & sauvages. Je sens que ces montagnes vont vous en dégoûter. Ce n'est pas que vous ne soyez familiarisé avec leur sommet blanchi par la neige & perdu dans les nues, avec leurs flancs creusés en précipices où croissent les pins antiques. C'est là que la nature est grande & imposante ! C'est là qu'elle offre des tableaux dignes d'un peintre comme vous ! Habitant du mont Jura, on vous a fait peur du Caucase ; je vous supplie de me permettre une réflexion. L'aspect des choses mêmes de la nature dépend de nos idées; l'imagination les maîtrise & les transforme à son gré. Si je suis triste, les sites qui m'environnent, la nature elle-même est triste comme moi; jeune, c'est sa verdeur & sa force qui me frappent; vieux, je ne vois que sa défaillance. Ce

n'eſt pas le moyen d'embellir le Caucaſe, que de vous y conduire par l'eſpérance d'y trouver l'âge d'or. Les torrens qui en ont ſillonné les cavités ne ſont point des ruiſſeaux de lait & de miel; les pins antiques & ſombres ne reſſemblent point aux ombrages frais où la jeuneſſe ſe jouait avec l'innocence. Mais, Monſieur, c'eſt une grande vérité qu'on regrette les lieux de ſa naiſſance; l'imagination les embellit, & d'autant plus qu'elle a plus le loiſir de travailler dans une longue abſence; & lorſque nous les revoyons après cette abſence, nos amis n'y ſont plus, les habitans ſont changés, le tems nous a changé nous-mêmes: ces lieux ont perdu leur charme réel, celui de la jeuneſſe que nous n'avons plus. Je ne ſerais pas étonné de trouver l'âge d'or dans ces montagnes. Les Suiſſes vos voiſins, dont la plupart habitent des montagnes, vivent du lait de leurs troupeaux, comme les patriarches. Ne vous montrent-ils pas qu'on y peut vivre heureux, y conſerver une image de ces ſiecles

de juſtice & d'innocence ? A cette hauteur ſur la terre, on s'éloigne des vapeurs groſſières & peſtilentielles, & les mœurs y ſont pures comme l'air qu'on y reſpire. Je conçois que ces montagnes reſſerrent & contiennent le bonheur ; je conçois qu'elles auraient pu enfanter des regrets. Cependant ſi vous voulez des plaines riantes, nous appercevrons après ces montagnes un pays immenſe ; il a des cantons fertiles, agréables, & qui ont pu mériter le ſouvenir : nous y pouvons trouver le berceau que les peuples ont orné de tant de fables. Nous marchons à tâtons dans l'antiquité ; nous ſuivons une trace faiblement marquée, une trace où tant de veſtiges ſont effacés ; je ne puis ni tout deviner, ni tout vous dire, il me ſuffit que le fil qui nous conduit ne ſe rompe pas. Je vous ai déjà amené par des faits liés juſqu'au pied du Caucaſe ; nous allons entrer dans la Tartarie, & je me conſolerai des vrais détails d'une hiſtoire enſevelie preſque entière dans l'oubli, ſi j'en puis ſaiſir les princi-

paux traits, vous indiquer la marche que les hommes ont ſuivie, vous reſtituer les peuples perdus que vous redemandez, & reſſuſciter ainſi des vérités qui ſoient dignes de votre génie.

Je ſuis avec reſpect, *&c.*



DIX-NEUVIEME LETTRE
A M. DE VOLTAIRE.

Considérations sur le local de la Tartarie, & sur sa population.

A Paris, ce 9 Avril 1778.

En vous transportant sur ces montagnes, Monsieur, je vous ai conduit au lieu le plus haut du globe, ou du moins de l'Asie; je vous place par la hauteur du sol comme la nature vous a placé par le génie. Mais cette élévation où nous sommes ne consiste pas dans les seules éminences : les plaines qui sont à nos pieds sont les larges sommets d'autres montagnes : ces sommets ont porté jadis des empires. Nous n'avons point de mot pour nommer ces grandes terres, élevées sur d'autres terres comme nos collines sur nos petites plaines; permettez-moi de désigner ces terres sous le nom de *plateaux*. Le langage familier

fournit des termes que l'usage peut anoblir; les mots se généralisent, & sur-tout s'agrandissent avec les idées. Vous appercevez de la hauteur où vous êtes, que l'Asie s'incline devant vous; elle descend vers la mer glaciale, par des plans distribués comme des gradins, par ces *plateaux*, qui se succèdent, différemment élevés & souvent enfermés par des cercles de montagnes plus hautes. Vous êtes à la source de la fertilité, les eaux qui la produisent s'amassent autour de vous; c'est le grand réservoir de la plus vaste partie du monde. Regardez vers le midi, vous voyez couler l'Indus, qui se souvient d'avoir été traversé par Alexandre; le Gange, où les Indiens se purifient, vers la droite le Ghoango, où le fleuve Jaune de la Chine s'avance à la mer du Japon; mais si vous regardez le Nord où mes pas vous conduisent, vous verrez descendre à la mer glaciale l'Oby, accompagné de l'Irtiz, le Jenisea, la Lena. Toutes ces sources, tous les biens qu'elles doivent répandre sont à vos pieds. Vous

êtes en même tems sur les limites de la chaleur & du froid. Ce n'est pas la distance à l'équateur qui seule refroidit l'atmosphère, c'est la hauteur où nous sommes, c'est sur-tout l'exposition. Devant vous tout descend vers le nord ; tout est frappé de ses vents glacés, ils viennent jusqu'aux montagnes; mais ces vents y sont repoussés, comme l'ont été quelquefois les peuples; & derrière cette grande chaîne, les plaines qui s'abaissent vers le midi ne reçoivent que ses douces influences. Ce grand espace, le lieu du départ de tant de fleuves, est encore semé de hautes montagnes; elles renferment de vastes vallons, où les hommes tranquilles, à l'abri des vents & des conquérans ont pu former des établissemens & fonder des empires. Voyez, Monsieur, sur votre droite & vers l'Orient, le premier de ces vallons ou de ces plateaux immenses, défendu au Nord par les monts Altaï, à l'Occident par une chaîne (*a*) qui va se joindre aux monta-

(*a*) Elle se nomme *Moussart.* Voyez le mémoire lu

gnes du Thibet; une autre chaîne court à l'Orient (*a*), & distribue des rameaux qui closent ce plateau du côté de la Chine. Il est fermé au midi par les montagnes du Thibet. Ce plateau a une étendue de 22 ou 23° en latitude, c'est-à-dire 5 à 600 lieues, & dans sa plus grande largeur il peut en avoir 3 ou 400 (*b*). En avançant au centre de l'Asie, vous découvrez au pied du rempart de Gog & de Magog un second plateau, également enfermé & circonscrit par des montagnes (*c*). Il est placé au 49e degré de latitude comme la France; il a presque la même étendue, & peut-être a-t-il influé comme elle sur le progrès des sciences. En avançant vers l'Occident, vous trouvez les monts Oural qui partent de la mer glaciale, pré-

à l'Académie de Pétersbourg, en présence du Roi de Suede, le 13 Juin 1777, par M. Pallas, sur la formation des montagnes, p. 17.

(*a*) Elle se nomme Khangai. *ibid.*

(*b*) Ce plateau est indiqué sur la carte par le N°. 1.

(*c*) N°. 2 sur la carte.

cisément à l'endroit où l'Oby s'y précipite. Cette chaîne de montagnes monte vers le midi, en faisant les limites de l'Europe & de l'Asie ; elle court vers la mer Caspienne, & conduit, soit à la gauche, soit à la droite de cette mer, vers les plaines élevées de la Sibérie & de la Tartarie méridionale ; ce sont de moindres plateaux (*a*) formés au midi par le Caucase. Les Russes y habitent Astracan, les Tartares Samarcande. Là fut peut-être un premier terme de courses, un repos des peuples voyageurs & conquérans. Ces lieux déjà élevés facilitaient l'escalade des montagnes ; ils furent habités en attendant qu'on pût passer le Caucase, & en forcer les retranchemens.

Ne croyez pas, Monsieur, que toutes ces contrées au-delà du Caucase soient infertiles. Ce lieu qui fournit l'eau à tant de régions en manque à la vérité pour lui-même ; c'est la bienfaisance qui s'appauvrit pour enrichir les autres. Cependant par-

(*a*) N°s 3 & 4 sur la carte.

tout où vous verrez des rivières, vous trouverez la fertilité. Dans le pays de Karaſm, qui borde la mer Caſpienne, ſur un des plateaux dont je viens de vous parler, on voit des déſerts ſans productions ; mais malgré la hauteur du ſol & l'atmoſphère refroidi, les plaines arroſées ont d'excellens pâturages. On y ſuit l'*Amu*, le *Keſel* dont les bords ſont riches & agréables ; ils produiſent des fruits délicieux & des melons célèbres, qui ſont des témoins que le pays conſerve de la chaleur. Si nous montons plus au nord, nous trouverons le pays des Eluths ou Kalmuths, l'une des diviſions des Mongols. Ce peuple eſt errant ſur le ſecond plateau défendu par les remparts de Magog ; c'eſt, dit-on, le plus beau climat du monde. Cette région eſt d'une bonté & d'une fertilité extraordinaire dans toutes ſes parties (*a*). S'il y a des déſerts ſans culture, c'eſt que les hommes y manquent plutôt que l'eau ; ces déſerts eux-mêmes

(*a*) Hiſt. des voyag. t. XXV, p. 39.

ſont fertiles. La nature vigoureuſe y élève une herbe haute & abondante ; les terres abreuvées par des fontaines ou par des rivières, ſi elles étaient bien cultivées, nourriraient un beaucoup plus grand nombre d'habitans. Mais il n'y a que les Tartares Mahométans qui aujourd'hui ſoient agriculteurs, encore ne labourent-ils que ce qui eſt préciſément néceſſaire à leur ſubſiſtance. Ils vivent de leurs troupeaux qui vivent de l'herbe ; on change de camp avec la ſaiſon. Chaque horde ou chaque tribu a ſon canton, dont elle habite la partie méridionale en hiver, & celle du nord en été (*a*). Vous voyez donc, Monſieur, l'inclination de ces peuples ; la marche de la nature eſt à découvert : ces peuples ſuivent le ſoleil. Mais ce qu'ils font en petit & dans leur territoire, croyez-vous qu'ils ne l'aient pas fait en grand & ſur l'étendue du globe ? Croyez-vous que la chaleur ne les ait pas appellés de loin ? Doutez-vous

(*a*) *Ibid.* t. XXV, p. 41 & 42.

qu'elle ait fait entreprendre de longues migrations ? Ils parcourent ſans peine leurs poſſeſſions, comme nous allons de la ville à la campagne ; mais quand ils ont voulu de plus grands changemens, on a eu beau leur oppoſer de la réſiſtance, les tribus ſe ſont unies, les hordes ſe ſont ſerrées en corps de peuple, pour la ſurmonter par l'effort de la maſſe. Si ce peuple ne cultive pas, c'eſt que tous ſes biens ſont dans ſa force ; ſa force conſiſte dans ſon cheval & dans ſes armes : ſon cheval le fait vivre par des courſes, ſes armes doivent lui donner l'empire du monde. Il ne ſe regarde point comme établi, il n'eſt que paſſager dans un pays où il attend le moment de la conquête. *L'herbe*, dit-il, *eſt pour les bêtes, l'homme doit ſe nourrir de chair.* A ce mot vous devez reconnaître un peuple du nord. L'habitant du midi eſt ſobre ; un Indien ne conſomme qu'un peu de riz ; un Chinois vit avec deux ſols par jour.

En avançant vers l'Orient, nous trouverons ſur le troiſième & immenſe plateau,

qui borne la Chine à l'Occident, une autre division de Mongols; ce sont les Tartares Kalkas. Ils habitent depuis le 50e degré de latitude, jusqu'au Thibet: le grand désert nommé *Kobi* ou *Chamo* est une de leurs possessions. Ce désert dans quelques parties est absolument stérile, sans arbres, sans herbe, parcequ'il est sans eau (*a*). C'est le sort & le malheur de tous ces plateaux, où les hommes, comme dans bien d'autres cas, souffrent de leur élévation; mais aux deux extrémités de ce désert, au nord & au midi, des montagnes s'élèvent pour former des rivières. Le Kerlon, le Selinga ont des eaux poissonneuses, & arrosent des plaines vastes, fécondes & bien peuplées (*b*). C'est pourtant aux environs de Selinginskoi, au 50e degré de latitude, que les Tartares Kalkas trouvent ces avantages. A l'autre extrémité, le Thibet a des plaines fertiles au milieu de ses montagnes

(*a*) Hist. des voyag. t. XXIV, p. 395.
(*b*) Hist. des voyag. t. XXIV, p. 397.

affreuſes. Ces montagnes ſont comme entaſſées l'une ſur l'autre, c'eſt Oſſa ſur Pelion ; elles ſont ſi contiguës, qu'à peine laiſſent-elles un paſſage à des torrens qui tombent avec un bruit terrible (*a*). Mais ces horreurs de la nature ſont des retranchemens utiles ; ils ont renfermé des plaines heureuſes & une retraite preſque inacceſſible. C'eſt là que les Brames fugitifs, & peut-être pourſuivis, ſe ſont cachés ; la terre les a retirés dans les flancs de ſes montagnes, & ils y ont vécu avant de porter la lumière dans l'Inde.

Il y a donc aſſez de fertilité dans quelques-unes de ces contrées, pour que les hommes venus peut-être d'un climat plus dur, aient pu s'y plaire, y former un aſſez long établiſſement dans l'ignorance d'une terre meilleure, ou pour attendre l'occaſion d'aller plus loin, & la poſſibilité de l'uſurpation. Mais croyez-vous, Monſieur, que ces contrées en général n'aient pas été

(*a*) *Ibid.* t. XXV, p. 321, 323.

plus fertiles qu'elles ne le ſont aujourd'hui? Croyez-vous qu'elles aient toujours été auſſi froides & auſſi ſeches? Ces queſtions valent bien la peine d'être examinées. Pardonnez ſi je m'arrête, mais nous ne voyageons que pour nous inſtruire; à quoi ſert de voir tant de choſes, ſi la raiſon ne mûrit pas les idées reçues? On dit que tout homme eſt gardé, accompagné par un génie, je le crois volontiers dans ce moment, j'en ai un près de moi; & puiſque j'ai été ſi heureuſement partagé, trouvez bon que je le conſulte en vous interrogeant. N'eſt-il pas vrai qu'un pays peuplé ne peut être qu'un pays fertile? Cependant ces grandes contrées de la Tartarie ne ſont plus aujourd'hui que de grandes ſolitudes; les hommes y ſont ſemés çà & là: jadis ils furent ſerrés, & ils s'en échapèrent, comme les eaux d'un fleuve, gêné dans ſes rives, ſe débordent dans les campagnes. Cette région preſque déſerte fut le ſiege d'une énorme population, il en eſt ſorti des débordemens d'hommes. Pourquoi la nature n'y ſemble-t-elle

plus faire qu'avec épargne & des végétaux & des humains ? La ſtérilité & la ſolitude s'accompagnent & ſe ſuivent. Eſt-ce la ſtérilité qui a néceſſité la ſolitude, ou la ſolitude qui a amené la ſtérilité ? Lorſque l'eſpece humaine s'éloigne ou devient plus rare, les forêts prennent ſa place, & refroidiſſent l'atmoſphère ; le ſol ſe reſſerre, la terre ſe durcit ; l'homme ſeul a droit d'ouvrir ſon ſein, & de faciliter ſa tranſpiration. Il s'élève moins de vapeurs, les ſources diminuent, & la fécondité tarit avec elle. L'homme par ſon action, par ſon mouvement ſemble être deſtiné à entretenir le mélange des élémens & leur circulation ; il ſe nourrit des fruits de la terre, comme les animaux qui le ſuivent, & leurs dépouilles la fertiliſent : il découvre le ſol, il remue les terres, & les vapeurs montent pour retomber en roſées. Laiſſez faire la nature, les eaux s'amaſſeront dans les lieux bas, qui ne ſeront plus qu'humides & froids, les plaines ne ſeront que des marais : la ſéchereſſe s'établira dans les lieux hauts qui

deviendront froids & arides. Voyez ce qu'étais l'Amérique au tems où on la découvrit, & jugez combien la Tartarie peut avoir été changée par le défaut d'habitation & de culture.

Je conçois donc que la Tartarie a pu éprouver ces changemens; je conçois qu'elle eſt devenue plus ſeche, plus froide & moins fertile, lorſque la race humaine s'eſt éloignée. Mais elle était donc fertile avant ce divorce; je n'ai donc pas eu tort de croire qu'une latitude de 49°, égale à celle de la France & de l'Allemagne, avait pu voir jadis en Aſie des empires fondés, des peuples heureux, puiſſans & civiliſés. Je puis aller plus loin, & vous obſerver que les effets ſont toujours proportionnés à leurs cauſes. Les effets phyſiques que je viens de vous détailler ne ſont ni aſſez puiſſans, ni aſſez rapides pour avoir ainſi défiguré la Tartarie. Il y a là quelque choſe que nous devons approfondir. La population ſe meſure d'elle-même ſur la fertilité; l'une éprouve toujours les viciſſitudes & les per-

tes de l'autre. Il eſt clair, par les émigrations du nord, que la multiplication de l'eſpece & conſéquemment la fertilité ont été très grandes. Si la ſtérilité n'a commencé que dans l'abſence de l'homme, ce n'eſt donc pas elle qui a forcé ſon départ; ce n'eſt donc pas elle qui a arrêté la reproduction. Le nord, qui, ſuivant Jornandès, fut nommé la pépinière du genre humain; le nord, qui a certainement peuplé l'Europe & l'Aſie, eſt bien changé! Il ne me ſemble pas que la Suede, ni le Danemarck ſoient ſurchargés d'hommes; la Ruſſie a tant de cantons qui demandent des habitans; la Tartarie n'en a pas même aſſez pour conſommer ſes productions diminuées; quelle cauſe a donc pu produire ces dégénérations? Comment les ſources de la vie ſont-elles aujourd'hui moins abondantes? Si c'eſt le manque d'hommes qui a cauſé la ſtérilité, ſi la nature s'eſt laſſée de produire, parcequ'elle ne voyait plus de conſommateurs, nous ne pouvons pas dire que la ſtérilité ait reſtreint les progrès de

la génération. Le Caucase n'a point arrêté les émigrations, puisque tant d'émigrations successives l'ont franchi; ce n'est pas non plus que les climats méridionaux, suffisamment peuplés, opposent une résistance qui contienne les peuples, & les force de vivre chez eux, pour ne multiplier qu'en proportion de leurs subsistances; si cela est vrai de l'Europe forte & industrieuse, cela est faux de l'Asie molle & faible, où l'Inde & la Chine sont au premier occupant. Les Tartares peuvent sans crainte accroître leurs familles; les anciens conquérans, leurs freres, s'amollissent pour leur préparer une proie facile & une subsistance assurée.

Il y a donc ici quelque cause constante, qui à la longue enfante ces changemens. Je vous avoue, Monsieur, que cette cause me paraît être la diminution de la chaleur. Les contraires existent dans la nature, mais elle ne produit que par leur mélange; tout ce qui est excessif lui nuit & la rend infertile. Il ne faut à la reproduction abondante de notre espece, ni la chaleur du Sénégal,

ni le froid du Groenland : notre pauvre nature, ou brûlée ou glacée, eſt preſque impuiſſante. Demandez aux Perſans, aux Italiens mêmes, ſi dans la canicule le flambeau de l'amour s'allume à midi, ſi ſa flamme n'a pas plus d'éclat au déclin du jour & dans la douceur de leurs nuits ? Quoique l'homme civiliſé ait l'induſtrie de s'entourer de la ſaiſon qu'il veut, la ſaiſon de la nature eſt toujours la plus puiſſante ; la plupart des enfans naiſſent ici dans les mois d'hiver, parcequ'ils ont été conçus dans les mois du printems. Nous n'avons cependant ni des étés bien chauds, ni des hivers bien froids, mais notre mois de Mai eſt la température moyenne, & le tems de l'amour pour tous les êtres. Je n'ai pas beſoin d'obſerver que l'amour ne ſe plaît pas au milieu des glaces ; l'amour croît & décroît avec la vie, il doit languir avec elle : en augmentant le froid, on ferait ceſſer la vie. L'homme a beau allumer des feux, s'enfermer dans un air échauffé, la liqueur de ſes veines ſe glace, ou bouillonne avec

l'atmoſphère, comme celle du barometre indique dans un lieu clos les variations de l'air libre. Voyez ce que fait le froid à la famille des végétaux, comme il diminue le nombre, la hauteur des enfans des arbres, & vous jugerez combien il borne les rejettons des hommes. Enfin les climats du globe où réſident l'été & l'hiver, ne ſont féconds que comme nos étés & nos hivers. La fécondité a ſon empire dans les climats où regne le printems de la terre, dans les zônes tempérées déja favoriſées du génie.

Je n'entre pas ici, Monſieur, dans les conſidérations locales & politiques qui peuvent favoriſer ou retarder la multiplication de l'eſpece. Je n'établis devant vous que les principes généraux qui tiennent à la nature. Mais remarquez, je vous prie, l'avantage de l'explication que je vous propoſe; elle rend compte non-ſeulement des bornes préſentes de la population du Nord, mais encore de ſon excès paſſé. Si cette population eſt arrêtée, c'eſt que les zônes du Nord aujourd'hui ſont froides, c'eſt qu'elles

ſont au-deſſous du terme moyen du degré où le thermomètre de la nature marque la fécondité ; ſi cette population a été jadis exceſſive, c'eſt que ces zônes étaient alors tempérées, & qu'elles jouiſſaient des dons modérés du ciel, dont jouit aujourd'hui le milieu de l'Europe.

Une conſidération née de l'aſpect du pays & des faits de la tradition ſe joint à ces raiſons. Pourquoi, Monſieur, tous les lieux hauts de la Tartarie ont-ils été les plus habités? Dans ce pays ſingulier où de vaſtes plateaux, élevés de plus d'une lieue au-deſſus du niveau des mers (*a*), forment des plaines, & ont contenu des empires, cette élévation refroidit la température, & y place des climats auſſi froids que ceux d'une latitude plus ſeptentrionale. L'eau y manque, cette ſéchereſſe n'eſt point un attrait. Les bords des rivières offraient des plaines arroſées & plus baſſes, où le froid d'une latitude plus boréale aurait été compenſé par

(*a*) Hiſt des voyag. t. XXV, p. 40.

cet abaissement. Cependant vous voyez par l'histoire ancienne de Perse que toutes les guerres ont leur théâtre au pied du Caucase où nous sommes, les Persans le défendant par le midi, leurs ennemis l'assiégeant par le nord; les Kalkas, les Tangut, les Thibetains, habitent un autre plateau; c'est de là que sont sortis ces Mongols & ces Mancheoux, qui ont dévasté, asservi l'Inde & la Chine. Pourquoi donc les hommes ont-ils préféré ces hauteurs? Vous m'ordonnez, pour vous répondre, de consulter la nature. Que demandent les hommes, les hommes composés d'élémens & vivant de leurs produits? Il cherchent la terre, l'air & l'eau; c'est-à-dire un sol qui produise une atmosphère bénigne & des eaux fécondes. Le sol ne manque ni à leurs pas ni à leurs recherches; ils savent par instinct qu'il est rendu fertile par l'influence du soleil & par la bienfaisance de l'eau. Dans leurs courses, où ils changeaient d'habitation pour être mieux, ils ont dû être appelés par le soleil, ils ont dû être conduits par l'eau. Ce

principe eſt fondé ſur la connaiſſance de nos beſoins eſſentiels ; il ne nous égarera pas, puiſqu'il a ſi bien dirigé ceux qui habitent aujourd'hui les heureuſes régions de l'Inde & de la Chine. Les hommes ont donc cherché le ſoleil, leurs pas ont dû ſe porter du Nord au Midi, & en effet c'eſt la direction des veſtiges conſervés dans l'hiſtoire. Mais en cherchant le ſoleil, ils ont dû ſuivre les rivières, ou plutôt remonter contre leur cours. La rivière les nourriſſait avec du poiſſon, ſes bords offraient des pâturages pour les beſtiaux, & les forêts des plaines voiſines, la reſſource & l'amuſement de la chaſſe. C'eſt ainſi qu'ils ſont arrivés à nos plateaux où ils ont été retenus par les barrières des montagnes. L'Oby, ce grand fleuve de l'Aſie, avec l'Irtiz qui ſe joint à lui, les a amenés & dans la haute Sibérie & vers les monts Altaï, où ces deux fleuves ont leurs ſources. Le Jeniſea les a conduits preſque au même terme. Ce ſont les monts qu'ils ont traverſés pour entrer dans le circuit des montagnes où ſe trouve

le rempart de Gog & de Magog. La Lena les a conduits vers Selinginskoi, & ſur ce plateau qui commence aux Kalkas & finit au Thibet. Le Caucaſe arrêtait leurs courſes, c'eſt là que la guerre a commencé. Ceux qui ont paſſé les premiers ont mis des obſtacles au paſſage des ſeconds; mais les motifs qui les avaient amenés les preſſaient de continuer leur marche. Ils voyaient le ſoleil s'avancer vers eux, ils voyaient les eaux deſcendre vers une autre mer; fideles à leurs guides, ils ont voulu marcher au-devant du ſoleil, ils ont voulu pourſuivre les eaux qui les fuyaient. Ils ont accompagné le Kur, l'Euphrate & la fertilité que ces fleuves répandent dans la Perſe & dans la Syrie. L'Indus, le Gange, leur ont montré le chemin de l'Inde, & le Ghoango, ou le Fleuve jaune, celui de la Chine. Le principe que nous venons d'établir, & dont nous avons tiré les conſéquences, me ſemble un trait de lumière. Cette marche eſt infiniment probable, puiſqu'elle eſt conforme à la nature: elle eſt vraie, puiſqu'elle eſt confirmée par l'hiſtoire.

Je vous ai donné en ſpectacle, Monſieur, la plus vaſte partie du monde. Elle eſt intéreſſante par ſes émigrations répétées, par ſes révolutions fréquentes, mais plus encore par ſes inſtitutions qui ſubſiſtent encore dans quelques unes des nôtres; c'eſt l'eſprit de l'Aſie qui anime l'Europe. Il faut deſcendre des ſommets qui nous ont permis ce ſpectacle, voir les hommes de plus près, cauſer avec les habitans; ils nous inſtruiront peut-être de leur ſucceſſion & de leur marche, ou nous les inſtruirons nous-mêmes, en éclairant leurs récits par la philoſophie.

Je ſuis avec reſpect, *&c.*



VINGTIEME LETTRE

A M. DE VOLTAIRE.

Découverte d'un Peuple perdu.

A Paris, ce 12 *Avril* 1778.

Le premier Tartare que nous devons consulter, Monsieur, est un Khan des Usbecks, Abulghazi, régnant dans le siecle dernier à Karasm, sur les bords de la mer caspienne. Il a écrit une histoire de sa nation, composée sur la tradition & sur des mémoires originaux.

L'Asie est le pays de la noblesse des hommes. Ce n'est point, comme chez nous, des peuples jeunes, parvenus, dont les titres remontent à peine à douze ou quatorze siecles, & arrivent à la roture d'une souche barbare & presque sauvage. Là tout est antique, tout naît avec la terre, ou avec le déluge qui a fait un nouveau monde. Les Tartares que nous méprisons ont leur généalogie;

néalogie : ils prennent leur race du ſecond père de l'eſpece humaine de Noé ; & s'ils ne vont pas plus haut, c'eſt que le déluge les arrête. Je ne vous donne pas cette deſcendance comme bien prouvée. Mais ſans adopter cette origine, il faut écouter avec attention un peuple qui parle de lui-même, & qui embraſſe les tems par des événemens liés & par des générations ſuivies. Japhet, fils de Noé, alla peupler les bords du Jaik & du Volga, au nord de la mer caſpienne. C'eſt vers le 50e degré de latitude, dans la partie la plus méridionale & la plus élevée de la Sibérie. Turk ſon fils lui ſuccéda ; c'eſt la tige & la ſource du nom de cette nation, que dans l'Orient on nomme plus généralement Turcs que Tartares ; les Tartares ne ſont qu'une branche. Taunak, fils & ſucceſſeur de Turk, fut contemporain de Caiumarath ; vous voyez que cette hiſtoire ſe lie & correſpond à celle de Perſe. Le cinquième deſcendant de Turk fut Alanza-khan ; c'eſt ſous ſon regne que le peuple, amolli par l'abondance, oublia le vrai Dieu

pour le culte des Idoles (*a*). Il y eut donc jadis de l'abondance dans la Tartarie. Alanza eut deux fils, Tartar & Mogul, ou Mongol. C'eſt ici que la nation turque ſe partage en deux branches, en deux Empires : l'un formé vers l'Orient & juſqu'aux bords de la mer du Japon, ſous les loix & ſous le nom de Tartar ſon fondateur ; l'autre vers l'Occident ſous le nom de Mongols. Ceux-ci habitaient l'été une chaîne des monts Altaï, & l'hiver les bords de la rivière de Sir, à l'abri des montagnes qui l'accompagnent du côté du Nord (*b*). Leur poſte était donc entre la mer caſpienne & le ſecond plateau (*c*); voilà l'ancien patrimoine des Tartares Mongols (*d*). Toutes ces montagnes enveloppaient leur habitation, leur patrie ; les hommes ont toujours cherché l'abri & la défenſe de ces

(*a*) La traduction françaiſe eſt intitulée, *Hiſtoire généalogique des Tartares*.

(*b*) Hiſt. des voyag. t. XXV, p. 105.

(*c*) Celui qui eſt marqué n° 2.

(*d*) *Ibid.* p. 34.

murailles naturelles : les murs des villes où les hommes se sont enfermés, ont été primitivement la représentation de ces montagnes. Ces Mongols & ces Tartares, quoique frères, étaient divisés, comme on l'est souvent dans les familles ; ils étaient ennemis par une antipathie toujours plus vigoureuse, quand elle est fraternelle : la loi défendait à une branche de s'allier avec l'autre, & la rivalité de possessions & d'empires leur mettait sans cesse les armes à la main.

Le petit-fils de Mongol fut un Monarque qui laissa une réputation éclatante. Sa naissance fut marquée par des prodiges, comme celle de tous les hommes qui se montrent grands dans des siecles barbares. A l'âge d'un an, lorsque son pere pensait à lui donner un nom, il le prévint & lui parla lui-même pour dire qu'il s'appelerait Oguz. Il aima la vérité avant le tems de la raison, & comme s'il n'avait pas dû être Prince. On dit que dans son berceau, déja persuadé de l'unité de Dieu, il ne voulait pas

prendre le lait de ſa mère attachée à l'idolâtrie ; il fallut qu'elle promît de ſuivre la croyance de ſon fils. Il ne fit l'amour, il ne ſe maria qu'aux mêmes conditions. On voit par ces récits mêlés de fables, que ce Prince a été réellement éclairé d'une lumière aſſez pure. C'eſt à ſon regne que commence une chronologie ſuivie ; il s'eſt écoulé 4000 ans entre Oguz & Gingiskan : Oguz ſe trouve placé 2824 ans avant notre ère. Vous pouvez vous rappeler, Monſieur, que dans l'hiſtoire de l'Aſtronomie ancienne j'ai eſſayé de réduire, par des conjectures, le nombre énorme des cycles tartares, j'ai eſtimé que ces cycles avaient dû commencer 2924 ans avant J. C. (*a*). La chronologie que j'ai eſtimée s'accorde donc très bien avec la chronologie de cette hiſtoire. Oguz fut un conquérant ; il ſoumit, dit-on, la Tartarie, la Chine & la Perſe (*b*) ; mais ce ne fut ſans doute qu'une guerre de courſes & de pil-

(*a*) Hiſt. de l'Aſtron. anc. p. 342.

(*b*) Hiſt. gén. des voyag. t. XXV, p. 108. & 110.

lages, puiſqu'il aurait été embarraſſé des fruits de ſa victoire ſi on n'avait pas inventé des charriots pour les porter (*a*): d'ailleurs je conclus que la Perſe & la Chine ne furent point aſſujetties, puiſqu'on n'en trouve aucun ſouvenir dans ces pays où les traditions ont été ſi bien conſervées. C'était ſous le regne du fils de Caiumarath, ou plutôt de l'un de ſes deſcendans (*b*). Ne voyez-vous pas, Monſieur, que ces Mongols coureurs, pillards, ſont les Dives qui vivaient de butin, ou du moins leurs ſucceſſeurs, à qui on a donné le même nom, comme occupant le même pays, ayant les mêmes mœurs & les mêmes habitudes (*c*). Ces gens étaient féroces & puiſſans, on en fit des géans, parcequ'ils étaient peut-être d'une ſtature haute & forte, ou ſeulement parcequ'ils étaient agrandis par la frayeur qu'ils inſpiraient.

(*a*) *Ibid.* p. 107.

(*b*) *Ibid.* p. 110.

(*c*) Hiſt. des voyag. t. XXV, p. 113.

Cet Empire ſuccomba enfin ſous l'effort des Tartares. Le ſeptième ſucceſſeur de Mongol fut tué & détrôné par le ſeptième deſcendant de Tatar. Kayan ſon fils, & Nagos ſon neveu, échappèrent ſeuls au carnage, & conſervèrent leur liberté. L'hiſtoire en eſt curieuſe : les deux Princes ſe ſauvèrent dans les montagnes les plus eſcarpées. Le beſoin donne des ailes ; ils gravirent à la ſuite & à l'exemple des chevres ſauvages ; ils étaient accompagnés de leurs femmes & des reſtes de leurs troupeaux. Arrivés au ſommet des rochers, ils découvrirent une plaine délicieuſe & fertile, où conduiſait un défilé fort étroit ; ils y deſcendirent, un établiſſement y fut formé. Les Princes virent que l'homme, après avoir perdu un empire, loin de toute ſociété, peut être encore heureux, pourvu qu'il conſerve ſa compagne, & qu'il trouve les richeſſes de la nature, qui ſont l'aliment de la vie & de l'amour. Ce lieu fut nommé *Iganakon*, de deux mots de la langue Mongole, dont l'un ſignifie *vallée*, & l'autre

hauteurs escarpées. Cette vallée étoit inaccessible, enfermée dans ses remparts naturels. Vous y voyez, Monsieur, l'exemple de ces vallons dont je vous ai parlé comme d'une retraite où les hommes vécurent & multiplièrent en paix. Celui-ci dut être bien fertile ; la population y fut énorme ; en 400 ans les deux hommes avaient fait un grand peuple. Nous croirons, pour ôter le merveilleux, que ces deux Princes étaient seuls de leur race, mais accompagnés de suivans qui leur firent des sujets, tandis qu'eux se chargeaient de perpétuer les maîtres. Quand ce peuple se vit agrandi, quand il se sentit puissant, il voulut se répandre; sa retraite devenait une prison, la fertilité de la terre ne suffisait plus à sa subsistance. Mais les rochers impraticables qui en défendaient l'entrée ne laissaient point d'issue : le défilé était oublié, ou avait été comblé par le tems & par les dégradations des torrens. On voulait cependant sortir. Un maréchal, ayant observé que la montagne dans certains

endroits avait peu d'épaiſſeur, & n'était compoſée que de mines de fer, propoſa d'ouvrir un paſſage avec le ſecours du feu. On porta du bois, du charbon, qui furent placés au pied de la montagne. Soixante-dix grands ſoufflets donnerent tant d'activité à la flamme, que le métal s'étant fondu laiſſa un paſſage pour un chameau chargé. Les Mongols délivrés ſortirent par cette iſſue. Ils célèbrent encore un anniverſaire en mémoire de leur délivrance merveilleuſe; on allume un grand feu, dans lequel on met un morceau de fer. Lorſque le fer eſt rouge, le Khan frappe deſſus le premier avec un marteau, ſon exemple eſt ſuivi par les Chefs des Tribus, par les Officiers & par le peuple même, chacun venant donner ſucceſſivement ſon coup (*a*).

Je vois bien dans ce détail, Monſieur, quelque choſe de merveilleux & d'aſſez ſemblable à Annibal, fondant les rochers des Alpes avec du vinaigre. Mais comme

(*a*) Hiſt. des voyag. t. XXV, p. 113, 114 & 115.

tout ce merveilleux eſt puiſé dans la nature, comme la fable du vinaigre n'empêche pas qu'Annibal n'ait paſſé les Alpes, je penſe qu'il y a un fonds de vérité dans cette hiſtoire. Je vois une fête inſtituée, une fête de joie & de commémoration: on n'eſt pas joyeux ſans quelque raiſon; le ſouvenir a néceſſairement un objet; & dans tous les motifs naturels qu'on pourrait ſuppoſer, il me ſemble que celui qui eſt rapporté par la tradition doit avoir la préférence. Je croirai donc que c'eſt en fouillant des mines que la montagne a été amincie, & que le ſillon ſuivi a ouvert un paſſage. Cette fête eſt l'expreſſion, la répétition annuelle de la joie des Mongols, en ſortant d'une retraite où ils avaient cependant été trop heureux de ſe voir enfermés & défendus. J'en conclurai deux choſes: la première, que ces vallons clos & habités ne ſont point une chimère; la ſeconde, que ces peuples avaient l'uſage du fer, & l'art de le tirer des mines. Cette obſervation nous fournira peut-être quelque lu-

mière. Voilà, Monſieur, tout ce que j'avais à vous dire ſur cette hiſtoire. Ces peuples ſont ſubdiviſés à l'infini ; mais les deux mères branches ſubſiſtent autour de la Chine ſous les noms de Tartares Mancheous & de Tartares Mongols. Il eſt inutile que je vous parle de Gingiskan, de Tamerlan, & des autres tigres modernes qui ont ravagé l'Aſie. Nous ne parlons que du vieux tems, nous n'avons beſoin que de l'ancienne hiſtoire.

Cette tradition du travail des mines en Tartarie eſt conforme à pluſieurs autres; l'Abbé Bannier dit que ce pays eſt la patrie des fameux forgerons de la Sicile, nommés Chalybes (*a*). C'eſt de là que ſont venus les peuples qui portent le nom de Sclaves ou de Sclavons (*b*). Ce nom leur vient de la fabrique du fer qu'ils ont apportée en Europe. Herbelot ajoute même que les peuples de Gog ſont les Tartares nommés Calmuques, & que les peuples

(*a*) L'Abbé Bannier, Mythol. t. II, p. 123.

(*b*) Herbelot, p. 470, 794.

de Magog ſont les Chalybes. Vous vous rappelez, Monſieur, qu'Homere décrivant l'île d'Eolie, où le maître des vents tient ſon empire, la repréſente entourée de rochers eſcarpés & de murs d'airain (*a*). Une île fermée de murs d'airain doit être habitée par des forgerons. C'eſt dans cette île, ou dans celle de Lippara, que Diane trouve les Cyclopes occupés à tailler un bloc de fer rouge, pour faire un abreuvoir aux chevaux de Neptune (*b*). Les Grecs qui naturaliſaient toutes les traditions, avaient placé celle d'Eolie dans l'île de Lippara. Il y a bien d'autres & de plus grands exemples de ces déplacemens de lieux.

Dans cette Tartarie où nous ſommes, on retrouve encore la Bulgarie & la Hongrie (*c*). Ainſi ce domaine de la Maiſon d'Autriche, ce royaume, ainſi que la Bul-

---

(*a*) Odyſſée, liv. X.

(*b*) Hymne de Callimaque. Note de Madame Dacier ſur le dixieme livre de l'Odyſſée.

(*c*) Voyag. de Carpin, p. 405.

garie d'Europe, aujourd'hui une des dépendances de la porte, ſont des établiſſemens des Tartares & des peuples ſeptentrionaux. Voilà une preuve de l'uſage qu'ont toujours eu les hommes de tranſporter avec eux les noms de leur pays. Vous voyez, Monſieur, que la Tartarie eſt un pays plus intéreſſant qu'on ne penſe, c'eſt le berceau de tous les peuples, c'eſt le théâtre où les grandes & antiques ſcènes ſe ſont paſſées. S'il a été ravagé par les guerres, ſi la conſtitution de l'air a changé, ſi les hommes l'ont preſque abandonné pour des pays plus riches & plus deſirables, ce n'eſt pas une raiſon pour que nous ſoyons injuſtes ; n'ayons point l'ingratitude & l'orgueil des parvenus, & dans notre opulence ſouvenons-nous de notre origine. Vous ne ſerez point fâché de revoir ces lieux où vos ancêtres ont paſſé, & bien des ſiècles après eux. Nous avons un excellent guide pour ce voyage; c'eſt M. Pallas, habile naturaliſte, envoyé pour obſerver la nature dans les

vaſtes domaines de l'Impératrice de Ruſſie (*a*). Je ne vous parlerai point des débris d'éléphans qu'il a trouvés à chaque pas dans la Sibérie & dans la Tartarie la plus ſeptentrionale (*b*). Nous ſommes accoutumés à voir les éléphans enſevelis ſous cette terre refroidie La terre qui les cache aujourd'hui les a portés jadis; cette concluſion me paraît évidente. Mais ce que M. Pallas nous apprend de plus curieux, ce ſont les reſtes découverts d'un ancien peuple détruit vers les bords du fleuve Jeniſea, aux environs de Kraſnojarsk. Dans la montagne des Serpens (Schlangenberg), des mines ont été travaillées par la main de ces hommes antiques. Ils creuſaient dans les terres; mais ils étaient arrêtés par le roc & par les corps durs, faute d'inſtru-

---

(*a*) Le voyage de M. Pallas écrit en Allemand, a été publié en 3 vol. *in-folio*. On en a fait un extrait auſſi en Allemand, & en 2 vol *in*-8°, dont on m'a traduit quelques morceaux. C'eſt cet extrait que je citerai.

(*b*) Tom. I, p. 317; t. II, p. 185, 199, 200, 201, 307, 308, 309, 323, 326, 335, 399, 400.

mens de fer pour les couper. On a trouvé une grande partie des inſtrumens qu'ils employaient, comme des hoyaux, des coins, des maillets & des marteaux. Les marteaux étaient d'une pierre très dure, dont une partie était entaillée en forme de manche; tous les autres inſtrumens étaient non de fer, mais de cuivre. Dans les plaines & dans les montagnes près de l'Irtiſch, les ſépultures qu'on a fouillées renfermaient des couteaux, des poignards & des pointes de flèches auſſi de cuivre (*a*). Dans d'autres ſépultures près de Kraſnojarsk & du Jéniſea, on a trouvé communément des inſtrumens, des armes & des ornemens en cuivre & en or. Les payſans ſont fort avides de ces dépouilles; malgré les défenſes du gouvernement, ils troublent cette dernière retraite de l'humanité, & le repos des morts. Dans le ſéjour que M. Pallas fit à Kraſnojarsk, ils lui apportèrent, & il acheta beaucoup de ce vieux cuivre, & différentes

(*a*) Voyage de M. Pallas, t. II, p. 399 & ſuiv.

curiosités tirées de ces tombeaux, comme des bouts de lances, des pointes de flèches, des maillets ou marteaux de guerre, des poignards très proprement travaillés, des lames de couteaux, toutes sortes de figures d'animaux fondues en cuivre & en bas relief: c'étaient des élans, des rennes, des cerfs, &c., & d'autres figures entièrement inconnues. La matière était ordinairement d'un cuivre fin, ou d'un métal semblable à celui des cloches. On a assuré à M. Pallas qu'on trouve encore dans ces sépultures les tretaux de bois sur lesquels les morts étaient posés; ces tretaux sont ornés de figures d'animaux fondues en ronde bosse. Il est remarquable que le fer ne paraît point dans aucune de ces dépouilles de l'antiquité. Ces dépouilles, qui constatent l'état des arts & les bornes de l'industrie de ce tems, sont le caractère distinctif du peuple qui les a laissées. Les Mongols ont connu très anciennement l'usage du fer; cet ancien peuple ne fut donc point de la race des Mongols. Il a pu être chassé

par eux, mais il a dû les précéder. Dans les mines de la montagne des Serpens, on a trouvé un ſquelette d'homme à moitié pétrifié ; à côté de lui était un ſac de cuir rempli de cet ocre où l'on trouve l'or : les étais qui ſoutiennent les terres dans ces mines ſont pétrifiés ; cette pétrification contient quelquefois du cuivre & de l'or. Il s'eſt donc écoulé aſſez de tems pour que la nature, en opérant ces pétrifications, ait travaillé à la formation des métaux, bien plus lente ſans doute que celle des pierres ; & ce qui ne nous étonnera pas, ce qui ſemble en effet naturel, c'eſt que ce même tems a ſuffi pour détruire toutes les pierres dont les hommes avaient pu conſtruire des édifices ; on n'en trouve aucun veſtige. Cependant, Monſieur, vous connaiſſez trop bien le progrès des choſes, les inventions qui doivent être ſimultanées, pour ne pas avouer que les hommes qui ont fouillé des mines, doivent avoir auparavant conſtruit des maiſons. Les peuples errans, qui vivent de ce que la nature leur donne,

donne, n'ont que des beſoins naturels; c'eſt la ſociété, née ſeulement dans les demeures ſtables & fermées, qui produit les beſoins factices. Ce n'eſt point en courant dans un déſert qu'on invente les arts, qu'on apprend à diſtinguer les métaux, preſque tous cachés par la nature dans des terres différemment colorées. L'uſage de ces métaux ne peut être qu'un beſoin de la ſociété. Il faut du loiſir & du repos pour l'invention; & combien d'inventions ne ſuppoſe pas l'art de fondre les métaux, de les fabriquer & de les mouler! Je crois appercevoir un ordre qu'on ne peut intervertir: les hommes n'ont d'abord remué la terre que pour la rendre plus fertile; ils n'ont fouillé, pénétré dans ſon ſein pour en retirer des pierres, qu'après avoir conſtruit des huttes avec des troncs d'arbres, qu'après avoir employé les cailloux pour en remplir les intervalles. Les pierres plus groſſes & réunies enſemble devaient former un abri plus ſolide & plus durable: les flancs ouverts d'une montagne leur ont montré des bancs

de ces pierres; ils ont creusé la montagne, ils sont entrés dans le sein de la terre : les carrières sont les premières mines qui aient été ouvertes. Avant d'inventer les arts métallurgiques, il a fallu que les minéraux excitassent l'attention & la curiosité par leurs couleurs variées : il a fallu que le hasard les plaçât dans un feu assez fort pour les fondre, pour les séparer des sels & des soufres qui les déguisent : alors le métal devenu liquide s'est montré, & s'est durci bientôt pour servir aux besoins de la société. Il me paraît donc hors de doute que ce peuple avant de s'occuper des mines, a dû avoir des maisons, des édifices; & puisqu'il n'en reste aucuns débris, c'est que le tems, un long tems les a lentement dévorés. L'histoire fournit la preuve de cette antiquité; ce peuple ne peut avoir été que très ancien, puisque les descendans de Turk & de Mongol qui ont connu le fer, qui ont habité à-peu-près les mêmes pays, ne sont venus qu'après lui. M. Pallas pense que leur véritable demeure doit avoir été

dans les plaines & sur les montagnes *agréables* près du fleuve Jénisea. Ce qui le lui fait présumer, c'est que les choses précieuses qu'on y a trouvées en ornemens d'or sont très bien travaillées, sont faites avec beaucoup d'art & de goût; au lieu que près du fleuve Irtisch, les instrumens découverts sont de cuivre, faits grossièrement, sans goût & sans ornemens. C'est une habitation du même peuple, mais lorsqu'il était moins avancé dans les arts. Les Russes de Sibérie n'ont aucune lumière sur cet ancien peuple; cependant le nom s'en est conservé par la tradition, ils le nomment Tschouden, ou Tschoudaki. Ce nom va nous dévoiler son origine & ses émigrations: car quoiqu'il ait disparu de dessus la terre, les langues vivantes conservent les vestiges de son existence. Un savant de Strasbourg (M. Oberlin), m'apprend que jadis les Finois étaient appellés Tschouden, ou Tschoudès (*a*). Vous voyez, Monsieur,

(*a*) Lettre de M. Oberlin, à M. Genet, à la tête des Recherches sur l'ancien peuple Finois, par M. Idman, p. VI.

que quand nous cherchons des origines, notre deſtinée eſt de nous avancer toujours vers le nord. Kraſnojarsk, où nous avons trouvé cet ancien peuple, eſt par 56° de latitude ſeptentrionale, la Finlande eſt au-delà du 60e, & touche au cercle polaire: mais ce qui eſt plus extraordinaire, c'eſt la différence énorme en longitude, cette différence eſt de plus de 70°, ce qui fait près de 900 lieues. Vous avez vu que les Hongrois ont laiſſé une Hongrie en Aſie: on croit avoir reconnu quelque analogie entre leur langue & la langue Finoiſe (*a*). M. Idman compte la Suiſſe au nombre des pays où l'on rencontre des traces de l'ancien peuple Finois: & en effet, ſon nom même y eſt conſervé. Il exiſte en Suiſſe une famille noble & antique qui porte le nom de Tſchoudi, & ſi par haſard nous trouvions que le peuple dont elle eſt iſſue a été diſtingué par la vertu, les lumières & les talens, un des deſcendans de cette famille

(*a*) *Ibid.* p. VII.

vous prouverait qu'elle n'a point dégénéré (*b*).

Ces petits faits fournissent de grandes conclusions. Les langues sont infiniment utiles pour la recherche des origines : elles dépendent de la conformation de l'individu. L'organe de la parole est le plus flexible de tous, le plus capable de perfection, & en même tems d'altération. Vous savez, Monsieur, comme il est maîtrisé & varié par le physique des climats. Ce physique qui fait le génie des langues, préside aussi à la conformation de leurs mots. Le son, l'inspection des caractères nous apprennent qu'un mot est Chinois, Indien, Grec, &c. Si vous trouviez dans les contrées les plus éloignées, les plus étrangères, une famille qui portât le nom de *Franc*, n'en concluriez-vous pas qu'elle a une origine françaife ? Et cette origine est encore plus marquée dans les mots qui s'éloignent le plus

(*b*) M. le Baron de Tschoudi, ancien Bailli d'épée de Metz.

des ſons primitifs, & où ces ſons ont été modifiés par beaucoup de conſonnes, comme le nom de Tſchoudi. M. Nils Idman, paſteur d'Abo en Finlande, a fait un ouvrage curieux, où il montre des conformités ſingulières entre la langue Finoiſe & la langue Grecque; on peut y conſulter la liſte des mots où cette conformité eſt remarquable (*a*): nous ne devons nous occuper ici que des généralités. Nous remarquerons que les Finois, anciens deſcendans des Scythes, ont été les premiers habitans connus du nord (*b*). Leur langue, qui ſe parle encore ſans altération & dans ſa pureté primitive, paraît être la langue des Scythes (*c*). Mais ils ſe ſont mêlés à des races étrangères; les traces de leur origine, de leur gouvernement & de leurs mœurs, ne ſe con-

(*a*) Recherches ſur l'ancien peuple Finois, par M. le paſteur Nils Idman, ouvrage traduit par M. Genet le fils déjà connu par la traduction de l'hiſtoire d'Eric XIV.

(*b*) *Ibid.* p. 13.

(*c*) *Ibid.* p. 14 & 15.

servent que dans la mythologie, dans la langue & dans les anciens usages.

Les Finois célèbrent une fête bien singulière par sa conformité avec une fête Grecque. Cette fête tombe au mois de Décembre, elle se nomme *Ioulu;* c'était le tems de l'année où les Finois se livraient le plus au plaisir de la table. Suidas parle d'une fête Grecque nommée *Ioleia*, célébrée en l'honneur d'Iolaos, ancien héros honoré chez les Athéniens. On nommait encore *Oulos* & *Ioulos* les hymnes consacrées à Cérès. Ces deux fêtes se ressemblent donc, & par leur nom & par leur objet. Pouvons-nous croire que ce sont les Grecs qui ont porté cette institution si loin de chez eux, ou bien que le peuple Finois est venu la chercher pour l'établir chez lui? Ni l'un ni l'autre n'est vraisemblable (*a*). Défaisons-nous, Monsieur, de nos vieux préjugés. Les Grecs nous ont instruits, leurs écrits ont perfectionné chez

(*a*) *Ibid.* p. 69.

nous l'éloquence & la poésie, leurs historiens, leurs orateurs, leurs poëtes sont nos délices & notre étude : mais ils n'ont point été les précepteurs du monde ; ils n'ont point éclairé l'Asie, où quelquefois ils ont été chercher des lumières; ils n'ont point porté leur langue dans le nord; c'est le nord qui a peuplé l'Europe & l'Asie. Les conformités d'usages, d'institutions & de langage se sont étendues de branche en branche, & découlent de cette origine. Ce n'est pas le père qui ressemble à ses fils, ce sont eux qui ont les traits de leur père: cette ressemblance descend & suit la nature. Les Grecs ont voyagé, mais dans les pays riches & éclairés; ils ont établi des colonies, mais dans l'Asie mineure, dans la Méditerranée, & dans les climats ou préférables, ou au moins semblables au leur. Si quelque particulier, comme Pithéas, s'est avancé vers le pôle, ce voyage a été fait une fois ; & quand il aurait été répété, un particulier n'eût rien changé ni dans les institutions, ni dans le langage

des peuples lointains & étrangers. Ce n'eſt que la conquête ou un commerce de tous les jours, & long-tems continué, qui peut mêler les peuples, confondre leurs uſages, & allier leur langue par des adoptions de mots. Les Grecs n'ont point fait ces conquêtes, & le commerce dont nous parlons n'a d'exemple que dans l'Europe moderne & civiliſée.

Après avoir conſidéré les peuples qui habitaient en-deçà du Caucaſe, nous commençons, Monſieur, à connaître leurs ennemis, les peuples qui vivaient au-delà de ces montagnes. C'eſt d'abord un peuple détruit, portant jadis le nom de Tſchoudes, qui n'a été reconnu dans nos tems modernes, que par les travaux qu'il a faits ſous terre, & par les dépouilles des tombeaux : les inſtrumens du travail ſont reſtés dans les mines pour marquer ſon induſtrie ; la cendre des morts ne paraît plus, mais les métaux des ornemens & des armes, cachés & défendus par la terre, ont réſiſté aux outrages du tems. C'eſt enſuite le peuple

Turck, & ſes deux branches, les Tartares & les Mongols : ce peuple n'a été que deſtructeur; il n'eſt connu que par des eſſaims de barbares venus dans le midi de l'Aſie. C'eſt lui qui tant de fois l'a ravagée dans les tems de l'hiſtoire, & preſque de nos jours. Ses propres récits ne nous apprennent point qu'il ait été inſtituteur. Ce peuple ancien, qui travaille les mines, me ſemble plus intéreſſant. J'aime mieux qu'on fouille la terre, qu'on entre dans ſon ſein, que de la parcourir pour la dévaſter. Ce peuple s'eſt cependant beaucoup étendu; il a jeté des rameaux depuis les monts Altaï, dans une longueur de 900 lieues, juſqu'en Finlande. Son nom a été tranſporté, & ſe retrouve dans la Suiſſe. Malgré cette étendue de poſſeſſions, qui démontre & une grande population, & la puiſſance qui la ſuit; ce peuple a été oublié comme celui que j'ai apperçu dans l'antiquité : il augmente la liſte des peuples perdus. Il l'a été en effet juſqu'à l'époque du voyage de M. Pallas, dont les découvertes ſont récentes.

Quelle eſt donc la deſtinée des peuples? Pourquoi les uns laiſſent-ils une mémoire ſi longue, tandis que les autres ſont effacés du ſouvenir? Cela ne viendrait-il pas de ce que la mémoire des injures eſt plus profondément gravée que celle des bienfaits? Je ſerais tenté de conclure que ce peuple n'a point fait de mal au monde. Je vois qu'Alexandre n'eſt point encore oublié dans les Indes, quoique ce fléau n'ait fait qu'y paſſer. Je vois que les Dives & les Géans ſont encore redoutés dans l'Aſie. Je penſe que ce peuple a vécu dans la paix & dans le ſilence; il s'eſt étendu par des colonies, il n'a fait de conquête que ſur la nature; il a changé des déſerts en habitations; tout cela peut s'oublier, ce ne ſont que des bienfaits. Comme il n'a rien pris à perſonne, perſonne ne s'eſt plaint; comme il n'a rien briſé, rien détruit, il n'a point excité de ces haines qui ſe perpétuent, de ces clameurs qui retentiſſent dans les échos de l'hiſtoire, comme le tonnerre dans les montagnes. Cette concluſion ne fait pas honneur à

l'humanité, mais peut-être n'en eſt-elle pas moins vraie. Au reſte, Monſieur, je ne prétends pas louer aux dépens de la vérité le peuple des Tſchoudès qui nous eſt peu connu. Je ſerais porté à croire que s'il a vécu dans la paix, s'il n'a point commis d'injuſtices, c'eſt un mérite qu'il doit peut-être aux circonſtances & à ſon antiquité ſur la terre; dans les tems où elle était peu habitée, on pouvait s'étendre ſans violence. L'eſpèce humaine a toujours été la même: l'homme eſt doux quand il eſt ſatisfait; c'eſt le beſoin, ce ſont les deſirs comprimés par des obſtacles, qui le rendent violent & injuſte. Si j'ai conclu que les Tſchoudès n'ont point fait de mal, de ce qu'ils n'ont point laiſſé de mémoire, on pourrait conclure encore qu'ils n'ont point fait de mal, parce-qu'ils n'en ont point trouvé à faire, parce-qu'ils ont été fort anciens, & que n'ayant point de voiſins, ou du moins n'en ayant que de fort éloignés, la terre était à eux. Peut-être ſont-ce leurs colonies qui portant d'autres noms, & ſe trouvant rappro-

chées des autres peuples, ſont devenues conquérantes & uſurpatrices.

La découverte de ce peuple eſt infiniment curieuſe; vous jugerez, Monſieur, combien elle a dû m'intéreſſer. Je ne puis vous dire encore ſi ce peuple eſt celui qui a cultivé l'aſtronomie & les ſciences dans l'antiquité de l'Aſie; je vous ai prévenu que je ne pourrais rien vous montrer qu'à travers un voile. Mais ces Tſchoudès ſont très anciens, ils habitaient à-peu-près la latitude que j'ai ſoupçonnée; ils n'étaient pas ſans inſtruction, puiſqu'ils avaient des arts, puiſqu'ils ont fouillé des mines, & fait de grands travaux dans les montagnes; enfin ces Tſchoudès ne ſubſiſtent plus: ils ont déjà bien des reſſemblances avec le peuple dont j'ai apperçu le génie dans les débris des ſciences. Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble qu'une opinion deſtituée de fondemens ſolides, un ſyſtême qui s'éloignerait de la vérité ne ſe confirmerait point ainſi par des découvertes poſtérieures. J'eſpère que vous me pardonne-

tez de vous avoir amené dans la Tartarie : c'eſt quelque choſe d'avoir retrouvé un cinquième peuple perdu, & de ſuppléer aux lacunes de l'hiſtoire. Nous ſerions bien dans notre tort, ſi nous ceſſions nos informations. Ce peuple doit avoir eu des voiſins, il faut parcourir le pays, comparer les langues qui ſubſiſtent, interroger encore les fables. On écrit l'hiſtoire ſur les mémoires du tems; & les mémoires de ces tems reculés ſont les langues & les fables, les plus anciens ouvrages des hommes.

Je ſuis avec reſpect, *&c.*



VINGT-UNIEME LETTRE

A M. DE VOLTAIRE.

Des Langues du Nord, & du Jardin des Hespérides.

A Paris, ce 20 Avril 1778

La parole, Monsieur, est le caractère distinctif de l'homme; comme expression de la pensée, elle le sépare de tous les êtres vivans; comme expression du génie, elle marque son rang, & distingue un individu d'avec un autre. Tous les hommes se ressemblent dans le silence; les peuples sont distingués, appréciés par les langues, comme les hommes par la parole. Le physique de la langue est revêtu de l'accent du climat, l'intellectuel montre le génie du peuple; le langage est le résultat des idées; l'esprit se peint dans son ouvrage. Les langues bien connues, bien étudiées peuvent donc révéler l'origine des peuples, leur

parenté, les pays qu'ils ont habités, le terme des connaiſſances où ils ſont arrivés, & le degré de maturité de leur eſprit. Mais en même tems l'homme qui eſt perfectible, qui tous les jours devient, pour ainſi dire, de plus en plus intellectuel, l'homme repoſe ſur une baſe phyſique.

Il faut donc bien prendre garde, Monſieur, dans la comparaiſon des langues des peuples, de ne pas regarder comme des caractères de parenté, des reſſemblances qui naîtraient de l'identité de la nature humaine. Leibnitz a entrevu le premier l'utilité que l'hiſtoire pouvait tirer de la comparaiſon des langues; M. le Préſident de Broſſes a regardé les mots & les ſons comme imitatifs; mais perſonne n'a, ce me ſemble, plus avancé cette ſcience par des travaux multipliés & par des découvertes heureuſes, que M. de Gébelin. Il a rapproché toutes les langues, il a réduit tous les mots à leurs primitifs, il en a ſéparé encore les additions nationales; le reſte qui ſe trouve commun à toutes les langues, ap-

partient à une langue primitive (*a*). Il y a donc une langue primitive, & M. de Gébelin vous la promet, lorſque ſon travail aura parcouru & dépouillé toutes les langues pour la recompoſer (*b*); ce ſera une grande découverte de notre ſiecle. Cette langue doit être preſque compoſée de monoſyllabes, parceque les hommes ont d'abord ſenti la néceſſité de rendre l'expreſſion la plus prompte poſſible, afin qu'elle ſuivît la penſée, & ils ont exprimé les choſes par les ſons les plus courts & les plus ſimples. Ces ſons n'auraient été que des voyelles (*c*), ſi leurs combinaiſons avaient pu ſuffire à la variété des choſes; on a modifié les ſons primitifs par des conſonnes pour étendre les combinaiſons. M.

(*a*) M. de Gébelin, origine du langage & de l'écriture, p. 42.

(*b*) Plan général du monde primitif, p. 20.

(*c*) Dans les langues du Nord *oia* ſignifie une île. Rudbeck, *de Atlanticâ*, tom. I, pag. 468; l'eau ſe nomme *aa*. *Ibid.* tom. II, pag. 465. Ces langues me paraiſſent bien près de la langue primitive

de Gébelin trouve ſept voyelles, ſept conſonnes fortes & ſept conſonnes faibles; voilà donc 21 ſons & 21 lettres qui les repréſentent: d'autres Grammairiens comptent 24 ſons & autant de lettres (*b*). C'eſt ce que donne la nature, c'eſt la baſe des langues. Si ce même nombre de lettres compoſait l'alphabet de toutes les langues, nous n'en pourrions rien conclure ſur le tems de leur formation. On pourrait croire que les hommes n'ont pu parler & écrire autrement: mais ces alphabets varient par le nombre des lettres. Les peuples qui en ont plus les ont multipliées ſans néceſſité; ceux qui en ont moins ſont dans un état de pauvreté qui annonce celle des idées. Ce ſont les recherches ſur le langage qui font diſtinguer avec ſoin les ſons les uns des autres; ces recherches ſont le fruit du tems: c'eſt l'abondance des idées, le nombre des choſes connues & approfondies, qui force de multiplier les ſons, de les modifier par

(*a*) M. Beauzée dans ſa Grammaire générale.

d'autres ſons, pour répondre à la variété de la nature, & pour rendre les nuances de la penſée. Le nombre des lettres doit donc être différent chez les peuples divers, en raiſon des progrès de l'eſprit humain. Les uns peu avancés, n'auront pas eu beſoin d'épuiſer les ſons de l'organe de la voix (*a*), les autres les auront employés tous. Ces alphabets peuvent donc ranger les peuples par familles. J'en apperçois deux principales : la famille dont l'alphabet fut composé ſeulement de 16 lettres ; la famille dont l'alphabet fut de 20 lettres & plus.

Les Phéniciens n'eurent primitivement que 16 lettres, ce ſont celles que Cadmus apporta dans la Grece (*b*). Les Etruſques, les anciens Grecs, les anciens Latins, les peuples du nord, les Irlandais, les Theutons & les anciens Suédois dans leur langue Runique, n'avaient également que 16 let-

(*a*) M. de Gébelin, origine du langage, p. 412.
(*b*) Pline, liv, VII, c. 56.

tres. On peut regarder les peuples de la Grece & de l'Italie comme les defcendans des Phéniciens & des Phrygiens ; mais les peuples du nord, qui parlaient l'Irlandais & le Runique, avaient donc une origine commune avec les Phéniciens ; origine démontrée par ce même nombre de lettres. On voit qu'ils font fortis du fein d'un feul peuple, à peu près dans le même tems, & au moment d'un certain progrès des connaiffances & du langage. Le hanfcrit, ou le langage facré & prefque oublié des Brames, a 19 lettres, le Zend & le Pelhvi, qui font l'ancien Perfan, en ont 20 (*a*). Voilà donc une famille différente. Nous avons déjà remarqué qu'en paffant de la Phénicie dans la Perfe, on entrait dans un nouveau monde ; on voyait d'autres mœurs & d'autres ufages. Ce n'eft pas tout. Vous voyez que la langue des anciens Perfans était plus formée & plus près d'être complete ; ces peuples étaient donc moins

(*a*) M. de Gébelin, origine du langage, p. 459.

anciennement établis : ils avaient derrière eux plus de travaux exécutés & plus de perfection acquise ; ils sont nés du genre humain plus mûr. Les Phéniciens d'un côté, les Persans & les Indiens de l'autre, sortis de la même souche, comme on en est assuré par des conformités prouvées, par tant de traditions & de monumens astronomiques qui leur sont communs, sont donc partis à différentes époques ; les Phéniciens plutôt, les Indiens & les Persans plus tard, & à une distance de tems qui suffit sans doute pour que le langage, les idées & la masse des connaissances d'un même peuple ne se ressemblent plus : je n'ai donc pas eu tort de tirer une ligne de démarcation entre ces peuples de l'Asie.

Mais, Monsieur, la conformité de l'alphabet Phénicien avec l'alphabet Runique, doit nous mener à d'autres conclusions. Puisque les Phéniciens & les anciens Suédois ont une même origine, faudra-t-il croire que ce sont les premiers qui ont quitté leur beau pays, leur soleil, leur mer com-

merçante pour aller s'établir dans le nord glacé de la Suede ? Cette marche n'est point celle que nous avons déjà tracée à la population (*a*) ; quand on a été favorisé par la nature, on ne s'expose pas volontiers à souffrir ses rigueurs. D'ailleurs, le voyage serait bien long ; nous devons, ce me semble, leur épargner la moitié du chemin : & puisque nos conversations précédentes, nos voyages nous ont amenés au pied du Caucase, d'où nous avons vu descendre les Phéniciens sous le nom d'Atlantes, les anciens Perses, les Indiens & même les Chinois, l'origine de ces peuples doit être dans la Tartarie où nous sommes maintenant ; c'est là que s'est opérée la séparation. Quelques peuplades se sont portées vers le nord, tandis que les autres s'avançaient vers le midi ; & quand même ces climats de l'Ourse n'auraient pas été plus doux, plus favorisés de la chaleur qu'ils ne le sont aujourd'hui, du moins en conduisant une nou-

---

(*a*) Voyez la 8[e] des Lettres à M. de Voltaire, p. 224.

velle colonie, on n'aurait point troqué une chaleur brûlante contre un froid rigoureux: on ſerait parti d'une température moyenne pour s'avancer vers les extrêmes.

Souvenons-nous encore que la Syrie, la Phénicie comme l'Egypte étaient remplies du culte du Soleil, qui n'a pu naître que dans les pays du nord. Un peuple qui apporte ſon culte apporte auſſi ſon langage; s'il en changeait, ſes Dieux ne l'entendraient plus. Le langage comme le culte eſt donc deſcendu du nord.

Leibnitz, qui avait jeté un regard philoſophique ſur les langues, en les conſidérant d'un autre point de vue, y reconnut auſſi deux familles. Il range les langues du nord ſous le nom de *Japétiques*, & celles du midi ſous le nom d'*Araméennes*. Ces langues également nées dans l'Aſie étaient donc ſéparées par le Caucaſe, par ces mêmes rochers qui ſéparent les peuples; d'un côté elles ſont dures & rudes à cauſe du froid, & comme les hommes; de l'autre elles ſont amollies comme eux, & rendues

plus flatteuſes par de douces influences.

Nous joindrons à ces caractères généraux quelques obſervations particulières. Ne craignez point que je vous fatigue par une érudition peſante, elle ſurpaſſerait mes forces ; d'ailleurs nous n'en avons pas beſoin, les grandes vérités ne ſe prouvent point par des détails : elles repoſent ſouvent ſur un fait unique. Mais je vous ferais plaiſir en vous parlant de Troie ; Troie vous rappellera Homere. *Pergame*, le nom Phrygien de cette ville fameuſe, eſt un mot ſeptentrional. *Berg* ou *Berghem* dans les langues du nord, ſignifient encore un château, une ville (*a*). Le mot *Bal*, Seigneur, le nom oriental du Soleil, du dominateur de l'univers a la même origine. *Scaphe* en grec, *Scapha*, *Scyphus* en latin, paraiſ-

(*a*) Olaüs Rudbeck *de Atlanticâ*, t. I, p. 805. Je rapporte cette ſignification d'après Rudbeck. Je ſai que *berg* en Allemand ſignifie une montagne. Mais comme les habitations ont été jadis ſur les lieux élevés, on a dû y conſtruire des forts ; & ces forts, ces villes, ont été nommés *berg*, parce-qu'ils étaient toujours ſur des montagnes.

ſent venir de *Sciphi* ou de *Sciphré*, qui dans les langues du nord ſignifient un navire. Apollodore a dit *qu'Hercule arrivait aux extrémités du monde dans la taſſe*, *ou dans la coupe du Soleil*. Nous ſavons bien qu'Hercule eſt le Soleil même, nous ſavons encore que le mot *taſſe* ou *coupe* avait les deux ſignifications de *taſſe* & de *navire*, & que là il doit être pris pour un vaiſſeau. Les anciens faiſaient voyager les aſtres dans des navires portés ſur le liquide de l'air, ou de l'éther. J'en conclus que le mot eſt né dans le nord, & je conclus avec d'autant plus de raiſon, que les Anglais ont encore un mot analogue, le mot *Ship*; & que les Kourilles qui habitent l'autre extrémité du monde, la partie la plus boréale du Chamchatka, à 60° de latitude, appellent auſſi un canot *Tchip* (*a*). Vous ne direz point que les Kourilles ſont une colonie d'Anglais; mais vous me direz que ces deux peuples ſont partis du même lieu, ont

(*a*) Hiſt. gén. des voyag. t. LXXV, p. 136.

appris en naiſſant la même langue. Jamais origine commune n'a été mieux révélée. Si la racine du mot eſt imitative (*a*), la terminaiſon n'eſt pas donnée par la nature, c'eſt un choix preſque arbitraire entre une infinité de ſons : il eſt peu vraiſemblable que les peuples ſe ſoient rencontrés dans ce choix. Je conclus encore de ce mot, que la fable d'Hercule porté ſur le vaiſſeau du Soleil eſt venue du nord ; car les mots ne viennent qu'avec les choſes : j'en ai d'autres raiſons qui méritent de vous être détaillées, mon précurſeur Rudbeck me les a fournies.

Perſonne ne doute, je crois, Monſieur, que l'Hercule Thébain, fils d'Amphitrion, ou plutôt de Jupiter & d'Alcmene, n'ait été formé ſur le modele de l'Hercule Oriental. L'Hercule Thébain ſe nommait Alcée (*b*),

(*a*) M. le Préſident de Broſſes a obſervé que la racine *ſc*, *sk* ou *sh* indiquait toujours une choſe creuſée : elle eſt donc organique & imitative. Voyez ſon livre intitulé Méchaniſme du Langage.

(*b*) Diodore de Sicile, t. I, p. 49.

parcequ'il était fort : il ne fut ſurnommé Hercule que lorſqu'il ſe rendit célebre par de grands exploits, lorſqu'il eut combattu les monſtres & purgé la terre des animaux nuiſibles, comme l'Hercule Oriental & Phénicien. Cet Hercule, qui eſt l'original, eſt donc le plus ancien & le ſeul véritable. Il ne nous importe pas dans ce moment que ce perſonnage ſoit le Soleil, ſon hiſtoire, une allégorie. Les fables & les allégories ont comme les hommes un air national qui les diſtingue ; elles ont, comme eux, une patrie, c'eſt cette patrie que nous cherchons. Non-ſeulement Hercule eſt Aſiatique, mais c'eſt un homme du Nord. Tout ce qui eſt né de notre ſol, tout ce qui eſt cultivé de nos mains, ſe propage par des rameaux, ſe multiplie par des rejettons ; la terre natale enferme & conſerve les racines des plantes qu'elle a produites. Le nom d'Hercule eſt viſiblement étranger à la Grèce, il y eſt ſolitaire & ſans famille (*a*), ſes racines ſont dans

(*a*) On pourrait dire que le mot grec *heraclès* vient de

les langues ſeptentrionales. *Her*, ſignifie en Suédois une armée; *heria*, la dévaſtation; *herbod*, la déclaration de guerre; *herbunal*, les armes & l'appareil militaire; *hera-clede*, un homme armé en guerre; enfin *her-full* ou *her-culle*, un chef de ſoldats (*a*). C'eſt une vérité reconnue que tous les noms propres ont été jadis ſignificatifs; ils ſont étrangers à la langue où ils n'ont point de valeur; ils appartiennent au pays où ils ſignifient quelque choſe. J'ai donc eu raiſon de vous dire qu'Hercule était un héros du Nord; & comme Hercule eſt l'emblême du Soleil, comme le culte de cet aſtre eſt deſcendu du Nord, ces deux origines ſont confirmées l'une par l'autre.

Eh! ne voyez-vous pas, Monſieur, que ces Dives ſi fameux, ſi redoutés dans l'hiſ-

---

heros, & de *cleos* qui ſignifie gloire; mais ce mot *heros* vient lui-même du Nord, où *herr*, *eor*, ſignifient un homme. Eloge de Leibnitz, note 22; c'eſt parcequ'une armée eſt compoſée d'hommes, que le mot Suédois *her* déſigne une armée.

(*a*) Olaüs Rudbeck, *de Atlanticâ*, tom. I, p. 750, 51, 52.

toire de Perſe, ces Géans, qui ſe faiſaient du Caucaſe une citadelle, s'étant révoltés contre Jupiter, ayant mis montagne ſur montagne, pour eſcalader le ciel, ayant lancé des rochers contre Jupiter, pour le tuer, comme ils ont écraſé Huſchenck, le héros de la Perſe, Hercule vint au ſecours de Jupiter & des Dieux, qui, en reconnaiſſance de ſes ſervices & de ſa victoire, lui donnèrent le ſurnom d'Olympien (*a*). C'eſt le nom d'une montagne, de celle qui ſoutenait leur trône & leur empire; tout habitait, tout ſe paſſait alors ſur les montagnes : les bons s'y cachaient comme les méchans; les uns pour y trouver la paix, les autres l'impunité. Vous conviendrez, Monſieur, que toutes ces fables grecques reſſemblent beaucoup aux fables qui font la première hiſtoire des Perſes. La guerre de Moïſaſor, peut être le modele de la guerre de Briarée & des autres Géans contre Jupiter (*b*); mais celle de Moïſaſor

(*a*) Diodore de Sicile, t. II, p. 35.

(*b*) *Suprà.* Lettre de M. de Voltaire, p. 4.

même n'eſt-elle pas évidemment copiée ſur la première hiſtoire des Perſes, qui étant plus détaillée & plus ſimple, montre qu'elle eſt la ſource de toutes les autres, brunies par le tems, & chargées de merveilleux par la tradition? Ce même Hercule n'a-t-il pas délivré Prométhée, dévoré par un aigle ſur le Caucaſe (*a*)? Ne voilà-t-il pas encore Hercule dans cette Scythie où nous retrouvons toutes les origines, exécutant ſes exploits, & portant ſes bienfaits ſur le Caucaſe, d'où les Atlantes ſont partis, ainſi que le culte du Soleil, & où les Perſes prennent leur origine & le commencement de leur hiſtoire?

Je ne compte ſur les noms des lieux cités, comme le théâtre des fables, qu'autant qu'ils s'accordent avec le ſens & l'eſprit des fables, avec les idées naturelles des choſes; mais alors je tire de cet accord une double lumière, & je marche avec sûreté. Les hiſtoriens ont ſouvent tout con-

(*a*) Diodore de Sicile, t. II, p. 35.

fondu; je ne vous en citerai pour exemple que les Amazones & les Gorgones. Eurifſtée impoſa pour neuvième travail à Hercule de lui apporter le baudrier de l'Amazone Hypolite; le héros traverſe le Pont-Euxin, il va chercher les Amazones dans un lieu nommé Témiſcite & ſur les bords du Thermodon. C'eſt donc en Aſie, entre la mer noire & la mer caſpienne, dans les pays qui ſéparent la Perſe & le Caucaſe, qu'habitaient ces Amazones. Que fait Diodore de Sicile? il nous parle ailleurs des Amazones d'Afrique, il nous dit qu'elles étaient plus anciennes que celles d'Aſie, qui ſubſiſtaient encore au tems du ſiege de Troie (*a*). Ces anciennes Amazones régnaient dans une île nommée l'Heſpérie, parcequ'elle eſt ſituée au couchant du lac Tritonide. Ce lac était voiſin de la montagne d'Atlas: les Amazones attaquèrent les Atlantides, & les ſoumirent. Elles furent auſſi en guerre avec les Gorgones,

(*a*) Diod. de Sic. t. 1, p. 433.

dont Méduſe fut la Reine ; Méduſe couronnée de ſerpens, & dont la tête coupée a fait tant de métamorphoſes. Toutes ces femmes guerrières habitaient en Afrique, & vers la mer à ſon extrémité occidentale. Cependant, Monſieur, voilà Myrine, la Reine des Amazones, qui part avec ſon armée de femmes, elle traverſe l'Afrique entière où vous ſavez que nous n'avons oſé paſſer ; la chaleur ne lui fait rien : elle entre en Egypte pour ſe lier d'amitié avec Orus, fils d'Iſis, qui gouvernait alors ce royaume. Ce n'eſt pas tout ; elle s'en va attaquer les Arabes, ſoumettre la Syrie, & puis elle s'avance au Taurus ou au Caucaſe, où l'on nous ramene toujours. On imaginerait que ces Amazones vont reſter là; elles ſont ſi loin de chez elles, elles ſont dans un ſi beau pays ! Mais l'hiſtorien les ramene ſur leurs pas, elles traverſent tous ces pays habités, tous ces ſables brûlans, avec la même facilité que dans leur premier voyage ; il faut qu'elles ſe retrouvent au bord de l'Océan, parceque c'eſt là

qu'Hercule,

qu'Hercule, au terme de ses courses, doit détruire ces peuples de femmes, Gorgones & Amazones ! C'est donc une chose bien naturelle que des femmes réunies seules en corps de peuple, révoltées contre les hommes & contre la nature, pour en créer deux nations entières; & des nations si puissantes, qu'elles soumettent par les armes une foule de peuples & d'hommes, qu'elles auraient plus facilement soumis par l'amour. Les femmes ne peuvent pas plus vivre seules que nous ne pouvons vivre sans elles; elles n'auraient vu dans leur royaume qu'une vaste solitude. Ce peuple Amazone est sans doute une chimère; la victoire d'Hercule doit être une allégorie (*a*): mais l'histoire, quand elle s'en est emparée, en a fait un double emploi. Les deux victoires d'Hercule n'en font qu'une. Diodore en conduisant les Amazones d'Afrique jusqu'au pied du Caucase, nous décele l'origine de la fable, c'est là

(*a*) M. de Gébelin, allégories orientales.

qu'elle eſt née. On n'a placé des Amazones en Afrique que parcequ'on a ſu qu'elles avaient eu des guerres avec les Atlantes; & lorſque l'hiſtoire a perdu la trace de ces peuples, lorſque trompée par les colonnes d'Hercule qui ſont à Cadiz, elle a poſé l'île Atlantique dans le lieu de l'Océan où ſont les Canaries, il a bien fallu que les Amazones fuſſent voiſines, & on les a placées ſur les bords de cette mer. Je deſire infiniment que vous jugiez ces réflexions; je ne vous les propoſerais point ſi je ne les croyais pas fondées. Il me ſemble que c'eſt à la raiſon de juger l'hiſtoire, ſur-tout l'hiſtoire ancienne dont le tems a fait un chaos; c'eſt à la philoſophie de le pénétrer, & de ſaiſir les débris du paſſé pour les remettre à leur vraie place.

Il y avait bien long-tems, Monſieur, que nous avions perdu de vue les Atlantes; nous cherchions leurs traces: ſouvent on n'arrive aux découvertes qu'après bien des efforts & des pas inutiles. Il ſerait peu étonnant que je me fuſſe égaré, ſi j'avais voyagé

ſeul ; mais en marchant avec vous, il me ſemble que je n'ai pas fait un ſeul pas ſans m'éclairer. Vous voyez nos progrès, nous avons laiſſé les Atlantes au pied du Caucaſe, nous les retrouvons au-delà de ces montagnes. Hercule combattant les Amazones, détachant Prométhée de ſon rocher, Hercule, qui a pris ſon nom dans les langues ſeptentrionales, eſt un homme du nord ; Hercule eſt de la famille d'Atlas, il doit connoître le pays qu'elle habita jadis ; il va nous inſtruire & guider nos voyages par les ſiens. Le douzième & dernier travail d'Hercule fut les pommes d'or du jardin des Heſpérides. Il fallut que le héros retournât en Afrique où il avait déja été, parceque les anciens y plaçaient les jardins célèbres des Heſpérides, où étaient les arbres précieux chargés de pommes d'or, & gardés par un dragon. Nous allons voir ſi les anciens étaient conſéquens dans leur géographie & dans leurs récits. L'Heſpérie était une île, nous l'avons déjà dit (*a*) ;

(*a*) *Suprà*, p. 311.

Maxime de Tyr nous en parlera plus en détail. *C'eſt*, dit-il, *une terre étroite & reſſerrée, étendue en longueur, & de toutes parts environnée par la mer. C'eſt là qu'Atlas eſt révéré, c'eſt là qu'il a des ſtatues. Atlas eſt une montagne creuſe, aſſez élevée. Le vallon intérieur, en forme de puits, eſt rempli d'arbres & de fruits : la deſcente en eſt difficile, parcequ'elle eſt rapide ; & elle eſt défendue par la religion* (*a*). Cette deſcription ne rappelle ni l'Afrique, ni l'Eſpagne où l'on a cru encore retrouver l'Heſpéride; ces pays ne ſont point *une terre étroite & reſſerrée, de toutes parts environnée par la mer.* Ne reconnaiſſez-vous pas là, Monſieur, l'île & la petite montagne où habita le bonhomme Evenor avec ſa femme Leucippe (*b*) ? Cette montagne, qui fut depuis le partage d'Atlas, a été ſacrée pour ſes deſcendans. Héſiode nous dira que cette île des Heſpé-

---

(*a*) Maxim. Tyrius *in diſſert.* 38, c. 225. Olaüs Rudbeck, t. I, p. 340.

(*b*) *Suprà*, p. 35.

tides ou des Gorgones, eſt au-delà de l'Océan, au bout du monde, & dans le pays où habite la nuit (*a*). Ce pays de la nuit où le placerons-nous? Le ſoir, elle vient de l'Orient où le jour ſe lève le lendemain; le matin elle ſe retire vers l'Occident, où l'on a vu le ſoleil diſparaître, & nous quitter pour porter ailleurs ſa lumière. Le jour & la nuit nous viennent donc des mêmes lieux, & lorſqu'ils nous quittent ils ſont la même route, & ſemblent avoir la même retraite. Vous autres poëtes, Monſieur, malgré le pouvoir créateur que vous tenez du génie, quelque libre que ſoit votre imagination heureuſe, vous reſpectez les convenances dans vos fictions: la vérité y conſerve une place; elle plaît d'autant plus qu'elle eſt plus cachée ſous les voiles brillans dont vous l'enveloppez. Entre vos mains la diſcorde, la politique deviennent des perſonnages; je les entends parler, je les vois agir; j'apperçois dans leurs mains

(*a*) Héſiode, Théog. v. 274.
Rudbeck, t. I, p. 565.

les fils qui gouvernent le monde, ou les flambeaux qui peuvent le réduire en cendres. Mais, Monsieur, vous avez placé la politique à Rome, l'Arioste alla chercher la discorde dans les cloîtres, vous n'auriez ni l'un ni l'autre placé l'hiver & ses glaces dans la zone torride; vous n'auriez point indiqué le pays des ténebres dans les contrées de l'aurore, où sont les portes du jour, ni vers l'Occident dans un horizon enflammé, où le soleil couchant verse des torrens de lumière. La nuit, comme le jour, parcourt la terre, elle n'a point d'asyle où elle règne exclusivement. Mais elle afflige toujours l'un des deux pôles, elle ne quitte l'un que pour obscurcir l'autre. Elle y paraît domiciliée par un plus long séjour. Voilà son véritable siege, elle s'y plaît pendant six mois; & on a pu croire jadis qu'elle sortait tous les jours de cette retraite, & descendait sur le globe pendant quelques heures pour suspendre nos travaux & fermer nos paupières. Si dans votre poëme national, vous aviez eu besoin de la nuit,

c'eſt là, Monſieur, que vous l'auriez été chercher, au ſein d'un océan de ténebres. Héſiode a fait comme vous. *La nuit*, dit-il (*a*), *a enfanté les Heſpérides qui gardent les pommes d'or au-delà de l'Océan; Atlas*, ajoute-t-il ailleurs (*b*), *dans la région des Hespérides & aux extrémités du monde, plie ſous la néceſſité & ſous le poids du ciel porté ſur ſes épaules.* Le pays des Heſpérides où habite la nuit eſt donc ſous le pôle, ou du moins ce pays n'en eſt pas aſſez éloigné pour qu'Héſiode n'ait pu l'y placer par la licence permiſe à la poéſie. Je vous citerai encore un poëte, un des maîtres que vous avez ſurpaſſés; c'eſt Eſchile. Il introduit Prométhée reconnaiſſant de ſa délivrance, indiquant à Hercule la route qui mene au jardin des Heſpérides. Il lui enjoint de paſſer le Caucaſe; c'eſt la route que nous avons priſe: vous voyez que je ne vous ai pas égaré. *Tu parvien-*

(*a*) Héſiode, Théog. v. 211.
Rudbeck, t. I, p. 565.
(*b*) Héſiode, v. 517.

dras, dit Prométhée *au peuple innombrable & intrépide des Ligures. Je sais que rien ne t'épouvante ; mais le combat sera pénible & difficile. Le destin veut que tu quittes tes fleches ; tu ne pourras même arracher les rocs glacés de la terre endurcie. Cependant Jupiter touché de ta détresse étendra sous le pôle une nuée neigeuse, remplie de pierres rondes, le sol sera couvert de son ombre. Armé de ces pierres, elles te suffiront pour détruire la multitude féroce des Ligures* (*a*). La vérité perce à travers les fictions ; on la reconnaît. Le nuage qui répand son obscurité sur le sol, c'est la longue nuit du pôle ; les pierres que ce nuage porte dans ses flancs ne sont que les grains arrondis de la grêle ; Hercule quittant ses fleches, est le soleil dont les rayons sont impuissans à cette distance de l'équateur ; & le poëte vous peint cette terre ne faisant qu'une masse durcie par le froid, où les rochers sont double-

(*a*) Strabon, géog. liv. IV, p. 183.

ment attachés par les liens de la glace. Vous ne voulez pas, Monſieur, que les vers ne ſoient que de vains menſonges ; on peut moduler des chants pour rendre la vérité plus douce & plus inſinuante : mais il faut que ces chants diſent quelque choſe, il faut toujours à l'homme un peu de vérité. Eſchile conduiſant Hercule au jardin des Heſpérides a tiré ſes fictions du climat même. Il s'eſt ſouvenu qu'Hercule était le Soleil, il le fait arriver ſans fleches ou ſans rayons, il dépeint l'obſcurité comme un ſecours de Jupiter ; les reſſources du héros ſont les frimas, il combat avec les armes fournies par le climat : mais ou les poëtes ſeraient peu dignes de l'attention des philoſophes & des gens raiſonnables, ou le lieu de la ſcène ne doit pas être une fiction. Vous avez placé le temple de l'amour dans l'île de Chypre, vous l'avez orné, rempli des richeſſes de l'imagination & de la poéſie ; mais la tradition antique vous a conduit, vous avez mis le Dieu chez le peuple de l'antiquité qui fut le plus aban-

donné à l'amour : Eſchile ne s'eſt pas permis, n'a pas dû ſe permettre plus que vous. Si Prométhée envoie Hercule chercher les pommes d'or des Heſpérides vers le nord, c'eſt que la tradition plaçait au nord de la terre le jardin des filles d'Atlas, & dans l'île même où était la montagne de ſon nom. Voulez-vous encore un témoignage, c'eſt celui d'Apollodore. « Les pommes » d'or enlevées par Hercule ne ſont point, » dit-il, comme quelques-uns le penſent, » dans la Libye, elles ſont dans l'Atlan- » tide des Hyperboréens (*a*). ». Les anciens nous ſervent ſi bien, nous reſtituent tant de vérités par leurs fables, que je prendrai la liberté de vous en rappeller encore une, c'eſt celle de Phaëton conduiſant le char du Soleil, portant la chaleur aux étoiles glacées du ſeptentrion, réveillant au pôle le dragon engourdi par le froid, brûlant le ciel & la terre, enfin précipité par la foudre dans les flots de l'Eridan ; ſes

(*a*) Apollodore, Mytholog. liv. II.
Rudbeck, t. I, p. 346.

sœurs le pleurent, & les larmes précieuses de la douleur tombent dans les flots sans s'y mêler, se consolident sans perdre leur transparence, & revêtues d'une belle couleur d'or, elles deviennent cet ambre jaune si précieux aux anciens. Les modernes qui n'ont connu que la géographie de leur pays, veulent y retrouver tous les noms indiqués par l'histoire ou par la fable ; l'Eridan, c'est le Pô qui arrose l'Italie. Mais, je vous le demande, Monsieur, est-ce dans l'Italie que les fables sont nées ? Les Latins ont-ils inventé quelque chose en ce genre ? Tous les Dieux n'étaient-ils pas étrangers ? Ne sont-ce pas les poésies d'Orphée, d'Hésiode & d'Homere, & même des Tragiques Grecs où sont déposées toutes les fables dont Ovide s'est fait l'historien ? Les Grecs à qui Orphée avait raconté ces fables puisées dans l'Orient, n'en auraient point mis la scène en Italie; ils ne dénaturaient les choses que pour les faire naître chez eux; mais nous pouvons détruire tous ces mensonges de la vanité. La vanité est

presque toujours maladroite ; elle a conservé ici un fait qui dépose contre elle, un fait qui porte le caractère des lieux où la fable a pris naissance ; c'est cet ambre jaune, cette production du bitume de la mer, jadis recherchée pour la parure des femmes avant l'usage des pierreries ; aujourd'hui chère aux physiciens, comme ayant montré les premières traces de cette électricité, qui joue un si grand rôle dans l'univers. Cet ambre jaune était jeté sur le rivage par les flots de la mer Baltique (*a*) ; c'est une production des mers du nord. Ne trouveriez-vous pas singulier, Monsieur, que l'ambre naquît dans ces mers des pleurs versées en Italie sur les bords du Pô par les sœurs de Phaëton ? Il faut convenir que ces larmes ont été versées dans le nord, que Phaëton sorti de la route prescrite au Soleil s'est avancé vers les climats de l'Ourse, y a été précipité par sa chûte, & s'est noyé dans un des fleuves de cette par-

(*a*) Encyclopédie, art. Ambre.

tie du monde. Auſſi Hérodote parle-t-il d'un fleuve que les Barbares nomment l'Eridan (*a*), & qui ſe jete dans les mers du nord aux extrémités de l'Europe. Il remarque que ce nom n'eſt pas grec, qu'il eſt barbare, c'eſt-à-dire étranger (*b*). Hérodote avoue lui-même, j'en conviens, qu'il ne ſait rien de bien certain ſur les extrémités ſeptentrionales de l'Europe ; mais avec les connaiſſances que nous avons déja acquiſes, au moyen de la lumière philoſophique qui nous guide, nous en ſavons plus que lui. Il ſuffit qu'il nous diſe qu'on donnait à un fleuve du nord le nom d'Eridan, pour voir clairement que ce nom a été appliqué à un fleuve d'Italie, lorſqu'on a voulu y naturaliſer les fables. Diodore de Sicile vous dira auſſi que cette fable eſt

(*a*) Sur une carte inſérée dans le premier volume des anciens Mémoires de l'Académie de Pétersbourg, on voit l'Eridan qui ſe jette dans le golfe de Riga, & qui porte aujourd'hui le nom de la *Dwina*. Dans ce golfe ſont les îles appelées par Hérodote, *electridæ inſulæ*.

(*b*) Hérodote, liv. III.

née, que l'ambre se recueille dans une île appellée Basilée, située à l'opposite de la Scythie & au-delà des Gaules (*a*).

Il en résulte, Monsieur, que les Celtes ou les Gaulois étaient voisins des Scythes. Je me suis, dit-on, brouillé avec ces bons Gaulois; il faut que je me raccommode avec eux. Je les révère, parcequ'ils sont nos ancêtres; je les aime, parcequ'ils étaient francs, fidèles & braves. Je ne sais pourquoi ils se sont fâchés, je n'ai rien dit qui ait dû leur déplaire. J'ai dit seulement qu'ils n'étaient pas astronomes, qu'ils n'avaient qu'une période astronomique qui était mauvaise : *on peut être honnête homme, & faire mal des vers.* Ils m'ont intenté un procès, à moi, Monsieur, qui entends peu les affaires, & sur-tout la chicane. Leurs Druïdes ont choisi un excellent avocat, tel que je l'aurais choisi moi-même, si j'avais eu une cause à défendre. Il a plaidé avec chaleur pour eux, avec politesse pour

(*a*) Diodore, t. II, p. 225.

moi (*a*); j'eusse été séduit si je pouvais l'être. Mais j'ai pensé vous le dénoncer; il est bien plus que moi l'ennemi de vos Indiens. Il leur enlève tout. Ce n'est plus l'Orient qui est la source des lumières, c'est l'Occident qui a produit les Druïdes & les précepteurs du monde. Vous étiez un ennemi trop redoutable, je n'ai pas eu le courage de vous armer contre un homme qui m'avait traité avec tant d'indulgence. Cependant, Monsieur, tout le monde peut avoir raison, c'est un avantage que je desire comme tous les hommes, mais non pas exclusivement, & je suis content de le partager.

La Celtique était un pays immense; elle avait des contrées fort septentrionales, où l'hiver durait long-tems, où le froid était extrême. Il n'y croissait ni vigne ni olivier (*b*). Une grande partie de la Celtique était au-delà de la forêt Hercynie, bordait

---

(*a*) Mémoire à consulter pour les anciens Druïdes Gaulois, par M. l'abbé Beaudeau.

(*b*) Diodore, p. 128 & 130.

l'Océan, & s'étendait jusqu'aux confins de la Scythie (*a*). Un roi de ce pays avait une fille d'une beauté extraordinaire; elle était fière comme toutes les belles filles, elle dédaignait tous les prétendans, & ne trouva qu'Hercule qui fût digne d'elle. Ce héros toujours commandé par Euristée, employoit la force pour ravir les vaches de Gérion; il s'arrêta dans la Celtique, où il bâtit la ville d'Alesie; il épousa la princesse, il en eut un fils nommé Galates. Ce fils, guerrier comme son père, devint conquérant, il augmenta les pays de sa domination, & leur laissa le nom de Galatie, ou de Gaule (*b*).

Je sais de quel courage, & sur-tout de quelle force Hercule était doué, mais nous ne devons pas le fatiguer inutilement. Vous voyez qu'il va combattre les Amazones au-delà du Caucase, qu'il s'avance presque sous le pôle pour y cueillir les pommes des Hespérides;

(*a*) *Ibid.* p. 240.
(*b*) Diodore, p. 227.

pérides; il y aurait de la cruauté de le faire revenir en Eſpagne pour enlever les vaches de Gérion, & en France pour y fonder la ville d'Aleſie, dont on n'a jamais entendu parler. Je n'y vois aucune néceſſité, puiſque Diodore de Sicile nous apprend que la Celtique confine à la Scythie; Hercule, par la facilité du voiſinage, a pu faire toutes ces choſes ſans beaucoup de chemin, & ſans aller d'un bout du monde à l'autre. Gérion ni ſes vaches, Galates, ſa mère, ni la ville d'Aleſie, n'ont pas été plus en Eſpagne & en France, que les Heliades en Italie, dont l'Eridan qui produit l'ambre n'a jamais arroſé les campagnes. Mais, Monſieur, je l'ai déjà obſervé, les peuples en voyageant n'ont point changé de nom, ni d'idées; ils ont impoſé à des pays nouveaux des noms anciens, des noms familiers & chers. Le préſent eſt le fils du paſſé, il lui reſſemble; ce que nous liſons de ces anciens tems eſt l'hiſtoire de nos fondations en Amérique, où nous avons tranſporté la France, l'Angleterre & l'Eſpagne. Quelque jour, je n'en

désespère pas, les savans y chercheront, sinon les vaches de Gérion, du moins son royaume. On voudra y retrouver les colonnes d'Hercule, le pays de son fils Galates & la ville d'Alesie. Tant qu'on ne sera pas guidé par la philosophie, ces erreurs de noms, l'état nouveau, qui est une copie de l'état ancien, fera toujours la confusion de l'histoire. Quand un torrent qui produit un fleuve est descendu des montagnes, vous n'êtes point étonné de retrouver dans les plaines les débris des arbres & des plantes qui ne croissent que sur ces montagnes; c'est le fleuve qui dans sa course précipitée les a charriés loin du lieu de leur naissance. Eh bien, Monsieur, la population est ce grand fleuve descendu d'une source élevée, & transportant dans son cours les mots & les idées avec les hommes. Voulez-vous savoir où ont été produits ces débris épars dans nos plaines, remontez aux montagnes contre le cours des eaux? Voulez-vous savoir l'origine de nos dénominations, de nos idées, marchez à travers l'es-

pace & le tems contre les progrès de la population, vous parviendrez à la ſource des hommes, c'eſt là qu'eſt la ſource des choſes. Je conçois donc, Monſieur, que nos bons Gaulois ſont deſcendus comme les autres peuples de la patrie commune. Les Druïdes leur chantaient des vers ſemblables à ceux qu'Orphée chanta jadis dans la Grèce; ils furent inſtruits, comme les Grecs, par ces traditions antiques. Mais j'avoue encore que les uns n'ont pas été ſi favoriſés que les autres. Un tronc d'arbre pouſſe pluſieurs branches; elles ſont inégalement chargées de fruits, quoique nourries par le même tronc & par les mêmes racines. Orphée cueillit les ſiens à une branche plus riche; les Druïdes n'ont eu qu'un rameau deſſéché. Vous voyez donc, Monſieur, que toutes les fables nous ramenent vers le nord. Celle de Phaëton y eſt liée par la production de l'ambre jaune, par le fleuve de l'Eridan, qui va perdre ſes eaux dans l'Océan ſeptentrional. Tous les travaux d'Hercule vrais ou allégoriques, y

ont été exécutés ou inventés. Le jardin des Hespérides est près du pôle. J'avoue que cette conclusion est surprenante. Un terroir qui produit des pommes d'or ne peut être qu'un terroir fertile ; l'or est le signe de la richesse, & quand même ces pommes, suivant la pensée de quelques interprêtes, ne seraient que des brebis couvertes d'une toison abondante & dorée, les beaux moutons ne naissent que dans les beaux pays : c'est le ciel qui fait les végétaux & les fruits ; ce sont les plantes qui font les animaux. Cette fertilité dérange un peu l'idée que nous nous formons d'un pays où l'on ne voit plus que des glaces. J'en pourrais tirer un bel argument en faveur du refroidissement de la terre, mais je n'ai pas besoin de tout dire ; & si la conclusion est aussi juste que je le pense, elle n'en aura que plus de force, lorsque vous la tirerez vous-même. Peut-être vous raccommoderez-vous avec les climats de l'Ourse ; je desire de les réhabiliter entièrement dans votre esprit. Je ne vous ai pas

encore montré toutes les richesses conservées dans le souvenir des hommes ; ce sera le sujet de ma première Lettre. Ces pays ne sont-ils pas assez malheureux d'être abandonnés du soleil, d'être recouverts d'une glace qui s'épaissit tous les ans, d'être restés déserts par l'émigration des hommes, devons-nous les abandonner aussi ? Ne devons-nous pas les consoler des pertes qu'ils ont faites, & de leur état présent, en leur rendant justice sur leur état passé ? Eh ! ne serait-ce pas à vous, Monsieur, qui, comme philosophe, devez être juste, qui, comme poëte, avez les sources de la chaleur ; de vivifier cette terre froide & solitaire, de lui rendre dans vos descriptions la chaleur de son état primitif ? Je ne fais que vous rendre compte, j'expose les faits devant vous ; si vous y trouvez la vérité, c'est à vous de la peindre & de l'animer par le feu du génie.

Je suis avec respect, *&c.*

VINGT-DEUXIEME LETTRE

A M. DE VOLTAIRE.

Voyage aux Enfers.

A Paris, ce 28 *Avril* 1778.

LA plus curieuſe & la plus intéreſſante de toutes les fables, la plus propre à éclaircir la queſtion qui nous diviſe, Monſieur, eſt peut-être la fable des enfers. Les hommes qui ont tant embelli le paſſé n'ont pas oublié l'avenir. Ils ont meublé de chimères douces & flatteuſes les champs éliſées qu'ils devaient habiter; ils ont placé dans l'autre vie le repos, l'oubli de tous les ſoins, mais ſur-tout la connaiſſance de la vérité & de la nature : c'eſt donc là qu'il faudrait aller chercher la vérité; mais on ne voudrait pas abandonner la vie, toujours chère, quoique toujours peſante. Auſſi voyons-nous que dans l'antiquité les poëtes & les héros ſont deſcendus tout vivans

dans le séjour des ombres. Orphée y alla chercher sa femme Euridice; c'est le premier des Grecs à qui l'amour ait donné ce courage. Il n'y aurait jamais pensé, il n'aurait point réussi dans son entreprise, si les Orientaux, qui lui ont dicté ses vers & ses fables, ne lui avaient montré le chemin. A son exemple, Thésée, Pyrithoüs, Bacchus, Hercule, Persée, Ulysse, y descendirent. Virgile y conduisit Enée; vous-même, Monsieur, vous fûtes le guide de Henri IV, quand S. Louis lui montra les destins de la France. Pourquoi n'entreprendrions-nous pas ce que tant d'anciens ont entrepris, pourquoi ne réussirions-nous pas comme eux? Je ne doute de rien, quand vous êtes à mes côtés; nous avons déja cherché des pays & des peuples, pourquoi ne chercherions-nous pas les enfers?

Quand on a voulu établir la morale de la vie présente sur l'idée de la vie future, il a bien fallu suppléer à ce qu'on ne savait pas: l'imagination a travaillé; & de là toutes ces histoires fabuleuses, mais allé-

goriques, où il n'y a de vrai que la juſtice ſévère, qui donne au vice & à la vertu ce qu'ils ont mérité. Les hommes, ignorans de tant de choſes pendant leur vie, ne ſe ſont point contentés de dire ce qu'ils devaient être après la mort, ils ont encore voulu indiquer leur dernière demeure & le lieu de leur repos. On croira facilement que cette géographie de l'autre monde & de la vie future fut ſujette à bien des erreurs; la poſition des enfers était ſans doute aſſez difficile à fixer : chacun les a placés ſelon ſes connaiſſances. Milton établit les enfers dans les ténebres extérieures, dans l'abîme du chaos. Vous, Monſieur, diſciple de Newton, familiariſé avec les globes qui peuplent l'éſpace, vous en avez choiſi un pour y placer l'enfer, à une diſtance immenſe du trône de l'Etre ſuprême, *par delà tous les cieux le Dieu des cieux réſide* (*a*). Les anciens n'ont point fait cette diſtinction; les ſombres bords

(*a*) Henriade, chant ſeptième.

voyaient également arriver tous les mortels vertueux & méchans : le tartare & les champs élisées étaient voisins dans l'empire de Pluton. Les idées en s'éloignant de leur source avaient bien changé ! On ne voit pas même que la philosophie y ait présidé : elle eût mis une distance, comme celle du ciel à la terre, entre les cachots du crime & le dernier asyle de la vertu. Vous savez, Monsieur, que la vie future fut copiée sur la vie humaine. Les anciens ont cru long-tems que tout était sorti de la terre, & que tout devait y rentrer. Lorsqu'ils se sont élevés à des idées plus justes sur l'ame immortelle, ils ont encore suivi ce préjugé, en plaçant les enfers dans le sein de la terre. Mais il fallait des portes, des issues par où les hommes pussent y pénétrer ; & comme chaque seigneur a sa justice particulière, chaque peuple eut chez lui ses enfers & ses champs élisées. Demanderons-nous aux Latins, à Virgile, la route qui doit nous y conduire ? Il répondra que l'entrée de ces goufres profonds est à Baïes,

près du lac Averne en Italie. N'avez-vous pas envie de rire en voyant Madame Dacier placer férieufement dans ce pays nouveau l'achéron, le ftyx, le cocyte; & traiter de fabuleufe la géographie d'Homere, parceque cet illuftre poëte, nourri des plus anciens documens, plaçait ailleurs l'entrée des enfers (*a*)? Les peuples d'Italie étaient trop jeunes pour avoir inventé ces fables religieufes, pour en avoir la fource dans leur pays. Les Grecs font auffi hardis & auffi menteurs : felon eux, l'achéron, le cocyte, le phlégéton étaient des fleuves d'Epire; le ftyx était dans l'Arcadie (*b*). Mais les Grecs ne font gueres plus âgés que les Latins; dans leurs premiers commencemens, ils n'étaient pas plus inventeurs. D'ailleurs leurs vols font connus; Diodore de Sicile les a trahis: des peuples qui font leurs aînés, les Egyptiens revendiquent ces inftitutions. Chez eux on ju-

---

(*a*) Remarques fur le Livre X de l'Odyffée.

(*b*) Bannier, Mythologie, t. II, p. 459.

geait les hommes lorſqu'ils ceſſaient de vivre, lorſqu'on les amenait au bord du lac où Caron devait les paſſer. On privait de la ſépulture ceux qui ne l'avaient pas méritée : cet aſyle de paix n'était que pour la vertu. Ces faits démontrent, Monſieur, que les fables ont été tranſplantées, l'enfer, les fleuves, le nautonnier terrible, tous ont voyagé ſur la terre : en les voyant paſſer de l'Egypte dans la Grece, & de la Grece en Italie, ne pourrait-on pas ſoupçonner que l'Egypte même n'était pas leur premier ſéjour ? Diodore de Sicile nous dit qu'Orphée y avait été puiſer toutes ſes idées (*a*). Je crois bien plutôt qu'il les avait priſes dans l'Orient (*b*), à la même ſource que les Egyptiens. Vous avez vu que les cultes ſont deſcendus du Caucaſe, l'idée d'un jugement éternel, l'idée de peines & de récompenſes après la mort doit avoir ſuivi la même route. Nous n'avons

(*a*) Diod. de Sic. t. I, p. 194.

(*b*) Hiſt. de l'Aſtron. anc. 185.

plus Orphée, qui le premier enſeigna cette théologie orientale ; mais Homere fut formé par lui, c'eſt Homere qui doit nous inſtruire. Je ſuis bien peu digne d'être ſon interprete auprès de vous ; en vous rappellant ſes idées, je me trouve placé entre deux grands poëtes : mais je ſuis là comme ces ſubſtances de la nature, qui tranſmettent le feu électrique ſans pouvoir le produire.

Homère en conduiſant Ulyſſe aux enfers, le fait partir de l'île d'Ea ; Circé régnait dans cette île ; Circé, magicienne & déeſſe, avait un double pouvoir ſur la nature, ſur les eſprits & ſur les ombres : elle n'en eut point ſur Ulyſſe, qu'elle ne put retenir dans ſes chaînes. En vain l'amour promit l'immortalité, le Prince, impatient de revoir Itaque & ſa femme, à qui cependant il n'avait pas toujours été fidele, refuſa ce don précieux. Inquiet ſur le paſſé, pour ſes compagnons de guerre & d'infortune, ſur l'avenir, pour lui-même, il fallut conſulter Tiréſias, il fallut aller aux enfers. La Déeſſe le guide par ſes inſ-

tructions. *Fils de Laërte*, dit-elle, *vous n'avez pas besoin de conducteur, déployez vos voiles, les seuls souffles de Borée vous conduiront. Quand vous aurez traversé l'Océan, vous trouverez une plage commode, vous verrez les bois de Proserpine remplis d'arbres stériles : abordez à cette plage, entrez dans le ténébreux palais de Pluton, à l'endroit où l'Achéron reçoit dans son lit le Phlégéton, & le Cocyte, qui est un écoulement des eaux du Styx. Avancez jusqu'à la roche où est le confluent de ces deux fleuves, qui dans leur chûte se précipitent avec bruit. C'est là que vous ferez des sacrifices pour appeller les ombres* (*a*). Le héros part, son vaisseau fend la mer jusqu'au coucher du soleil; & lorsque la nuit répand ses ténebres sur la terre, il arrive à l'extrémité de l'Océan. C'est là qu'habitent les Cimmériens, toujours couverts de nuages & enveloppés d'une profonde obscurité. Le soleil ne les éclaire ja-

(*a*) Homère, Odyssée, liv. X.

mais de ſes rayons, ni lorſque s'élevant ſur la voûte céleſte, il fait pâlir les aſtres, ni lorſque deſcendant du ciel dans l'onde, il laiſſe à ces aſtres la liberté de verſer leur lumière. Une nuit éternelle étend ſes voiles ſur ces infortunés (*a*). C'eſt dans le pays des Cimmériens & des ténebres, c'eſt donc au nord de la Grèce & non en Egypte, qu'Homère place les Enfers. Mais à quelle diſtance au-deſſus de la Grèce, à quelle hauteur ſur le globe devons-nous les chercher? Rudbeck a voulu les retrouver dans ſon pays. Cette idée des Enfers dans la Suede me choque, j'y vois un Roi juſte & éclairé; il a le deſir de rendre les hommes heureux, je n'y chercherais que les Champs Eliſées.

Homère bien entendu décide cette queſtion; les Enfers ſont chez les Cimmériens. Mais pour y arriver Ulyſſe traverſe l'Océan; ce ne ſont pas les Cimmériens, voiſins de la Grèce, dont il s'agit: ces peu-

(*a*) *Ibid.* liv. XI.

ples ſont au-deſſus du Pont-Euxin, ils ne tiennent point à la grande mer. Le retour d'Ulyſſe va nous éclairer encore: le héros revient chez Circé; puis s'embarquant après un dernier adieu, il s'en va faire naufrage ſur les côtes de l'île Ogygie. Cette nouvelle île, infiniment éloignée de la Grèce, eſt au milieu de l'Océan (*a*). Vous ſavez, Monſieur, que, ſuivant tous les anciens, cette île eſt la même que l'Atlantide: auſſi eſt-elle habitée par Calypſo, fille du ſage Atlas (*b*). Chaque pas que nous faiſons nous ramene, comme vous le voyez, vers notre objet; dans les ſolitudes de l'Océan & ſur la route des Enfers, nous retrouvons la fille d'Atlas. Tous ces voyages d'Ulyſſe ſont des fables; mais le poëte les a néceſſairement aſſujettis à une géographie, à des traditions qui lui étaient connues. Homère ne quitte point ces parages. Il mene Ulyſſe chez Eole; ce dieu

(*a*) Odyſſée, liv. I.
(*b*) Odyſſée, liv. XII.

enferme les vents dans un ſac, pour que la navigation du héros ſoit heureuſe (*a*). Cet uſage de vendre le vent, de l'enfermer, & de ne le laiſſer ſortir qu'en défaiſant des nœuds, ne ſubſiſte-t-il pas encore dans la Laponie (*b*)? Homère connaiſſait bien ces pays du Nord. Ulyſſe paſſe enſuite chez les Leſtrigons (*c*), & ſa deſcription ſemble annoncer un pays où l'été a des jours de 24 heures; mais Homère, en indiquant les régions où ſont les Enfers, n'en détermine pas préciſément le lieu; il laiſſe une incertitude, & une ombre autour du ſéjour de la mort. Nous n'avons pas beſoin d'en dire plus qu'Homère, c'eſt à vous de l'imiter, c'eſt à moi de l'écouter & de le ſuivre. Il ne faut pas entreprendre de lever entièrement le voile de l'antiqui-

(*a*) *Ibid.* liv. X.

(*b*) Renard dit que les Lapons font trois nœuds à un mouchoir. Le premier dénoué donne un vent doux, le ſecond un vent très fort, le troiſième un ouragan & une tempête. Voyage en Laponie, œuvres de Renard, tom. I, p. 189.

(*c*) Odyſſée, liv. X.

té;

té ; ce voile eſt chargé du poids de tant de ſiecles, il faut tant d'efforts pour en ſoulever une partie, c'eſt bien aſſez d'appercevoir quelque choſe ! Ne fixons point la poſition des Enfers ſur la terre, le lieu de la naiſſance de ces fables, il nous ſuffit qu'Homère nous la montre dans le Nord. Remarquez qu'il y place les bois de Proſerpine, parceque la fable de cette Déeſſe eſt relative aux climats où la nuit eſt de ſix mois. Ce fut un Hyperboréen, Abaris porté ſur ſa fleche d'or, qui apporta à Lacédémone le culte de Proſerpine, & qui y bâtit ſon temple (*a*). Pourquoi Cérès va-t-elle chercher ſa fille vers le Nord, ſi ce n'eſt parceque les Enfers y étaient jadis placés ? Proſerpine a été enlevée dans les campagnes d'Enna, au lieu où giſent les Géans vomiſſant leur colère par la bouche de l'Etna. Ces Géans de l'Italie ne ſont que les copies des vieux Géans du Caucaſe, de ces Dives

(*a*) Pauſanias, liv. III.
Bayle, art. *Abaris*, remarq. B.

puissans qui ont fait jadis l'effroi du monde. Le Tartare où Jupiter précipita les Titans doit être une fable de ces contrées ; elle appartient, elle est liée à celle des Géans. Mais si l'on a imaginé un lieu de tourmens pour punir les déprédateurs des peuples, on n'a pas oublié d'assurer à la vertu une retraite tranquille, habitée par la paix qu'on cherche en vain sur la terre. L'imagination l'embellit de tout ce qui fait le charme de la vie; là sont des prés verts & fleuris, des fruits délicieux mûris par un ciel toujours pur, des concerts à l'ombre des bois, & mêlés à l'entretien des sages, & point de passions pour en altérer la jouissance! On n'y sent pas cette inquiétude dévorante qui trouble la paix intérieure & repousse les sensations agréables. Le sensuel Mahomet avait saisi toutes ces idées de l'Asie ; son paradis n'est que les Champs Elisées ; il y vit des Houris toujours belles & toujours vierges, parcequ'il était jeune. J'en conclus que les instituteurs des Champs Elisées étaient des vieillards; ils

n'y placèrent point l'amour, qui n'était plus pour eux ni un bien ni un besoin.

Les anciens ont souvent confondu les jardins des Hespérides & les Champs Elisées. Or, puisque nous avons trouvé les Hespérides au Nord, il faut bien que les Champs Elisées y soient aussi. *Les Dieux vous enverront*, dit Protée à Ménélas, *dans les Champs Elisiens, à l'extrémité de la terre, où le sage Radamanthe donne des loix, où les hommes passent une vie douce & tranquille, où l'on n'éprouve point la rigueur des hivers, mais où l'air est toujours rafraîchi par les douces haleines des zéphirs venus de l'Océan* (*a*). Je sens, Monsieur, que vous ne reconnaîtrez pas les climats du Nord dans cette description; mais si ces climats sont changés, vous ne pouvez pas les reconnaître. D'ailleurs vous savez quels sont vos privileges: les poëtes, quand ils le veulent, écartent les vents & les tempêtes; ils temperent à leur gré le froid

(*a*) Homère, Odyssée, liv. IV.

ou la chaleur, & les zéphirs ſont à leurs ordres pour rafraîchir la terre qu'ils veulent rendre heureuſe. Les traditions ſuivies par Homère, le premier des Ecrivains grecs, m'apprennent un fait qui me paraît hors de doute, c'eſt que les anciens plaçaient la demeure des Mânes dans le nord de la terre. Les Champs Eliſées démontrent qu'on y fut heureux; le Tartare me prouve qu'on y fut juſte. Voyez, Monſieur, les fleuves qui coulent dans les Enfers: c'eſt d'abord l'Achéron, dont les ondes ſont amères comme la douleur, dont le nom annonce l'angoiſſe & les lamentations. Il était fils de la terre, Jupiter le précipita dans les Enfers, parcequ'il avait ſervi à étancher la ſoif des Titans (*a*); les Titans ſont les Géans habitans du Nord. C'eſt enſuite le Cocyte, qui n'eſt qu'un marais formé par les larmes; le Phlégéton, qui roule des ondes de feu; le Styx, où coule l'eau du ſilence & de la mort; & le Léthé, plus pro-

(*a*) L'Abbé Bannier, Mythol. t. II, p. 440.

pice aux hommes, où l'on puiſe l'eau de l'oubli : tels ſont les fleuves du Tartare. Mais, Monſieur, les noms de ces fleuves ſont étrangers à la Grèce, à l'Egypte & à l'Italie; ils ont leurs racines dans les langues du Nord. *Lata* ou *leta* ſignifient oublier, abandonner (*a*); d'où eſt venu le fleuve de l'oubli. De *Grondt*, qui ſignifie fond avec l'*a* privatif, on a fait *agrondt*, fleuve ſans fond, d'où eſt venu l'Achéron (*b*). Le Cocyte peut venir de la racine *kota*, elle déſigne une ſource qui bouillonne en ſortant de la terre (*c*). Le Styx vient de *ſtegg* ou *ſtigg*, qui ſignifie une choſe déplaiſante, déſagréable (*d*). Le

(*a*) Rudbeck, *de Atlanticâ*, t. II, p. 356.

(*b*) *Ibid.* t. I, p. 310.

Le G ou le K ſont deux articulations gutturales. Les Grecs pour adoucir le mot *Agrondt*, n'ont fait que ſubſtituer une articulation à l'autre, & ils ont fait *akront* : puis en donnant plus de valeur au *ſcheva* ou à l'*e* muet, qui dans la prononciation ſuit la conſonne *k*, ils ont fait *akeron* ; & nous, qui repréſentons leur X par *ch*, nous écrivons Achéron.

(*c*) Rudbeck, *ibid.*

(*d*) *Ibid.* t. II, p. 356 & 414.

Phlégéton vient de *floga* ou *flogeld*, qui est le nom des météores ignées, & de *thon*, qui signifie fleuve. Ainsi *flogeldthon* signifie un fleuve de feu (*a*). Ce fameux lac Averne, dont Virgile paraît avoir fait une antre, dont l'entrée est si facile & la sortie si rare, parcequ'il représente la mort, a pris son nom de *aa*, qui signifie eau, & de *werna*, qui signifie renfermé. On doit entendre par *awern* une eau stagnante & renfermée dans des bords comme celle d'un lac. Rudbeck nous apprend que l'on trouve sur des montagnes, vers la latitude de 63 ou 64 degrés, un lac qui porte encore le nom d'Awern (*b*). Le Dieu Pluton a la même origine ; il vient de la racine *blota*, qui signifie *égorger des victimes.* En Anglais, *blood* signifie sang, meurtre. Dans les langues du Nord, on appelle encore *blottrie* les statues de Pluton ou d'Odin, teintes de sang humain (*c*). Les

(*a*) Rudbeck, t. II, p. 603.
(*b*) *Ibid.* t. II, p. 463.
(*c*) Rudbeck, t. I, p. 728.

Grecs avaient donné à ce Dieu le ſurnom d'Adès ; mais ils ne connaiſſaient pas la ſource des mots dont ils ſe ſervaient. Plutarque donne à ce ſurnom une ſingulière origine ; il dit qu'Adès ſignifie *ce qui plaît*, parceque Pluton, humain, ſage & riche, retient les ames par de belles paroles & par de douces remontrances (*a*). Les Grecs avaient tout dénaturé. Eſt-ce donc par la douceur qu'on nous retient dans la mort ? Dès l'inſtant où les yeux ſe ferment au jour, ne s'éleve-t-il pas derrière nous une barrière inſurmontable ? Nul ne peut revenir ſur ſes pas ; c'eſt donc la néceſſité, la force, & non la prière qui nous retient. Ne trouvez-vous pas plaiſant qu'on ait fait de Pluton un Dieu *humain ?* Un Souverain dont les états ne ſe peuplent que par la perte des hommes ne doit pas être ami de l'humanité. Souvenons-nous que les noms appartiennent aux pays où ils ont un ſens, où leur valeur exprime la valeur de la choſe

(*a*) De la ſuperſtition, §. 14.

nommée ; Adès était le surnom du Dieu de la mort, *ed*, *aiid* en Phénicien signifiait perte, mort : voilà donc la source où les Grecs l'avaient pris. Mais voulez-vous remonter plus haut & à la vraie source ? vous trouverez dans les langues du Nord *auda* ou *oda*, détruire, perdre, *ode*, la mort, d'où *ædin* le Dieu de la mort (*a*). Adonis, c'est le Soleil mort, descendu sous la terre, & devenu le Roi des enfers & des ombres (*b*).

La barque de Caron est assez célèbre, nous craignons tous ce nautonnier, chagrin comme ceux qu'il doit passer, inflexible comme la destinée. On lui payait jadis une obole pour le passage, & pour le fret de la barque nommée *barin* (*c*). Tout service vaut récompense, tout se paie dans la vie & même après elle. C'était une coutume commune aux Grecs, aux Romains, aux Egyptiens, de mettre dans la bouche de

(*a*) Rudbeck, t. I, p. 727.
(*b*) *Ibid.* t. II, p. 585, 593.
(*c*) Diod. de Sic. liv. I, sec. 11, §. 34.

leurs morts une piece de monnoie destinée à payer Caron. N'oublions pas qu'on y ajoutait un certificat de vertu, signé du Pontife. *Je soussigné atteste qu'un tel a mené une vie juste, a eu de bonnes mœurs; je demande que ses mânes reposent en paix.* L'Abbé Bannier m'apprend que l'usage de ces certificats s'est conservé en Moscovie (*a*). Les Russes ne l'ont pas pris des Egyptiens; les coutumes du Midi ont donc leurs semblables dans le Nord: mais ce n'est pas tout. Le mot *barin* est précieux pour en indiquer la source. *Baar*, *baren*, signifient dans le Nord, la biere, le cercueil (*b*). C'est en effet la voiture qui nous mene à notre dernière demeure, c'est la barque fatale qui nous passe à l'autre vie. Monsieur, le mensonge est toujours mal couvert; ce mot que les Grecs & les Egyptiens ont laissé là par mégarde, rend l'allégorie de Caron à ses véritables auteurs.

(*a*) Mythol. t. II, p. 436.
(*b*) Rudbeck, t. I, p. 560.

Pourquoi n'en ſerait-il pas de même des jugemens ſi exemplaires & ſi utiles des Egyptiens ? Les hommes, les Rois mêmes étaient accuſés & jugés devant la nation au terme de leurs jours. Tout homme vivait en diſant, je ſerai jugé par mes pairs, ma vie ſera déployée devant eux, cette attente eſt formidable pour ceux qui ont le ſentiment de l'honneur. L'uſage de plaider pour & contre les morts ne s'eſt conſervé que dans les canoniſations ; il faut être pur & ſans reproche pour habiter le ciel. Mais le ſort éternel du vulgaire des humains, n'étant point révélé, ne peut faire leçon. S'il eſt utile à l'individu éteint d'avoir bien vécu, il eſt utile à la nation entière qu'un jugement rigoureux & ſenſible engage les vivans à bien vivre. Cette coutume des Egyptiens était donc très ſage.

Les gens du Nord, Monſieur, avaient auſſi des jugemens célebres. On a vanté ſouvent leurs mœurs & leur juſtice ; mais avant d'en faire ici l'application, il faut que je remette ſous vos yeux une tradition ſepten-

trionale. Vous ſavez que Borée fut un Roi du Nord qui enleva Orythie (*a*); vous verrez dans l'Edda, qui eſt le recueil des traditions du Nord, que Borée eut trois fils, *Atin*, *Vili* & *Wei*. Un jour qu'ils s'approchèrent des bords de la mer, ils trouvèrent deux morceaux de bois, ils en prirent un pour former un être vivant, qu'ils appellèrent *Mann*. Le premier des fils de Borée lui donna la vie, le ſecond l'eſprit, le troiſième l'ouie & la vue, & cet être fut l'homme. Le ſecond morceau de bois produiſit la femme, que les fils de Borée n'ont pas oubliée dans leurs dons. L'homme fut nommé *Aſch*, la femme *Emla* (*b*). Tacite parle de ce *Mann* comme de l'auteur de la race des Germains (*c*). Il était bien naturel que ce mot déſignât l'homme en général, puiſqu'il fut le nom de celui qui a fait ſouche (*d*). Héſiode a dit quelque

(*a*) Strabon, géog. liv. VII.

(*b*) Rudbeck, t. I, p. 540.

(*c*) Mœurs des Germains, c. 2.

(*d*) Rudbeck, t. I, p. 458.

chose de semblable ; il compte que, dans le siècle d'airain qui succéda au siècle d'argent, Jupiter fit des hommes de bois (*a*) dont le cœur était plus dur que le diamant. Ils n'usaient d'aucune nourriture ; armés d'airain, ils étaient entièrement livrés à la guerre. Monstrueux par la grandeur, revêtus d'une force extrême, des mains invincibles, dit le poëte, descendaient de leurs épaules sur leurs membres robustes (*b*). Il est inutile de vous faire remarquer que cette peinture est celle des Géans, que la matière dont ils ont été faits les assimile à l'homme créé par les fils de Borée ; ces Géans de bois sont nés dans les Etats du Roi du Nord.

Ce mot *Mann*, soit parceque l'homme est un être puissant, soit par ces idées de grandeur & de force, devint la désignation de la puissance ; on en fit le titre des

(*a*) De bois de frêne.

(*b*) Hésiode, *in oper.* & *dieb.* v. 143. Rudbeck, t. I, p. 544.

Rois (*a*) ; on les a nommés *Minnur*, *Minner* (*b*). On peut croire, Monſieur, que les Grecs ont pris là leur Minos, Légiſlateur célebre & Roi de Crete, en plaçant dans ce mot ſeptentrional une voyelle plus ſonore & plus harmonieuſe. Il fallait des ſons doux à ces oreilles délicates & ſenſibles à la muſique. En voulez-vous encore une preuve ? C'eſt que jadis on célébrait dans la Suede tous les neuf ans une grande ſolemnité, on faiſait des ſacrifices en préſence du peuple accouru de toutes parts (*c*). Homère vous dira que Minos jouiſſait tous les neuf ans de l'entretien de Jupiter, & entendait les oracles de ſa bouche (*d*). Lorſque les Dieux ſe parjuraient, après avoir fait ſerment ſur le Styx, Jupiter les privait de la divinité pendant neuf ans (*e*). Pourquoi ce compte de neuf années ? Ce tems

(*a*) Rudbeck, *ibid.* p. 277, 423, 470.

(*b*) Ces changemens de voyelles ſont familiers à la langue ſuédoiſe. *Ibid.* p. 539.

(*c*) Rudbeck, t. I, p. 262 & 263.

(*d*) Odyſſée, liv. XIX.

(*e*) L'Abbé Bannier, Mythol. t. II, p. 441.

de dégradation ne rappelle-t-il pas l'intervalle des jugemens du Nord, qui n'avaient lieu que tous les neuf ans? Jupiter dégradait les Dieux dans une de ces assemblées, il les rétablissait dans une autre. Ces ressemblances d'usages, quoiqu'éloignées, prouve quelque chose quand elles se joignent à l'autorité des étymologies. Le Nord nous fournit donc un des Juges, & le plus célebre des Juges des Enfers. Mais ces extrémités de la terre doivent nous en fournir encore un autre. *Rad* signifie un Sénateur, un Juge intégre; *radamen*, un Juge royal (*a*): voilà donc le Rhadamante qui aidait Minos à juger les ombres; on ne peut assurément le méconnaître. On a dit avec raison que ces noms de la fable étaient étrangers à la langue grecque, ils sont citoyens du Nord. Le troisième Juge Eaque manque à nos recherches: mais ces histoires, ces faits, ne peuvent pas être entiers; ce qu'ils ont perdu est la preuve de leur an-

(*a*) Rudbeck, t. I, p. 546.

tiquité : ils ne ſeraient pas vieux ſi le tems ne leur avait pas dérobé quelque choſe.

Nous pouvons dire, Monſieur, comment Minos, Eaque, Rhadamante, ont été établis pour juger les morts, Plutarque nous l'a raconté. C'était une loi, dès le tems de Saturne, que ceux d'entre les hommes qui avaient paſſé leur vie dans la juſtice & ſelon les loix, allaient après leur mort habiter les îles fortunées loin de tous maux & dans une félicité éternelle. Les méchans, les impies deſtinés aux cachots de la juſtice ſuprême, étaient envoyés au Tartare. Sous le regne de Saturne & au commencement du regne de Jupiter, c'étaient des hommes vivans qui jugeaient leurs ſemblables, parvenus à la dernière vieilleſſe, ou menacés par la maladie. Mais les témoins favorables ne manquent pas aux vivans ; on paraiſſait au tribunal accompagné de ſes amis & de ſes parens ; on y déployait l'orgueil de ſa race & le faſte de ſes richeſſes ; les Rois étaient encore entourés de leur pompe, & défendus par leur puiſſance. Il eſt de

l'homme de craindre l'homme vivant; les jugemens n'étaient pas toujours équitables. Pluton, Souverain des îles fortunées, se plaignit qu'on lui envoyait des sujets qui n'étaient pas dignes du sejour de la paix. Jupiter sentit que la source de la séduction est dans les passions humaines; les passions plaident, & les passions prononcent. *Ce sont ces vêtemens*, dit Plutarque, *qui corrompent les Juges.* Jupiter ordonna donc que désormais les Juges seraient *nus*, c'est-à-dire morts & dépouillés de l'humanité fragile; leur tribunal fut placé dans l'autre vie, afin que, les ames seules jugeant les ames, les arrêts fussent justes. Jupiter donna cet emploi à ses enfans : Minos & Rhadamante furent pour l'Asie, Eaque pour l'Europe (*a*); l'Asie, comme l'aînée, comme la plus peuplée alors, a été traitée plus favorablement. Mais qui est-ce qui jugeait l'Egypte & l'Afrique? Ne serait-il pas singu-

(*a*) Consolation envoyée à Apollonius sur la mort de son fils, §. 30.

lier

lier si ces fables étaient nées des mœurs du Nil & des loix égyptiennes, que l'Afrique seule eût été oubliée? Les petites circonstances sont utiles pour découvrir la vérité. Vous pouvez penser combien ces idées sont antiques, vous pouvez exclure une infinité de pays qui n'ont pu les produire. L'Egypte était totalement inconnue aux auteurs de ces institutions. Quels sont les peuples qui, dans l'antiquité, n'ont pas connu l'Egypte? Ce ne sont ni les Romains, ni les Grecs, ni les Phéniciens mêmes. Les auteurs de ces institutions, qui ont pu oublier l'Egypte, qui n'en avaient pas même entendu parler, étaient des gens du bout du monde; des hommes qui existaient avant elle, & qui sont sortis de leurs retraites éloignées pour venir fonder son empire & ses loix.

Vous voyez, Monsieur, que les tribunaux humains ont été les modeles des tribunaux des Enfers; vous voyez qu'ils ont été institués dans le tems de Saturne, où les loix ont été promulguées, dans un tems

célebre pour la justice & pour le bonheur (*a*). N'avez-vous pas vu que Saturne était le frère d'Atlas ; & puisque Plutarque rapporte ces institutions à son regne & au commencement du regne de Jupiter, il est clair que la justice de ce regne a depuis réglé celle de la vie future ; il est clair que ces hommes vivans, jugés par leurs semblables, étaient de la race d'Atlas : ils habitaient l'Atlantide, ou les pays voisins & occidentaux, qui furent les royaumes de Saturne. Ce Saturne bâtissait des forteresses sur des montagnes ; les lieux élevés étaient nommés Saturniens (*b*). On nous ramene toujours aux montagnes, qui ont été le théâtre de tant de guerres, & que les hommes ont fortifiées par les ouvrages de l'art (*c*).

Il faut entendre Platon récitant les instructions qu'il avait reçues d'un philosophe ; dans l'antiquité, la science se trans-

(*a*) *Suprà*, p. 59.
(*b*) *Suprà*, p. 58.
(*c*) *Suprà*, p. 196 & 216.

mettait de vieillard en vieillard. Ce philoſophe avait été inſtruit lui-même par ſon aïeul, qui lors de l'expédition mémorable de Xerxès dans la Grèce, fut envoyé à Délos pour défendre cette île célebre & reſpectable par la naiſſance des Dieux. Nous ne croirons pas cette circonſtance; nous ſavons que les Dieux ſont plus anciens que les Grecs : leurs îles n'étaient pas habitées lorſque tous ces Dieux faux & mortels ſont nés. Mais enfin cet aïeul trouva dans l'île de Délos des tables d'airain, apportées des montagnes Hyperborées; & il y lut toute la deſcription de l'enfer, la doctrine de l'ame immortelle, dégagée des liens du corps & deſcendue ſous la terre dans l'empire de Pluton : empire fermé par des portes de fer, où ſe préſentent d'abord l'Achéron & le Cocyte, au-delà Minos & Rhadamante (*a*), qui

(*a*) Eaque ne paraît point dans ce paſſage de Platon. Ce troiſième Juge des Enfers pourrait bien avoir été ajouté depuis.

jugent dans le champ de la vérité (*a*). Je n'ai pas besoin de vous faire observer, Monsieur, toutes les conséquences qu'on peut tirer de ce singulier passage. Vous voyez que les connaissances des Grecs étaient étrangères; le dogme de l'immortalité de l'ame & de la vie future était emprunté: mais, quant au lieu d'où ces connaissances sont venues, je vous le demande, peut-on donner une preuve plus complete que celle de ce philosophe cité par Platon? Il lit sur ces tables, qui furent l'ouvrage des peuples septentrionaux, toute l'histoire des institutions que nous retrouvons dans le nord de la terre; il y voit les noms de fleuves & de personnages, dont la langue conserve encore les significations & les racines. Ajoutez, Monsieur, que cette île de Délos, qui a vu naître les Dieux dans la Grèce, a été évidemment qualifiée par la vanité nationale; elle repré-

(*a*) *Plato in axiocho.*
Rudbeck, t. I, p. 536.

ſente une île plus ancienne & plus grande, que Diodore de Sicile & Pline placent tous deux dans les mers ſeptentrionales. L'un la nomme île Baſilée ou royale (*a*), l'autre lui donne le nom d'Oſeriſta (*b*); & ce mot, comme pour appuyer leur témoignage, ſignifie dans les langues du Nord, *île des Dieux Rois*, *île royale des Dieux* (*c*). Ainſi tout ce que les Grecs débitaient de cette île de Délos, honorée de la naiſſance des Dieux, appartient à l'île Baſilée qui était dans les mers du Nord.

Plutarque penſait jadis, comme je le penſe aujourd'hui, Monſieur, qu'Homère a voulu placer les Enfers vers le pôle boréal; il croit que ce ſont les ténebres de ces contrées qui l'ont déterminé (*d*). Mais Homère était plus près des ſources de l'antiquité, Homère était plus inſtruit que Plutarque; ce ne ſont point des conve-

(*a*) Diodore, t. II, p. 225.
(*b*) Plin. liv. XXXVII, c. 2.
(*c*) Rudbeck, t. I, p. 462, 464.
(*d*) Plutarque, *in Mario*. §. 2.

nances, ce font les traditions qui l'ont conduit. Ce choix n'eft pas de fon génie, il a fuivi l'opinion reçue & univerfelle. Tous les poëtes, tous les auteurs anciens, ont placé le Tartare, les Champs Elifées, les jardins des Hefpérides, la naiffance des Dieux & des Héros, la demeure des mânes, aux extrémités du monde & dans le pays des ténebres. D'ailleurs eft-ce Homère, font-ce les poëtes grecs qui ont introduit dans les langues du Nord, les noms mêmes des fleuves, des Juges & des Dieux des Enfers? Tous ces noms étaient étrangers à la Grèce (*a*); les Grecs n'ont fait que les adoucir en les adoptant. Ils les tenaient des pélages, & le nom de ce peuple annonce qu'il fut errant, c'eft-à-dire voyageur; c'eft par les courfes & la defcente des hommes vers l'équateur que la terre s'eft peuplée & inftruite. Platon autorife à cette conclufion, puifqu'en conféquence d'une tradition certaine, il nous apprend

(*a*) Hérod. liv. II.

qu'on avait vu à Délos des tables d'airain apportées des pays du Nord, où on lisait la description des Enfers. N'est-ce pas nous dire que ces tables étaient la source de ces idées? Quelle raison l'eût engagé à contredire si formellement les prétentions de la vanité grecque, s'il n'y avait pas été forcé par la vérité? Je m'en rapporte à Platon, disciple des Egyptiens, je cede à un Grec qui dépose contre les Grecs & les Egyptiens.

Je prévois une objection que vous m'allez faire. *Jadis*, me direz-vous, *les nations de la zône tempérée n'imaginaient pas que la terre fût habitée au-delà du 50e degré de latitude boréale. Je pardonne aux Grecs d'avoir placé les ténebres Cimmériennes précisément vers le 50e degré* (*a*). Mais, Monsieur, les Grecs, tout ignorans qu'ils étaient, distinguaient les Cimmériens des Hyperboréens. Les Cimmériens habitaient en effet vers les Palus Méotides, entre 45

(*a*) Lettres sur l'origine des Sciences, p. 12.

& 50° de latitude. Ces peuples, ſuivant mon principe (*a*), doivent avoir deſcendu le Volga, puis le Tanaïs, aujourd'hui le Don, qui ſe jette dans la mer d'Azof. En remontant ces fleuves, en arrivant à leurs ſources, vous vous trouverez au point de départ de ce peuple. *Les Cimmériens*, dit Plutarque, *n'étaient qu'une petite partie d'une grande nation, chaſſée par les Scythes, & qui s'arrêta près du Tanaïs, après avoir traversé l'Aſie. Cette multitude guerrière habitait auparavant les bords de l'Océan, dans les forêts épaiſſes & sous un ciel ténébreux; là le pôle eſt presque à plomb sur la tête; de longues nuits & de longs jours se partagent l'année* (*b*). Il y avait donc des Cimmériens en Aſie; lorſqu'ils en ſortirent, il y en eut près du Boſphore; & lorſque ces barbares ſe furent portés en Italie, il y en eut auſſi près de Baies & de Pouzolles (*c*). On peut donc

(*a*) *Suprà*, p. 256.
(*b*) Plutarque, *in Mario*.
(*c*) L'Abbé Bannier, Mythol. t. II, p. 418.

concevoir comment des peuples du même nom ſe retrouvent en tant d'endroits divers ſur la terre, & comment les hiſtoriens ont pu faire tant de fauſſes applications & de mépriſes.

Mais ce n'eſt pas chez ce peuple que les Grecs puisèrent les idées qu'ils avaient des Hyperboréens. Hérodote raconte qu'il y a des peuples qui dorment pendant ſix mois, parcequ'il ſuppoſe apparemment que dans la nuit, quelque longue qu'elle ſoit, on n'a rien de mieux à faire que de dormir. Les Grecs n'ignoraient point que dans le nord il y avait un climat où l'année n'était compoſée que d'un jour & d'une nuit de ſix mois (*a*). *Les peuples de ce climat, les Hyperboréens sement le matin, moiſſonnent à midi, cueillent les fruits le soir, & les renferment la nuit dans leurs cavernes* (*b*). Peut-on mieux peindre la vie de ces peu-

---

(*a*) Pline, liv. IV, c. 12.
Solin Polyhiſtor, c. 16.
Pomp. Mela, liv. III, c. 5.
(*b*) Pline, liv. IV, c. 18.

ples, pour qui le tems n'a que de grands intervalles, pour qui la nature n'a point fait la viciſſitude ſans ceſſe renaiſſante des jours & des nuits? Elle leur donne tout à la fois la lumière, tout à la fois les ténebres de l'année; une moitié de la révolution ſolaire eſt occupée par le travail, l'autre eſt pour le repos & pour l'ennui: & s'ils ſe retiraient l'hiver dans des cavernes, c'était pour s'appercevoir moins de l'abſence du ſoleil. Le ciel eſt vuide & triſte ſans lui; le ciel ſans ſoleil n'était pas digne de leurs regards. D'ailleurs la deſcription du pays des Hyperboréens ne reſſemble point aux bords des Palus Méotides. Au-delà des Gaules, dans l'Océan, du côté du ſeptentrion, il eſt, ſuivant Hécatée (*a*), une île plus grande que la Sicile; c'eſt là qu'habitent les Hyperboréens, qui, ſuivant leur nom, ſont au-delà du climat où eſt l'empire de Borée, & d'où le vent du nord ſouffle la glace ſur la terre. C'eſt le lieu de la naiſſance de Latone & de ſon fils Apollon.

(*a*) Diod. t. I, p. 307.

Ces peuples ont aimé de tout tems les Grecs, & ſur-tout ceux d'Athènes & de Délos. Nous dirons peut-être quelque choſe de ce commerce entre les Grecs & les Hyperboréens; mais dans ce moment, Monſieur, vous ne ſerez pas étonné de trouver chez les Inſulaires de Délos des tables d'airain, écrites en langue Hyperboréenne; & lorſque Platon vous aſſurera qu'elles contenaient la deſcription des enfers, vous ne douterez point qu'ils ne fuſſent placés dans le pays des Hyperboréens, dans le nord de la terre. Il me paraît clair que la patrie de ces idées eſt dans cette région du monde. Il eſt poſſible ſans doute que dans des tems d'ignorance, les Grecs aient confondu les lieux, aient placé de longues ténebres chez les Cimmériens, au 50ᵉ degré de latitude. Je leur pardonne comme vous cette erreur, mais elle ne change point l'état des choſes: elle n'empêche point qu'ils ne fuſſent inſtruits d'une manière vague & obſcure des phénomènes propres aux climats les plus près du pôle; elle n'empêche point que ce

nè ſoit préciſément dans ces climats que les plus inſtruits des Grecs ont cherché le tartare & les champs éliſées.

Les mânes, les ombres des morts ſont les reſtes de l'homme. On n'a pu leur donner ce nom que dans le pays où l'homme lui-même portait le nom de *Mann*. Ces rapports ſont trop frappans pour n'être pas ſentis, la conſéquence m'en paraît évidente. Ce mot de *mann* appartient excluſivement aux langues du nord (*a*): j'en conclus que l'idée des mânes, celle du tartare & des champs éliſées ſont deſcendus du nord; & que tous les peuples qui, ſans révélation, ſe ſont élevés à la croyance de la vie future, ont leurs ancêtres dans cette partie du monde. Mais vous me demanderez comment les hommes ont pu ſe tromper ainſi, mêler une erreur groſſière à une penſée profonde, & donner une poſition

(*a*) Les Lapons appellent encore *manes*, ce qui reſte de l'homme apres la mort. Voyages de Renard en Laponie, tom. I, p. 184.

matérielle & terreſtre à des lieux que nous ne verrons jamais qu'en eſprit, & après avoir quitté la terre. Il ſemble que ce ſoit une démence de les placer dans des régions qu'on a connues, fréquentées, & où on n'a jamais rien vu de tout cela. La raiſon en eſt ſimple; tout cela s'eſt opéré par une marche naturelle. Ces inſtitutions n'ont point été faites ſur les lieux: cette géographie s'eſt établie dans le ſouvenir, ces changemens ont été produits ſous le voile de la tradition; le regret change, embellit tout, c'eſt lui qui fait les métamorphoſes. Les champs éliſées ont la même origine que l'âge d'or. Quand on a eu quitté la patrie où un peuple s'était formé, accru, on a regretté cette patrie. Tantôt on a dit aux jeunes gens; Nous avons habité jadis, nous ou nos ancêtres, un pays délicieux, ſur un ſol fertile, ſous un ciel pur, qui ne voyait que des hommes vertueux, parceque des loix juſtes & ſévères puniſſaient les méchans. Tantôt, comme la mort réunit tout, ſans diſtinction ni de tems, ni de lieu;

comme la même ombre enveloppe tout ce qui ſort du tems & de l'eſpace, en montrant un vieillard qui venait de finir ſes jours, on a dit : Il eſt allé rejoindre ſes ancêtres, il va jouir avec eux de la paix, recevoir la félicité qu'il a méritée : les méchans n'y retournent que pour y ſubir la ſévérité des jugemens. Ces idées ſe ſont répétées, gravées par les générations ; & l'on a fini par confondre l'autre vie, le lieu où Dieu punit & récompenſe, avec l'ancien ſéjour, avec la patrie première & regrettée, où les mœurs étaient innocentes & les loix ſévères.

Cette origine de la fable de l'enfer me paraît admiſſible, parcequ'elle eſt vraiſemblable & philoſophique ; mais elle porte encore ſur trois faits qui ſemblent devoir exclure le doute. Les poëtes & les hiſtoriens, qui ſont à notre égard les dépoſitaires des anciennes traditions, ont écrit que le ſiege des enfers était au nord de la terre; on en pourrait douter, on pourrait croire que c'eſt un choix de convenance;

mais les langues ſeptentrionales & vivantes, vous font entendre encore les noms, ou les racines des noms inconnus, étrangers à la Grèce. La Grèce n'a point été chercher des mots, ou des ſons barbares pour les idées qu'elle a créées; elle a même été obligée d'adoucir ces mots, quand elle les a reçus. Nous jugeons que la chimie vient des Arabes, parceque les mots techniques ſont Arabes. L'aſtronomie nous a été enſeignée par les Grecs & par les mêmes Arabes; on le voit par l'ancien dictionnaire de cette ſcience. La ſcience des enfers appartient au peuple, dont la langue a produit les noms des dieux, des juges & des fleuves des enfers. Les mots n'ont pu être adoptés, que parcequ'ils ſont inſéparables des idées. Ces deux faits, ces deux preuves ſuffiraient ſans doute, mais l'hiſtoire nous montre évidemment que dans tous les tems, le midi a été envahi par les hommes du nord; de tout tems les richeſſes ont tenté la pauvreté: vous voyez que l'Eu-

rope a été peuplée par ces invaſions, vous voyez que toutes les nations de l'Aſie avaient franchi le Caucaſe, qu'elles ſe ſont fortifiées contre les nations qui ont voulu les ſuivre. Il ſemble qu'il y ait une pente qui entraîne les hommes vers l'équateur; c'eſt l'effet néceſſaire de l'attrait de la chaleur & des richeſſes, c'eſt la pente du beſoin & de l'intérêt. Ce fait de l'hiſtoire ſe joint aux deux premiers; il explique pourquoi les fables du nord, & les mots des langues ſeptentrionales, ſe trouvent dans le midi: les hommes, les mots & les idées ont ſuivi le même cours.

La chûte de Phaëton ne l'a point fait tomber en Italie, elle l'a noyé dans les eaux de l'Eridan, qui va groſſir les mers du nord. Vous avez vu Prométhée enſeignant à Hercule le chemin du jardin des Heſpérides par le Caucaſe; le nom d'Hercule, ſon hiſtoire le naturaliſe dans le nord; les Heſpérides, filles d'Atlas, ſont du même pays. Cette Calipſo ſi ſéduiſante, qui pendant

dant sept années retint Ulysse dans ses fers (a), qui lui fit oublier la foi conjugale, qui enfin essaya les mêmes charmes, & manqua la victoire sur Télémaque; cette Calipso était la fille du grand Atlas: les bois de Proserpine, les champs élisées, le tribunal de Rhadamante sont dans le nord, & dans l'empire de Saturne, frère d'Atlas. Voilà la mémoire des Atlantes qui se renouvelle, voilà des fables qui sont leurs institutions. Non-seulement nous avons vu qu'ils avaient franchi le Caucase, nous les avons retrouvés dans la Scythie, mais les fables présentes nous les montrent plus dans le lointain & vers les ténebres du pôle. Je n'ose encore en tirer cette conclusion, que les Atlantes sont les habitans du nord de la terre; elle est extraordinaire & hardie. Vous m'avez demandé des nouvelles de mon peuple perdu, il vous faut des preuves historiques. Je ne sais si vous prendrez ces fables pour des histoires. Eh

(a) Odyssée, liv. VII.

quoi! ne voudriez-vous pas que les filles fuſſent de la famille de leur mère? L'homme ne ment pas ſeulement pour mentir; quelquefois il corrige un peu la vérité, quand elle n'eſt pas aſſez intéreſſante ou aſſez agréable : elle reſte moins pure, mais elle eſt toujours la vérité; elle a acquis des charmes, mais elle n'a pas perdu tous ſes titres. Il me paraît évident que ces fables tiennent au nord par les racines des langues ſeptentrionales. Quand elles ne feraient que des jeux de l'imagination, elles nous montrent le berceau autour duquel ces jeux ſe ſont paſſés. Mes ſoupçons ſe fortifient; je ſens que je marche vers la conviction. Quoique je ſois timide, quand vous me faites l'honneur de m'écouter; quoique je ne me pardonnaſſe pas de vous avoir égaré, je dois profiter des avantages du lieu où je vous ai conduit. Arrivés dans les contrées entre le pôle & le Caucaſe, nous en avons vu deſcendre toutes les nations de l'Aſie, nous ſommes près des ſources du genre humain; cette grande vérité ne doit

pas reſter ſtérile. Je vous ſupplie de ne pas m'abandonner ; & ſi le peuple Atlantique n'eſt pas une chimère, nous allons retrouver ſa demeure.

Je ſuis avec reſpect, *&c.*



VINGT-TROISIEME LETTRE

A M. DE VOLTAIRE.

Découverte de la patrie des Atlantes.

A Paris, ce 5 Mai 1778.

PLATON parlait aux Athéniens, Monſieur, de la plus belle & de la meilleure génération d'hommes qui eût jamais exiſté. Il n'en était échappé qu'une faible ſemence, dont les Athéniens étaient les deſcendans. Il ajoute qu'Athènes ſeule réſiſta aux efforts d'une grande puiſſance ſortie de la mer Atlantique (*a*). Je crois bien qu'il y avait autant de politeſſe que de vérité dans ces complimens; mais enfin la flatterie, & ſurtout la flatterie d'un philoſophe, doit conſerver un peu de vérité. J'en conclus qu'il exiſtait dans la Grèce une tradition vague & confuſe de quelque deſcendance. On

(*a*) *Suprà*, p. 21.

rapportait l'origine de la nation à un peuple ancien, placé dans une partie du monde alors inconnue. Pour m'éclaircir, pour en ſavoir plus que les Grecs eux-mêmes, il faut que je rapproche des traditions; j'ai toujours vu la lumière & la vérité ſortir de ces rapprochemens & de ces alliances. Les Grecs ſe vantaient d'avoir eu un commerce ſuivi avec les Hyperboréens; on dit qu'ils les viſitaient, qu'ils leur avaient laiſſé des offrandes chargées d'inſcriptions grecques. Les Hyperboréens eurent de leur côté le Scythe Abaris pour ambaſſadeur; ils portaient chaque année les prémices de leurs grains. Trois ou quatre filles jeunes & vierges en étaient chargées, ſous la conduite de cent jeunes gens; ces vierges eſſuyèrent en route quelque accident, on n'en envoya plus: on fit paſſer les offrandes de peuple en peuple, & de main en main juſqu'à Délos (*a*). Les tables Hyperboréennes qu'on voit dans cette île, ſuivant le té-

(*a*) Bannier, Mythol, t. I, p. 665.

moignage de Platon (*a*), me donnent de la confiance à ces faits. Mais la route que ſuivaient ces offrandes confiées à la probité antique eſt remarquable ; Pauſanias nous apprend que les Hyberboréens les remettaient aux Arimaſpes, ceux-ci aux Iſſédons, les Iſſédons aux Scythes, qui les faiſaient paſſer en Europe (*b*) : ces trois peuples ſont évidemment des peuples qui habitaient la Tartarie (*c*), entre le Caucaſe & la mer glaciale. C'eſt donc avec raiſon que Diodore de Sicile a placé les Hyperboréens vers le nord & dans une île de cette mer (*d*). Avez-vous beaucoup de foi, Monſieur, à ces vierges & à ces offrandes, qui font un ſi long voyage, qui le répetent tous les ans ? Dans un tems où la communication était difficile, ce trajet de ſept à

(*a*) *Suprà*, p. 366.

(*b*) Bannier, t. I, p. 666.

(*c*) Voyez la poſition de ces peuples de la Tartarie dans la Géographie ancienne de M. Danville, t. II, p. 321, 323, 324.

(*d*) *Suprà*, p. 374.

huit cens lieues demandait au moins un an ; les meſſagers devaient être toujours en chemin, les prémices étaient un peu vieilles quand elles arrivaient. J'explique tout cela d'une maniere aſſez ſimple, en ſupprimant les longs voyages, qui méritaient peu de croyance. Ces viſites réciproques me ſemblent naître du voiſinage ; ce ſont des peuples amis, parens, qui cultivent leur amitié, & cimentent chaque année leur alliance. Les Grecs doivent avoir changé de place ſur la terre comme toutes les nations du monde ; pourquoi n'auraient-ils pas été voiſins des Hyperboréens ? Ils portaient d'abord le nom de Pélages ; ces Pélages pourraient bien avoir pris leur nom d'une mer nommée particulièrement *Pelagus*, ou la grande mer, dont Platon parle à l'occaſion de l'île Atlantide (*a*). Les Pélages s'éloignèrent, le commerce continua quelque tems. Lorſque la diſtance l'eut rompu, le ſouvenir s'en conſerva, & l'on ſe vanta des

(*a*) *In Critia.*

faits paſſés comme d'une choſe préſente. Les tables en langue Hyperboréenne, qui contenaient les hiſtoires & les fables communes, furent tranſportées & dépoſées à Délos, où l'on réſolut de repréſenter l'île des dieux qu'on avait laiſſée en Aſie. Je n'ai d'autre preuve à vous donner de cette opinion, Monſieur, que ſa vraiſemblance, que ſa conformité avec les faits que je vous ai rapportés, & avec ceux que j'y pourrai joindre encore. Et ſans cet ancien voiſinage des Grecs & des Hyperboréens, où les Grecs auraient-ils pris dès leurs commencemens, dans un tems où les individus ne voyageaient gueres, tant de connaiſſances ſur les phénomènes des longs jours & des longues nuits des climats ſeptentrionaux, ſur les ténebres qui affligent une partie de l'année ? Ce ſont les inſtructions reçues dans ſon enfance & près de ſon berceau, que ce peuple a conſervées dans la vigueur de l'âge. Orphée, Homere, ont chanté ces traditions, que les beaux vers ont fait vivre.

Cette île des Hyperboréens me rappelle l'île Panchaïe, dont Euhemère comptait tant de merveilles, où l'on trouve écrites en caractères d'or sur une colonne les actions d'Uranus, de Saturne & de Jupiter, c'est-à-dire des chefs des Atlantes (*a*). Elle me rappelle ces îles sacrées, situées au-dessus de l'Angleterre, où Plutarque place le séjour des démons & des demi-dieux (*b*); l'île Basilée, où l'on recueille l'ambre, où Phaëton fut précipité (*c*); l'île *Osericta*, ou l'île des dieux (*d*); l'île du bonheur, appellée aussi *Elixoia*; l'île Atlantide de Platon; enfin l'île Ogygie où régnait Calipso, & qui, suivant l'opinion d'Homere & de tous les anciens, était la même que l'Atlantide.

Ne trouvez-vous pas, Monsieur, quelque chose de singulier dans cet amour des anciens pour les îles? Tout ce qu'il y a de sacré, de grand & d'antique s'y est passé:

(*a*) Diod. de Sic. t. II, p. 263, & 339.
(*b*) Des oracles qui ont cessé, §. 13.
(*c*) Diod. t. II, p. 225.
(*d*) Pline, liv. XXXVII, c. 2.

pourquoi les habitans du continent ont-ils donné cet avantage aux îles ſur le continent même ? Quand on veut décorer ſon antiquité par des fables, c'eſt ſa patrie qu'on illuſtre, & non des contrées étrangères. On ne ſacrifie point à de petits appendices, à des terres iſolées & détachées comme ces îles, les grandes maſſes de terre qui ſemblent les maîtreſſes du globe. Je penche à croire que cet amour était un peu forcé. Ces traditions n'ont point été imaginées, elles ont un fonds de vérité, l'amour propre les eût tournées autrement, mais la vérité lui réſiſte. Quand vous voyez un homme enrichi & parvenu à envoyer chercher les actes & les titres de ſa famille dans un village, n'y placez-vous pas ſon origine? Eh bien! ce village ſi humble devant les capitales, c'eſt ici cette île qui a peuplé en partie les grandes terres; les titres de famille du genre humain, ce ſont les traditions qui ont leur ſource dans ces îles ſacrées. Les Inſulaires ont eu beſoin de vaiſſeaux pour aborder notre vieux continent; de là l'origine de la

navigation. Les Grecs diſaient que Minos le premier avait formé des flottes, & s'était emparé de la mer (*a*). Vous avez vu quel fut ce Minos juge des enfers, dont les Grecs ont fait le légiſlateur de la Crete. Minos était un homme du nord ; l'inventeur de la navigation s'y rencontre également : vous en allez convenir. Mes premières raiſons ſont celles que je vous ai déja expoſées, pour placer l'idée des grandes navigations dans une île ſolitaire & bornée (*b*). J'y ajoute la néceſſité de ce ſecours pour ſe porter dans le continent de l'Aſie, où vous verrez que les hommes ont paſſé. Une fable déja conſignée dans ces lettres (*c*), citée également par l'Edda & par Héſiode, confirme cette origine. Dans le nord le frêne ſe nomme *aſtar*. Jadis les traits, les épées, toutes les armes offenſives & les navires du nord furent de ce bois. Les

---

(*a*) Thucyd. bell. Pelop. liv. I.
(*b*) *Suprà*, p. 92.
(*c*) *Suprà*, p. 357.

navigateurs étaient appellés *aſtemann*, hommes de bois (*a*); ils deſcendaient de leurs maiſons flottantes & bâties de frêne, leurs armes étaient les dépouilles de cet arbre : la fable dit qu'ils étaient nés dans les forêts ; que les dieux les avaient formés de ce bois. C'eſt donc parcequ'ils arrivaient ſur des navires qu'on a imaginé l'hiſtoire des fils de Borée, qui fabriquent l'homme avec un morceau de bois ; c'eſt pour cette raiſon qu'Héſiode, donnant à ſes Géans un cœur de diamant, a dit qu'ils avaient été faits de bois, & même de bois de frêne : il n'y a que la vérité, cachée ſous ces allégories, qui puiſſe ramener ainſi à la même ſource des fables ſi différentes. Vous ſavez, Monſieur, que les traces des origines ſe conſervent dans les langues. Une ſcience eſt iſſue du pays où les mots techniques dont elle ſe ſert ont pris naiſſance ; c'eſt un principe inconteſtable. Vous avez vu que le mot qui en Grèce & en Italie ſignifiait un vaiſſeau, a

(*a*) Rudbeck, t. I, p. 543.

la même ſignification dans les langues du Nord. Dans ces mêmes langues *Ship* eſt encore un navire. Ce mot ſe conſerve dans la langue Anglaiſe, & il ſe retrouve au bout du monde chez les Kourillès pour nommer un petit canot (*a*). Les uns & les autres peuples n'ont pu avoir de ſource commune que dans le Nord; & d'après notre principe, puiſqu'ils y prirent le nom des vaiſſeaux & des canots, qui ſont le premier état des navires, ils ont dû y prendre également l'idée de la navigation. Et ne voyez-vous pas, Monſieur, que ceux qui nous l'ont enſeignée, les Phéniciens, ces hardis navigateurs, étonnant le monde par leurs courſes, conſervant le culte du Soleil & le ſouvenir de tous les Chefs des Atlantes (*b*), étaient ſans doute deſcendus avec eux du Caucaſe, n'étaient peut-être que les Atlantes mêmes ſous un nom changé, & avaient comme eux leur patrie dans le

(*a*) *Suprà*, p. 304.
(*b*) *Suprà*, 15[e] Lettre, p. 107.

Nord, où les langues nous montrent l'origine de la navigation. Nous ne ferons point étonnés que dans leur temple d'Hercule, il y eût toujours deux colonnes, l'une dédiée au feu, au Soleil qui manquait à des contrées froides, & l'autre au vent qui les conduisit dans le continent, & dans une nouvelle patrie plus habitable (*a*). Mais ce point commun de descendance des Anglais, des Phéniciens & des Kourilles, doit être placé aussi haut dans le tems que sur le globe. L'invention de la science navale ne peut être que très antique. Cependant les Orientaux semblent en avoir conservé quelques traditions : les Chinois ont leur *Peirun*, aimé des Dieux, qui se sauva d'une inondation dans une barque (*b*) ; les anciens peuples de la Suede ont leur *Belgemer*, également sauvé dans une barque avec sa femme. Le lieu d'où ils s'échappaient semble donc placé entre les parties septentrio-

(*a*) *Suprà*, p. 110.

(*b*) Kempfer, hist. du Japon, liv. III, c. 3.

nales de la Suede, & les parties ſeptentrionales de la Chine & de la Corée; il doit répondre au milieu de l'Aſie. Nous ne ſommes pas obligés de faire remonter ces traditions au déluge univerſel, elles peuvent appartenir à des déluges particuliers. Les Tartares diſent qu'autrefois leurs pères navigeant dans le lac Kytaï, où le fleuve Oby prend ſa ſource, avaient vu de loin dans ce lac de grands édifices, en partie ſubmergés (*a*). C'eſt un indice que cette partie du monde peut en effet avoir ſubi quelque inondation particulière. Les Grecs, les plus grands voleurs de l'antiquité, qui s'appropriaient tout, les fables, les hiſtoires des nations, les héros, les inventeurs des ſciences, ont bien pu s'approprier auſſi les grandes cataſtrophes de la nature, gravées dans le ſouvenir des hommes. *Il n'y a rien de ſi obſcur*, dit l'Abbé Bannier, *que l'hiſtoire d'Ogygès & du déluge qui arriva ſous ſon regne. Ce Prince était-il origi-*

(*a*) Pierre Bergeron, traité des Tartares, 1634, p. 217.

naire de la Grèce, ou était-il étranger? en quel tems vivait-il? qu'est-ce que le déluge d'Ogygès? Voilà trois questions qu'il n'est pas possible d'éclaircir (*a*). Puisque M. l'Abbé Bannier abandonne la partie, je prendrai la liberté de vous proposer mes conjectures.

Diodore de Sicile, Monsieur, nous a appris que les Titans, ou les Géans, étaient nés d'Uranus & de la terre dans le pays des Atlantes (*b*). Phérécide, historien Grec, dit que les Hyperboréens étaient de la race des Titans (*c*); l'Hyperborée était donc le pays des Géans. Qu'étaient ces Géans ou Titans? Trois d'entre eux se nommaient Cottus, Briarée, Gygès, ils avaient cent mains & cinquante têtes; ils habitaient une terre ténébreuse, & le Tartare où Jupiter les précipita (*d*); ils aidèrent Saturne, qui

(*a*) Mythol. t. III, p. 32.
(*b*) *Suprà*, p. 53.
(*c*) Olaüs Rudbeck, tom. II, p. 19.
(*d*) Hésiode, Théog. v. 734.
Rudbeck, t. I, p. 357.

voulait

voulait faire descendre son fils du trône pour y remonter. Or Saturne ne peut avoir régné que dans les climats où nous sommes maintenant arrêtés; c'est le lieu des Champs Elisées qui étaient dans son empire (*a*). Denis le Géographe dit que la grande mer, au nord de l'Asie, était appelée glaciale ou saturnienne (*b*). Orphée, Pline, disent que les habitans lui donnaient ce nom (*c*); c'est donc là que nous devons placer les Géans, les compagnons & les aides de Saturne, qui depuis ont partagé sa prison. Ces cent mains & ces cinquante têtes, qui ne désignent que la force & la prudence, ont fait imaginer la forme du Dieu *Fo* & des divinités indiennes, dont les idoles remplissent la Tartarie, l'Inde, la Chine & le Japon. Je vois clairement, Monsieur, que

(*a*) *Suprà*, p. 362.
(*b*) Denis, v. 35.
Rudbeck, t. I, p. 404.
(*c*) Orphée, v. 1077.
Pline, liv. IV, c. 16.
Rudbeck, t. I, p. 461, 513.

ce Géant formidable Gygès habita l'île Atlantide, qui eſt la même que l'île Ogygie. *Oia* dans les langues du Nord ſignifie île (*a*). J'en conclus qu'Ogygie eſt l'île de Gigès, & la ſubmerſion de cette île en tout ou en partie, eſt le déluge d'Ogygès.

Mais le plus grand des déluges de l'Atlantide eſt le déluge d'hommes, ſortis peut-être à pluſieurs repriſes de cette île. Je ne vous parle ni de Tamerlan, ni de Gingiſkan, ni de ces eſſaims de barbares qui ont inondé l'Empire Romain; je remonte à des irruptions plus antiques, aux grandes expéditions de Bacchus & d'Oſiris, ou plutôt à celles d'un perſonnage célebre & unique, qui a porté ces deux noms. Oſiris, c'eſt le Soleil; Bacchus, quoique le Dieu du vin, eſt auſſi l'emblême de l'aſtre qui fait mûrir les raiſins. Je le crois volontiers; mais le voyage de Bacchus, ſes courſes dans l'Inde, celles d'Oſiris dans l'Egypte, les peuples qu'ils ont inſtruits, les villes qu'ils

(*a*) Rudbeck, t. I, p. 468.

ont fondées, ne peuvent être une pure allégorie. Toute cette hiſtoire contient des choſes évidemment phyſiques; mais ces villes fondées & beaucoup d'autres faits ſont hiſtoriques. On peut en faire la ſéparation par des conjectures vraiſemblables. Je conçois que les hommes cherchant le ſoleil, s'avançant du Nord vers l'équateur, avaient un chef pour les conduire; ce chef eſt appellé Bacchus par les Indiens & par les Grecs, Oſiris par les Egyptiens. Lorſque l'imagination a voulu joindre ſes peintures au récit de la tradition, on a vu que le ſoleil abandonnait un pôle pour s'approcher de l'autre, qu'il ſemblait deſcendre du Nord en s'avançant vers l'équateur; on a dit qu'il marchait dans le ciel comme les hommes avaient marché ſur la terre: & le chef d'une expédition mémorable eſt devenu l'emblême de la courſe ſolaire. Des peuples ſédentaires n'auraient point eu cette idée: leurs traditions n'auraient point fourni d'allégories pour les voyages du Soleil; c'eſt parcequ'ils ont voyagé, & dans la direction

des pôles, qu'ils ont lié le mouvement de cet aſtre à leur hiſtoire. Nous ne pouvons douter que Bacchus ne ſoit parti du Nord lorſque nous voyons ſon culte célébré par des femmes couronnées de lierre, dans des îles au-delà de la grande Bretagne (*a*). Les Grecs n'ont point porté dans ces îles, où il ne croît plus de vignes, le culte du fils de Sémele; Bacchus eſt là dans ſon pays natal. Auſonne le dit expreſſément (*b*) en parlant du Soleil: *les Egyptiens*, dit-il, *l'appellent Oſiris; dans l'île Ogygie, on lui donne le nom de Bacchus*. Voilà donc la véritable patrie de Bacchus, c'eſt l'île Ogygie; c'eſt de là qu'eſt partie la multitude d'hommes qui deſcendit dans l'Inde ſous la conduite de Bacchus, & qui envahit l'Egypte ſous les ordres d'Oſiris. Ne croyez pas, Monſieur, que je regarde cette expédition comme faite en une fois, je n'aime pas les longs voyages. Une ſi grande

(*a*) Denys, *in perieg*. v. 522.
Rudbeck, t. II, p. 367.

(*b*) Auſone, épig. 30.

partie du globe ne se parcourt pas tout d'une haleine. Je conçois qu'il y a eu des repos & des intervalles : enfin quand on a choisi une demeure fixe & permanente, la mémoire a perdu la notion des tems, des postes & des établissemens consécutifs; on n'a plus considéré que le point de départ & celui de l'arrivée, & la marche de plusieurs siecles, commencée sous un chef & finie sous un autre, est devenue un voyage unique, dont on a déféré l'honneur au premier. Les Atlantes sont un autre débordement sorti de l'île Ogygie, & qui s'est répandu dans l'Egypte, dans la Phénicie, dans l'Asie Mineure, dans la Grèce & dans l'Italie. Vous me direz, Monsieur, que l'île Ogygie, ou, selon Platon, l'île Atlantide, étant au-delà des colonnes d'Hercule, il faut que les Atlantes aient passé devant ces colonnes pour arriver dans les pays que je viens de nommer; c'est pourquoi l'on avoit placé l'Atlantide dans les Canaries & dans le voisinage de Cadiz, où furent le temple &

les colonnes consacrées à Hercule. Mais ce temple n'était pas unique, ces colonnes sacrées ne se trouvent pas seulement en ce lieu. Rappelons-nous le nom qu'elles portaient; ce nom signifiait bornes, limites (*a*). Elles marquent les repos, les limites de la course d'Hercule; on érigeait des colonnes, & on disait Hercule a été jusques-là. De proche en proche on en érigeait de nouvelles, dans chaque établissement du même peuple, dans chaque station du voyage de plusieurs siecles dont nous venons de parler. Quand le peuple marchoit de nouveau, Hercule recommençait sa course, & parvenoit à de nouvelles bornes. Tyr, comme nous l'avons dit (*b*), avoit un temple qui renfermait deux colonnes semblables à celles de Cadiz; voilà donc un des intervalles du voyage d'Hercule. Ce voyage peut en avoir eu bien d'autres qui ne sont pas marqués dans l'histoire; peut-être que

(*a*) *Suprà*, p. 108.

(*b*) *Suprà*, p. 108.

plusieurs de ces colonnes ont été renversées par le tems, qui a détruit aussi leur mémoire. On retrouve les traces d'Hercule dans la Scythie, il a dû y placer des colonnes; & si ce pays n'avait pas été tant dévasté, s'il avait eu des historiens, nous en saurions quelque chose. Tacite a parlé pour les habitans du Nord; il dit que Drusus tenta de pénétrer dans l'Océan par les bouches du Rhin, la renommée lui apprit qu'on y voyait des colonnes d'Hercule. Soit en effet, dit Tacite, qu'Hercule ait été jusques-là, soit que nous soyons portés à lui attribuer tout ce qui est grand & extraordinaire (*a*). Nous pouvons soupçonner des colonnes au nord de l'Asie, comme Drusus en a trouvé au nord de l'Europe; ou plutôt ces colonnes placées dans quelque île de l'Océan, étaient également au nord de ces deux parties du monde.

Les Géans que les Grecs nous représentent écrasés par des montagnes, vo-

(*a*) Mœurs des Germains, c. 34, §. 2.

miſſant des flammes par les bouches du Véſuve & de l'Etna, les Titans précipités dans les enfers par Jupiter, enfermés dans la même priſon avec Saturne, dans le pays des ténebres & au Nord de la terre, ne ſont-ils pas les mêmes Géans contre leſquels les ancêtres des Perſes ont tant combattu dans les défilés du Caucaſe, & dont la mémoire s'eſt conſervée juſques dans les Indes (*a*)? ne ſont-ils pas ces Dives malfaiſans, que Huſchenck & Féridoun ont liés dans les cavernes de ces montagnes? Voilà donc encore une irruption; ces Géans ne ſont qu'une même race d'hommes nés dans le Nord, tranſportés dans le Midi, & combattant pour la permiſſion de paſſer les montagnes. Ces traditions, qui ſemblent ramener toutes les origines à des îles du Nord (*b*), en s'uniſſant à celles qui conſtatent la vénération des peuples pour les montagnes, ſem-

(*a*) Lettres ſur l'origine des Sciences, p. 110.
(*b*) *Suprà*, p. 389.

blent tracer la marche d'une partie du genre humain ſorti d'une île du Nord, long-tems retenu dans les montagnes avant de deſcendre dans les belles contrées qu'il habite maintenant.

Je vais vous rapporter, Monſieur, un fait qui me ſemble marquer évidemment cette marche & cette origine. Dans la langue indienne & malabare, le mot *Div* ſignifie île. Les Portuguais poſſedent aux Indes, dans le royaume de Guzarate, une ville nommée *Diu*, parcequ'elle eſt bâtie dans une île. Cette ſignification eſt évidente dans les noms des îles *Maldives & Laquedives.* L'île de Ceylan porte chez les Arabes le nom de *Serandib*, mot à mot, île de Seran, parceque les Arabes n'ayant point de V dans leur langue, y ont ſubſtitué un B (*a*). Quand je vois la mémoire des Géans conſervée aux Indes comme dans la Perſe, ne puis-je pas dire,

(*a*) Voyages des anciens Arabes publiés par l'Abbé Renaudot, p. 126 & 133.

Herbelot, Biblioth. Orient. p. 806.

Monſieur, que le mot *Dive*, employé par l'une & l'autre nation, a la même ſource; que les Géans de l'Inde ne ſont que les Dives de la Perſe, & que ceux-ci portaient un nom qui décele leur origine? ces Géans redoutables, ſortis primitivement d'une île, en avaient pris le nom, on les appelait *Dives*, comme nous dirions les *Inſulaires.* Il eſt aſſez naturel que le peuple du continent, qui connaiſſait mieux leur force & leur méchanceté que leur nom véritable, les ait déſignés ſous le nom d'hommes des îles, comme nous avons appelé *Normands*, *hommes du Nord*, les barbares inconnus qui ont jadis infeſté les côtes de la France.

La population exceſſive du Nord a continuellement fourni à ces émigrations. Un état de guerre ſubſiſte preſque depuis le commencement du monde entre le nord & le midi de l'Aſie. La nature a placé dans cette partie du globe une grande barrière qui la traverſe dans ſa largeur; encore fortifiée par l'art, elle a été de tems immémorial le but des efforts & le lieu de

la défenſe. A l'abri des montagnes, les peuples riches & amollis reſpiraient pendant quelque tems, tandis que les peuples féroces & avides ſe multipliaient & s'aguerriſſaient, pour franchir les digues qui leur étaient oppoſées. Je vous ai fait obſerver que tout porte l'empreinte de cette diviſion. Les peuples de Gog & de Magog, de Tchin & de Matchin, les Scythes d'au-delà & d'en-deçà des monts, les Dives & les Péris, ſont toujours deux peuples qui bordent une barrière, & qui, ſéparés & diſtingués par elle, habitent le long de ſes faces oppoſées. Quand tous les faits s'appellent & s'uniſſent par une eſpece d'attraction, il me ſemble, Monſieur, que leur accord eſt une démonſtration, & que leur réſultat eſt une vérité. On croirait que Platon a tracé le tableau que je viens de vous faire; la diviſion dont je vous parle eſt conſignée dans ſes écrits. *Avant tout*, dit Critias, *il faut ſe rappeler qu'il s'eſt écoulé* 9000 *ans depuis la guerre élevée entre les nations qui habitaient au-deſ-*

ſus & hors des colonnes d'Hercule, & celles qui peuplaient les pays en-deçà (*a*). Quand on ſe rappelle que Tacite nous indique des colonnes d'Hercule dans le Nord, que tous les témoignages des anciens ſemblent y placer l'île Atlantide, lorſqu'on voit dans l'Aſie une diviſion marquée & toujours ſubſiſtante entre les peuples du Nord & les peuples du Midi, on ne peut méconnaître cette même diviſion dans les expreſſions de Platon, qui dit des colonnes d'Hercule tout ce que nous avons dit du Caucaſe. Mais, Monſieur, ces traditions de l'Europe & de l'Aſie ont encore un point commun de tendance & de réunion. Je ne regarde pas les 9000 années dont parle Platon comme des années ſolaires; quelle que ſoit leur durée, je les adopte comme un calcul chronologique donné par la tradition. Platon, en racontant ces guerres, dit qu'il va rapporter les événemens de 9000 ans (*b*). Il eſt bien ſurprenant que le

(*a*) Platon, Dialogue intitulé *Critias*.

(*b*) Platon, dans le Timée.

regne des Dives en comprenne 7000, celui des Péris 2000 (*a*); de ſorte que le tems de la durée & des guerres de ces deux peuples eſt préciſément de 9000 ans. Tous ces petits faits tendent vers un but unique, & viennent ſe placer d'eux-mêmes, comme les pierres pour les murs de Thebes, au ſon de la lyre d'Amphion : c'eſt la vôtre qui les appelle ; vous pouvez bien opérer ces miracles, comme Amphion & comme Orphée.

Je dois prévenir une objection, Monſieur. Quand vous m'avez propoſé de chercher les Atlantes, direz-vous, vous m'avez promis des preuves hiſtoriques. En effet, vous avez aſſez bien combattu les opinions qui placent l'Atlantide dans l'Amérique & dans les Canaries ; vous m'avez montré que le peuple ſorti de cette île n'a point traverſé l'Afrique, il ne peut être arrivé en Egypte que par l'Aſie, qui eſt pleine de ſon ſouvenir ; vous avez ſuivi ce peuple

(*a*) *Suprà*, p. 30.

jusqu'au pied du Caucase, vous en avez vu descendre également les principales nations de l'Asie; vous m'avez dit que les Dives & les Péris ne sont que les ancêtres des Perses, & une première race d'hommes. Je vous accorde la vraisemblance de ces origines; je consens que nos Atlantes aient quelque rapport avec vos Dives. Je vois bien que vous tendez vers le Nord, que vous voulez m'y conduire sans que je m'en apperçoive: mais prenez garde, vous avez commencé par des faits, vous finissez par ne plus m'entretenir que de fables. C'est Hercule allant au jardin des Hespérides par le Caucase; Phaëton précipité dans l'Eridan; l'Enfer, ses Dieux & ses Juges placés dans l'empire de Saturne & au nord de la terre; Calypso que le poëte Homère fait descendre d'Atlas, & régner dans l'île Ogygie: mais d'après vos propres principes, ces fables ne sont que des demi-vérités historiques: elles sont enveloppées, & peuvent être équivoques; elles ont droit de s'unir aux faits de l'histoire, mais elles ne

peuvent s'en paſſer. Je ne croirai à vos origines que lorſqu'elles ſeront autoriſées par le témoignage clair & net d'un hiſtorien.

Eh bien, Monſieur, l'hiſtorien que vous demandez, le voici! *L'île Ogygie*, dit Plutarque, *eſt éloignée de l'Angleterre vers le couchant d'été à la diſtance de cinq journées de navigation.* Vous ſavez, Monſieur, que dans tous les pays de notre hémiſphère le couchant d'été eſt vers le nord; voilà donc la poſition de l'île Ogygie, ou Atlantide, bien déterminée au nord de l'Europe. *Près de cette île on en trouve trois autres, dans l'une deſquelles les habitans du pays diſent que Saturne eſt tenu priſonnier par Jupiter. Le Maître des Dieux a placé là, pour garder ſon pere, pour veiller ſur ces îles & sur la mer adjacente que l'on nomme Saturnienne, le Géan Ogygès ou Briarée. La grande terre ferme, par laquelle la grande mer semble de toutes parts renfermée, eſt distante de ces îles & de celle d'Ogygie environ de cinq mille ſtades. Une multitude*

de rivières descendent de la terre ferme, & y versent leurs eaux. Les bords du continent au long de la mer sont habités près d'une grande baie, qui n'est pas moindre que les Palus Méotides, & dont l'embouchure est précisément vis-à-vis la mer Caspienne. Tout cela, Monsieur, est parfaitement décrit. Les Grecs n'ont pu deviner cette géographie; ils l'ont apprise par la tradition des peuples descendus du Nord: cette tradition renfermait peut-être bien des connoissances qui nous manquent aujourd'hui. La mer Glaciale qui avoisine le pôle peut en effet être enfermée presque circulairement par les continens de l'Asie, de l'Europe & de l'Amérique.

Ces quatre îles peuvent être l'Islande, le Groenland, le Spitzberg & la nouvelle Zemble (*a*), ou quelques îles inconnues, plus avancées, & aujourd'hui inaccessibles

(*a*) Le Groenland, le Spitzberg, tiennent peut-être au continent; mais Plutarque, instruit vaguement par une tradition tronquée, a pu croire que ces pays étaient des îles.

par

par les glaces. Les dix derniers degrés vers le pôle n'ont jamais été reconnus. Je me garderai bien de faire un choix dans les îles qui ſubſiſtent encore, & qui ſont acceſſibles. On peut avoir cru que l'île Atlantide était abîmée, ou perdue dans la mer, ſeulement parcequ'on a ceſſé d'y aller, parceque les glaces accumulées ont effrayé les navigateurs, peu hardis dans les commencemens. L'Atlantide n'eſt peut-être que fermée par les glaces, & défendue par elles; mais je me borne à ſuivre Plutarque, je montre comme lui les îles de la mer du Nord. Les îles dont il parle ſont éloignées de cinq mille ſtades, qui valent 10 degrés; on peut dire que c'eſt à-peu-après la diſtance du Siptzberg au continent dans l'Aſie. Mais il eſt impoſſible de ne pas reconnaître ce continent quand on annonce une multitude de rivières qui ont leur embouchure dans cette mer. Les Laponies Danoiſe & Moſcovite n'ont que peu de rivières qui coulent vers le Nord;

le continent de l'Asie en offre plus de vingt-trois, tant grandes que petites (*a*).

Cette baie, qui n'est pas moindre que les Palus Méotides, & dont l'embouchure est vis-à-vis la mer Caspienne, est évidemment le golfe où l'Oby vient se précipiter, & qui entre dans le continent, précisément au-dessus de l'extrémité supérieure de la mer Caspienne. Je ne crois pas qu'on puisse demander aux tems anciens une description plus exacte, une position mieux fixée, & un témoignage plus clair & plus authentique.

Les peuples de ces îles, continue Plutarque, *se regardent comme habitans de la terre ferme*, (ce qui suppose que leur île était grande), *& nous autres comme Insulaires, parceque notre terre est de toutes*

(*a*) La Dwina, le Peczora, l'Oby, le Pur, le Nadym, le Taz, le Gydy, le Czerna, le Jénisea, le Piasiga, le Taimura, le Chatanga, l'Anabara, l'Ola, le Pirka, l'Olenek, la Lena, l'Amalaewa, l'Iana, l'Indigirka, l'Alazeia, le Kowirnia & l'Anadir, &c.

parts baignée par la mer. Plutarque ſemble inſinuer que les Grecs ont été leurs voiſins, comme nous avons ſoupçonné qu'ils ont pu l'être dans leur premier ſéjour. Il dit *que ceux qui jadis y furent & y demeurèrent avec Hercule, ſe mêlant avec les peuples de Saturne, renouvellèrent la nation grecque, qui commençait à s'abâtardir & à perdre ſa langue & ses loix par le commerce des Barbares*. Ce renouvellement n'eſt point l'ouvrage de la vanité grecque, c'eſt un aveu de la vérité. *Dans ce pays tous les honneurs sont déférés d'abord à Hercule, & ensuite à Saturne. Lorsque la planete de Saturne se montre au ſigne du taureau, ce qui arrive tous les trente ans, on prépare un sacrifice solemnel & un voyage d'une longue navigation. Ceux qui doivent partir sont marqués par le sort; ils abordent premièrement dans des îles opposées, habitées de peuples grecs, & où le soleil pendant un mois de l'été est à peine une heure sous l'horizon, & cette courte nuit est encore éclairée par le cré-*

puscule. On ne peut mieux désigner les climats du nord, que par cette circonstance astronomique. Ce phénomène n'appartient qu'à la Laponie Suédoise, ou à l'Islande, qui sont sous le cercle polaire arctique. *De là ils passent dans l'île de Saturne; il faut qu'ils y demeurent pour le servir pendant treize ans. Alors ils sont libres de s'en retourner; mais la plupart aiment mieux y vivre doucement, sans travail & sans affaires, dans l'abondance de toutes choses, tant pour les sacrifices divins, que pour l'étude des lettres & de la philosophie. Ils y restent, captivés par la bonté du terroir de l'île & par la douceur de l'air. Saturne est enfermé dans une caverne, il y est endormi, & retenu seulement par les liens d'un sommeil éternel. Une infinité de démons le servent, qui ont été ses courtisans & ses amis, dans le tems qu'il avait l'empire sur les hommes* (*a*). Voilà, suivant le témoignage de Plutarque, cette région de l'enfer, où Saturne règne, & où

(*a*) Plutarque, *de facie in orbe lunæ*, §. 30.

les hommes vont le retrouver, lorſqu'ils ont quitté la vie (*a*).

C'eſt un hiſtorien & un philoſophe qui vous parle, Monſieur; liſez attentivement ce récit, peſez bien tous les faits qu'il ren-

(*b*) Rudbeck, ſavant Suédois, avança, il y a près d'un ſiecle, que la Suede était l'Atlantide de Platon. Il a même cru retrouver, dans les environs de l'ancienne Upſal, la ſituation & les dimenſions que Platon donne à la capitale de l'île Atlantide. Je ne puis juger ce rapport local qu'il s'efforce d'établir. Mais ſon ouvrage eſt orné & de l'eſprit du tems, & de la plus profonde érudition; on voit qu'il m'a beaucoup ſervi. Je lui rends le tribut de reconnaiſſance que je lui dois. Si cet ouvrage n'a pas mieux réuſſi, c'eſt qu'il manquait de lecteurs, dont les eſprits fuſſent préparés. Cette idée des origines dans le Nord n'était pas mûre, à peine l'eſt-elle aujourd'hui. Rudbeck a pu lui nuire, en particulariſant trop cette origine, en l'attribuant à la Suede. Les choſes antiques ne permettent point ces détails, ni des reſſemblances ſi caractériſées. D'ailleurs il s'eſt écarté de Platon: la Suede n'eſt point une île, l'Atlantide en était une; c'eſt l'Ogygie, c'eſt l'île des Hyperboréens. Les ſuffrages de tous les anciens ſe concilient, s'uniſſent ici; & Plutarque place évidemment ce pays des Atlantes dans la mer Glaciale & dans une île. Les monumens de l'Aſtronomie m'ont conduit; je ſuis défendu par leur vieilleſſe & par leur authenticité: c'eſt le premier de mes avantages. J'ai encore le progrès des connaiſſances depuis Rudbeck, & ſur-tout l'avantage de parler à des lecteurs plus éclairés & plus philoſophes.

ferme : il y a matière à réflexion. Je dirai d'abord que Plutarque semble se contredire sur un point. Il commence par donner la position de l'île Ogygie relativement à l'Angleterre, en la plaçant au couchant d'été, c'est-à-dire vers le nord. Ensuite quand il veut comparer ces îles au continent, il ne les rapporte point à l'Europe, ce qui eût été fort naturel, pour une île voisine de la Grande Bretagne, il donne la distance de ces îles à un continent, à une terre ferme, qui par tous les caractères du récit, ne peut être que le continent de l'Asie. Ces caractères sont la multitude des rivières & la baie, qui est évidemment la vaste embouchure de l'Oby. Cette contradiction ne m'étonne pas. Plutarque, très éloigné des tems dont il parle, n'a connu que des traditions qui avaient passé par beaucoup de générations, par beaucoup de peuples, & où l'or de la vérité était altéré par beaucoup d'alliage. Plutarque n'avait pas sous les yeux la carte de ces pays septentrionaux; mais on voit par son récit, que

les îles dont il rapporte la diſtance au continent de l'Aſie, étaient placées vers le nord de cette partie du monde; que c'eſt par les côtes d'Aſie qu'elles ont eu commerce avec les habitans du continent, ſoit parceque la nouvelle Zemble ſervait de repos & de poſte intermédiaire, ſoit par d'autres raiſons que nous ne pouvons deviner. Ces prétendues îles oppoſées, habitées de peuples Grecs, où le ſoleil pendant un mois reſte à peine une heure ſous l'horizon, ne ſont peut-être que la Laponie Moſcovite, le nord de la Finlande, où l'on doit avoir des jours à-peu-près ſemblables, & où M. Idman a retrouvé des reſtes de la langue grecque (*a*). L'île de Saturne ſerait le Spitzberg ou le Groenland. Je ſens bien que vous ſerez embarraſſé de la fantaiſie de ces voyageurs, qui ne voulaient plus quitter l'île après y avoir abordé. Vous vous ſouvenez des Hollandais, qui ont paſſé bien malgré eux un hiver dans la nou-

(*a*) *Suprà*, p. 283 & ſuiv.

velle Zemble; vous êtes étonné de ces ſacrifices divins dans un climat où les dieux ne donnent rien; de cette étude des lettres & de la philoſophie, au milieu d'un froid qui glace les idées comme les eaux; vous ſouriez ſur-tout à la circonſtance de la bonté du terroir & de la douceur de l'air. Mais, Monſieur, c'eſt Plutarque qui parle; je ne fais que vous rapporter les faits. Il ne fut pas diſciple de M. de Buffon; il n'eſt point d'intelligence avec lui. Tous ces faits ſans explication vraiſemblable, demandent le refroidiſſement de la terre; elle ſuffit à tous. Il ne tient qu'à vous de l'admettre.

Je vous ai rapporté les fables de Phaëton, des Heſpérides, des enfers, d'Hercule, parceque les poëtes & les hiſtoriens Grecs en placent la ſcène dans le nord de la terre, parceque leur témoignage eſt confirmé par les langues du nord, qui conſervent les racines d'où ſont ſortis la plupart des noms employés dans les fables; elles ſont preſque toutes liées à Saturne, ou à Atlas ſon frere. Plutarque paraît ici pour affirmer que Sa-

turne était tenu prisonnier par son fils Jupiter, dans une île du nord, & au milieu de la mer Glaciale, nommée alors Saturnienne. Cependant les Grecs s'appropriaient toutes ces fables. Saturne avait régné en Italie; sa femme Rhéa vint accoucher de son fils Jupiter dans l'île de Crete, où, suivant la fable, ce prince a régné depuis. Que signifie donc la tradition rapportée par Plutarque? Elle contredit formellement toutes les prétentions nationales de la Grèce & de l'Italie. Cette tradition, qui subsiste au sein de tant de prétentions contraires, cette tradition qu'on n'a point eu d'intérêt à imaginer, ni à soutenir, est la vérité qu'on appelle souvent sans la trouver, & qui souvent vit au milieu de nous, malgré nos efforts pour la détruire.

Comment, me direz-vous, vous voulez que je croie qu'une partie du genre humain est sortie de ces îles, que les Atlantes ont fait une grande irruption, & que par succession de tems & de marche, on les a vus envahir une partie de l'Asie, de l'Europe

& de l'Afrique, tout marquer du ſceau de leurs inſtitutions, & laiſſer par-tout des fables qui ſont les témoins de leur origine? C'eſt donc pour nous les amener, que vous leur avez fait inventer la navigation? Sans doute, Monſieur; mais je n'ai rien imaginé ſans y être autoriſé. Quand je vous ai propoſé une idée philoſophique, je l'ai étayée d'une tradition; car l'hiſtoire eſt l'appui de la philoſophie, & la philoſophie eſt le flambeau de l'hiſtoire. Je crois vous avoir ſuffiſamment prouvé que les Atlantes ne ſont venus en Egypte que par l'Aſie, qu'ils étaient deſcendus du Caucaſe. Plutarque ſe joint à moi pour vous montrer l'Atlantide, le berceau de ces peuples conquérans dans une des îles de la mer glaciale. Il faut bien qu'ils aient eu des vaiſſeaux, qu'ils aient paſſé la mer pour arriver en Aſie; les liaiſons néceſſaires peuvent être ſuppléées par l'hiſtorien. Mais cette préſomption, ſi naturelle que vous pourriez me la paſſer ſans preuves, je l'appuie encore ſur une tradition. Les Orientaux vous parlent

d'une mer obſcure, d'une région ténébreuſe où ſont les îles fortunées, où ſe trouve *la fontaine de vie* (*a*). Tout cela reſſemble beaucoup aux champs éliſées dans le pays des ténebres, à l'âge d'or, au pays des fées, où on était heureux parcequ'on était jeune. Mais ce qui eſt vraiment remarquable, c'eſt ce qu'ils diſent ſur l'île ſeche, ou le grand continent, *qui est au-delà des montagnes de Caf* (*b*), c'eſt-à-dire du Caucaſe, & par conſéquent vers le nord. *La terre où nous ſommes est environnée de l'Océan, mais au-delà de cet Océan est une autre terre qui touche aux murs du ciel, c'est dans cette terre où l'homme a été créé, où fut le paradis terrestre. Au tems du déluge, Noé fut porté par l'arche dans la terre que sa postérité habite maintenant* (*c*). Le cheval

---

(*a*) Herbelot, p. 593.

(*b*) *Ibid.* p. 385, 230.

(*c*) *Coſmas Indico pleuſtes in Collect. nova Patrum*, t. II, p. 188. Dans le ſixième ſiecle, le moine Coſme ſoutenait cette opinion, que l'homme avait habité primitivement une terre au-delà de l'Océan; il avait voyagé en Aſie, & il diſait

à douze pieds dont Huſchenk ſe ſervit pour ſes conquêtes, fut trouvé dans ce continent, nommé *l'île seche* (*a*). Cette monture & ſes douze pieds ſont peut-être allégoriques ; on a pu déſigner ainſi un bateau à douze rames, & comparer ſa vîteſſe inconnue & nouvelle à la vîteſſe d'un cheval ; l'étonnement des peuples barbares a fait beaucoup de ces métamorphoſes. L'hiſtoire de Perſe eſt donc liée à la tradition de cet ancien continent, ou de l'île placée au-delà de l'Océan. Les Orientaux, qui ne renoncent pas volontiers à leurs anciennes traditions, ont adapté au récit du déluge, la circonſtance du paſſage des hommes d'une terre dans un autre. Ces hommes ſont venus par mer, & d'un pays où les Orientaux ont placé le paradis terreſtre, parceque c'était leur premier ſéjour & leur âge d'or. Souvenez-vous, Monſieur, que

---

le tenir d'un ſavant Chaldéen. *Ibid.* & journ. des Sav. Suppl. 1707. p. 20.

(*a*) *Suprà*, p. 154.

le pays de Schadukian, ce charmant pays des fées, est au-delà des montagnes, qu'il faut passer des contrées ténébreuses, où le soleil ne porte point sa lumière, pour y arriver; ces contrées sont celles du nord, affligées des longues nuits : l'île Atlantide de Platon, l'île Ogygie de Plutarque, ne sont que l'*île seche* des Orientaux; nul homme ne peut y aborder, s'il n'est conduit par une intelligence supérieure (*a*). Je ne m'étonne point d'avoir eu le bonheur d'y parvenir; j'ai été conduit par la vôtre. Les fables grecques & orientales réunies, l'esprit de l'Europe & de l'Asie, l'histoire de ces deux parties du monde, nous ont indiqué la vérité; cette vérité est l'origine des Atlantes, l'ancien séjour d'un peuple perdu. Si les Atlantes corrompus, & devenus destructeurs, sont les Dives, dont l'effroi a fait des démons occupés du malheur des hommes; si les Dives sont sortis de ces îles jadis fécondes, ces îles furent aussi le

(*a*) *Suprà*, p. 180.

premier séjour des Péris, des fées qui nous ont protégés, défendus; c'est là que fut le pays des richesses & la ville de diamans. La magnificence du temple de Neptune (*a*) nous retrace les beautés de la demeure des fées. Les Atlantes, justes & vertueux avant d'être forts, avant qu'une population excessive leur eût rendu la vie difficile & la sortie nécessaire, ont aussi dans ce lointain le regne de leur Saturne, celui de la Justice née aux beaux jours de Rhée.

Vous m'accorderez sans doute, Monsieur, que ces régions où sont nées les institutions primitives & les fables, ont été habitées avant les autres. Alors, si vous me permettez quelques conjectures, je vous dirai que la vie peut y avoir été plus douce & plus heureuse que dans les beaux climats. Lorsque la chaleur intérieure de la terre était plus grande, lorsqu'elle avait plus d'avantage sur la chaleur du soleil, la température était moins variable; & l'on

---

(*a*) *Suprà*, p. 37.

peut se faire une idée de ce printems perpétuel, que les poëtes regrettent encore dans leurs vers. Plus on s'approche des pôles, plus le mouvement diurne de la terre diminue, sa rotation dans le même tems nous fait parcourir moins d'espace; au pôle on est tout-à-fait immobile, il semble que l'atmosphère y doive être moins agité (*a*). La succession des jours & des nuits dans nos zônes tempérées, est encore une source de variations continuelles dans l'air; quand l'année a seulement un jour & une nuit, elle ne doit avoir que deux saisons, & deux changemens de température. En supposant

(*a*) L'atmosphère a le même mouvement que la masse solide du globe; la rotation de la terre ne serait point une cause de vent, si l'atmosphère restait constamment dans le même état : tout serait en équilibre, tout tournerait ensemble, & il en serait des parties de l'atmosphère, comme il en est des parties du globe qui sont immobiles, malgré ce mouvement. Mais lorsque les vapeurs s'élevent de la terre, ces émanations forment des colonnes plus ou moins pesantes, l'équilibre est rompu, & la rotation de la terre ne peut remettre le tout en équilibre que par un mouvement qui est une cause de vent. *Encyclop.* art. Vent.

une chaleur à-peu-près égale & conſtante ſur la ſurface entière du globe, l'atmoſphère n'était remuée que par les vents qui naiſſent du mouvement des aſtres, & qui règnent principalement entre les tropiques. Mais lorſque le froid a commencé aux deux pôles, lorſque des glaces s'y ſont formées, accumulées par les hivers, l'atmoſphère a eu deux maîtres, ſon ſein a renfermé deux ennemis; il y a eu combat entre la chaleur & le froid, une zone dilatée a réagi contre une zone condenſée : l'aquilon qui dévaſte les campagnes, le midi qui amene les orages, ont ſoufflé ſur la terre, & des vents nouveaux ſont partis des pôles. Ces cauſes du mouvement de l'atmoſphère, ces viciſſitudes ſans ceſſe répétées, plus ou moins ſenſibles, à la longue peuvent conſumer la vie : là où elles n'exiſtaient pas, on conçoit que la vie a pu être plus durable. Une chaleur toujours la même, une conſtance de ſaiſon qui fait peut-être l'égalité des humeurs, ont entretenu la paix dans les cœurs comme dans l'atmoſphère, ont rendu la

vie

vie aussi douce & aussi heureuse qu'elle était durable.

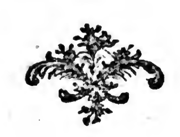
C'est donc là que quelques-uns de nos ancêtres, une partie du genre humain, ont trouvé le bonheur dont les hommes peuvent jouir sur la terre. Enfermés dans ces îles, ils ont passé le premier âge de l'espèce dans l'innocence, & aujourd'hui qu'ils l'ont perdue, ils s'en souviennent encore; mais ils se souviennent d'un tems qui ne reviendra plus. Le retour à ces lieux abandonnés est devenu impossible, comme celui du tems présent au tems passé. Ces lieux ne sont plus accessibles, la nature les a fermés. La mer est solide comme nos rivières dans un hiver rigoureux, une ceinture de glaces enveloppe le pôle, & cet ancien monde est déja mort par le froid. Deux navigateurs ont fait le tour des deux zones glaciales (*a*), ils ont indiqué les glaces qui les ont repoussés, & M. de Buffon vous a

(*a*) Le Capitaine Phips & le Capitaine Cook en 1773, 1774 & 1775.

deſſiné ces ceintures, ces murs de glace qui défendent aujourd'hui l'accès des pôles (*a*), & qui s'avancent lentement vers nous pour couvrir un jour le globe entier, & ſe rejoindre à l'équateur. Je regrette moins les peuples du pôle auſtral que je ne connais pas. Mais je m'afflige que le nord, le théâtre de tant d'inſtitutions antiques, le pays de l'âge d'or ſoit aujourd'hui le ſiege d'un hiver éternel. J'ai eu mon âge d'or que je regrette, il eſt paſſé ; & mes plus doux momens ſont ceux où je parle de philoſophie & de vérités, avec un grand homme qui daigne m'entendre.

Je ſuis avec reſpect, *&c.*

(*a*) M. de Buffon, volume des Epoques de la nature.



VINGT-QUATRIEME LETTRE
A M. DE VOLTAIRE.

Du Peuple antérieur, & récapitulation de ces Lettres.

A Paris, ce 12 *Mai* 1778.

C'EST une belle chose que les voyages, Monsieur! En parcourant des pays intéressans, on acquiert des idées nouvelles, des idées même inattendues. Tout est paradoxe ou roman pour un homme sédentaire, la vérité n'est que pour ceux qui la cherchent; il faut voir la nature qu'on ne peut deviner, & qu'on a peine encore à comprendre quand elle se manifeste. Ce n'est pas en vain que nous nous sommes avancés vers le nord; avec tous nos préjugés contre ces régions glacées, nous n'aurions pas imaginé d'y placer l'habitation d'une grande partie du genre humain, de cette partie guerrière & conquérante, qui

répandue comme un torrent, a tout ravagé dans ſa deſcente rapide, & n'a commencé à fertiliſer, que lorſqu'elle eſt arrivée à des plaines unies où ſa marche a été plus lente.

C'eſt ſans doute une étrange concluſion que cette ancienne habitation des hommes dans le Spitzberg, dans le Groenland, & dans la nouvelle Zemble. J'ai été frappé, comme vous pouvez l'être, de cette ſingularité; j'ai eu peine à la concevoir. Je ne vous ai propoſé cette origine dans mes premieres Lettres que comme une conjecture; alors je ne remontais pas plus haut que le 49e degré de latitude. Si je vais plus loin, ce ſont les faits qui me conduiſent : ſi je ſuis moins timide, c'eſt la vérité apperçue qui m'enhardit. Vous direz peut-être que je fais un ſyſtême, & votre indulgence ajoutera qu'il eſt ingénieux ; mais ce jeu d'eſprit n'eſt pas dans mon caractère. La vérité ſentie a trop d'empire ſur moi; je ne me ſens pas le courage de la combattre en face : ma plume ne trouverait point d'ex-

pressions pour des pensées que je ne croirais pas vraies. Permettez, Monsieur, que nous nous expliquions sur les systêmes. Il semble que pour bien des gens un systême ne soit qu'un jeu d'esprit, un pur roman. Ce mot est devenu le signe de l'improbation; & pour reléguer une idée dans le pays des chimères, l'arrêt se prononce, en disant, c'est un systême. On a donc bien dénaturé ce mot, il est donc bien loin de son origine grecque. *Systême* signifie *assemblage*. Vous retrouvez cette signification dans un mot de la physique céleste. On dit le systême du monde, pour embrasser par une désignation générale tous les corps qui, ayant le soleil pour centre de leurs mouvemens & pour roi de leur famille, s'accompagnent, tournent autour de lui, autour les uns des autres, & sont tous liés, *assemblés* par une cause commune. Un systême n'est donc que la liaison des faits; quand il n'est que cela, quand il ne les altère pas, il n'est point condamnable. La signification réelle du mot fait

la diſtinction entre les romans & les ſyſtêmes. Une explication, quelque ingénieuſe qu'elle ſoit, quand elle n'a qu'un fait pour objet, eſt un roman; elle ne devient un ſyſtême, que lorſqu'elle embraſſe deux faits: alors elle unit, elle *aſſemble*, elle a un degré de probabilité. Cette probabilité augmente en raiſon des faits unis; & elle peut devenir infinie comme le nombre des faits: c'eſt ainſi que mon opinion eſt un ſyſtême. Malgré ſa ſingularité, elle n'a rien de forcé, ce ſont les faits qui l'ont fait naître; tous ceux qui ſe ſont ſucceſſivement préſentés m'ont paru s'y ranger. Chaque fait eſt un nouvel appui, ce ſont autant de racines profondes & multipliées, qui attachent au ſol l'arbre que les vents ne peuvent abattre; le nombre de ces racines fait ma confiance. Il ne ſuffit pas d'en couper une pour renverſer l'arbre, il faut les cerner dans la terre, ou les couper toutes. Juſques-là mon opinion conſervera ſa vraiſemblance, ou mon ſyſtême, ſi vous voulez le nommer ainſi, gardera ſa probabilité.

Cette opinion n'a contre elle que le froid des climats du nord; on demandera comment l'homme a pu y vivre. Je pourrais dire que l'homme eſt patient & flexible; ſi le roi de la nature eſt par-tout modifié par elle, il ne ſe modifie que parcequ'il lui réſiſte. Il ſupporte également les extrêmes, il vit où les autres êtres périſſent; l'homme eût donc pu vivre durement dans le froid. Mais je répugne comme vous à prendre dans des climats rigoureux la race nombreuſe qui a peuplé & maîtriſé une partie du globe. Je conſidère aujourd'hui ces climats où fut jadis une ſource abondante: je vois que la nature y languit; elle s'en retire tous les jours, ce n'eſt plus ce lieu qu'elle choiſit pour produire. Je ſuis forcé de vous dire que ces climats ſont changés. J'oſe vous preſſer, Monſieur, de croire au refroidiſſement de la terre, comme vous avez cru à l'attraction de Newton. Vous êtes en France un apôtre de cette grande vérité, je vous en offre une autre qui mérite le même hommage. En défendant la

ſeconde comme la première, vous acquerrez la même gloire. Je vous ai développé dans ma dixième Lettre toutes les raiſons phyſiques qui appuient l'hypothèſe ingénieuſe de M. de Buffon. La terre a une chaleur intérieure qui s'évapore, qui ſe diſſipe; la terre âgée la perd avec le tems, comme en vieilliſſant nous perdons celle qui nous anime. Les glaces d'une portion du globe ne ſont que les glaces de la vieilleſſe. Mais, je le demande, le ſang de ce vieillard qui circule avec lenteur, n'a-t-il pas jadis bouillonné dans ſes veines? Vous me dites que le Spitzberg, le Groenland ſont le ſéjour des glaces; mais la nature a-t-elle créé des glaces? Ce ne ſont que des eaux conſolidées; ce ſont des portions de matière abandonnées par le feu. Le métal fondu, jetté en moule, ſe durcit & ſe forme en rameaux quand le feu ceſſe, quand la chaleur lui manque. Son état naturel eſt la ſolidité, la température même des étés ne ſuffit pas pour le tenir en liqueur. Mais en parcourant la terre, voyez-

vous ici des masses de métal solide, là des ruisseaux de métal coulant? Pourquoi donc trouvez-vous des eaux qui coulent & qui arrosent, en même tems que des blocs stériles formés d'une eau arrêtée & durcie? Quel est l'état primitif? Qui des deux a précédé, de l'eau ou de la glace? Si la terre est née avec ces différences dans des êtres semblables, que devient l'unité des opérations de la nature? Je la retrouve, je la conçois, lorsque l'eau & la glace sont des états successifs. Les mers prises & solides comme la terre, les ceintures glacées du pôle ont été jadis comme le métal coulant de nos fournaises; l'eau qui compose ces ceintures & ces barrières a coulé jadis, elle s'est congelée comme ce métal, lorsque la grande fournaise du sein de la terre a perdu son activité: la chaleur du globe ne suffit plus, il faut qu'elle soit aidée des rayons du soleil au solstice d'été, pour rendre à l'eau sa liquidité primitive. Frédéric Martens, descendu au Spitzberg, vit sur le sol au pied des montagnes de la terre sept

montagnes de glace : elles font d'une hauteur prodigieuse & les plus élevées du pays. *On s'apperçoit*, dit-il, *qu'elles s'agrandissent tous les jours* (*a*). On voit de même augmenter les *glaciers* de la Suisse ; des villages y paraissent ensevelis, quelques clochers qui seront bientôt couverts dominent encore. Puisque les glaces croissent dans ces différentes contrées, elles ont donc commencé. Quand même la glace serait enfantée de la glace, il faut une glace première qui soit l'auteur de cette lignée, une glace assez forte, assez épaisse pour que la chaleur de l'été ne suffise pas à sa destruction. Eh! qui l'a portée là, cette glace primitive & permanente, si ce n'est le changement de la température, le refroidissement de la terre ? Lorsque l'équilibre des saisons s'est trouvé rompu, lorsque l'hiver a pris plus d'empire, chaque été a eu du désavantage, il n'a pu rendre toutes les eaux liquides, un reste de la glace précédente fut augmenté par la glace nouvelle ; les hivers

(*a*) Hist. gen. des voyag. t. LVIII, p. 232.

ont mis couche ſur couche, & il ne faut plus que des ſiecles pour former des montagnes.

Vous jugerez, Monſieur, ſi ce n'eſt pas ainſi qu'on doit expliquer leur génération. Je n'aime pas plus que vous les idées purement hypothétiques. Celle du réfroidiſſement de la terre eſt ſi naturelle, elle s'applique à un ſi grand nombre de faits, qu'elle a tout l'air d'une vérité. Mais cette vérité n'eſt pas ſenſible dans la vie d'un ou de pluſieurs hommes conſécutifs; il n'eſt pas extraordinaire que les hommes s'y refuſent encore. Tant d'hommes ne croient qu'en voyant de leurs yeux, en touchant de leurs mains! Le tems vient pour les mettre à portée, il faut l'attendre. Si je ſuis entré dans ces conſidérations philoſophiques, ce n'eſt que par ſurabondance de preuves, & ſur-tout parceque la philoſophie éclaire les faits, & ſert toujours la vérité. Vous ne pouvez pas me demander des raiſons lorſque je vous apporte des faits. Les raiſons peuvent être cachées dans le ſein de la nature, les faits ſont manifeſtes. Je vois les

actions des Rois, je ne ſuis point dans leur conſeil pour pénétrer les motifs & les cauſes. Quelles que ſoient les raiſons de l'habitation primitive d'une partie du genre humain dans le Nord de la terre, je crois l'avoir rendue évidente, ainſi que ſa marche vers l'équateur.

Les Atlantes ont paru en Egypte, ils n'ont pu y venir que par l'Aſie; c'eſt dans la Syrie, dans la Phrygie comme dans l'Egypte qu'ils ont fondé le culte du Soleil: ce culte eſt un culte du Nord; nous les avons vus paſſer le Caucaſe avec les Scythes, ou ſous le nom de Scythes. Les Perſans ſont ſortis de ces montagnes, ils combattent les Dives qui veulent les paſſer après eux; ils continuent l'adoration du feu, qui n'a pû commencer dans un pays chaud. Les Chinois diſent qu'ils ſont arrivés à la Chine par le Nord; les Indiens ſe ſouviennent des montagnes où ils ont jadis habité, ils y retournent par des pélerinages, comme l'eau s'efforce de remonter à la hauteur d'où elle eſt deſcendue. Nous avons vu de l'eſt à

l'oueſt une ligne de remparts qui partage l'Aſie, un état de guerre qui exiſte depuis un tems immémorial; & l'effort des peuples du Nord contre ceux du Midi prolongé juſqu'à nos jours, eſt une preuve démonſtrative de la marche que j'ai indiquée. Ils tentent de deſcendre, parceque leurs peres, leurs aïeux & leurs premiers ancêtres ſont deſcendus. Les fables anciennes doivent avoir été apportées dans ces émigrations prouvées par l'hiſtoire. Les fables appartiennent aux tems obſcures, au commencement des choſes; elles doivent être nées au pays des origines. D'ailleurs ces fables racontées aux Grecs par les Phéniciens & par les Egyptiens, tiennent à la ſource commune des deux peuples, qui eſt chez le peuple Atlante. En ramenant ces fables à leur berceau, il faut donc repaſſer le Caucaſe que les Atlantes ont traverſé; il faut entrer dans la Scythie, où Hercule a été connu. Hercule, vous en êtes convenu, eſt un homme du Nord; Hercule a été au jardin des Heſpérides, & les Grecs placent eux-

mêmes ce jardin dans le Nord de la terre, au pays des longues nuits, comme ils y placent le Tartare & les Champs Elisées. Ils vous parlent de ces îles fortunées, de ces îles des Hyperboréens, où naquit le culte du Soleil, apporté par eux dans la Syrie. Ces îles sont au nord de l'Asie : c'est là le lieu d'où les hommes ont été transportés dans le continent. La navigation porte l'empreinte d'une origine septentrionale. Les Dives qui ont tant tourmenté les Persans ne sont sans doute que des Insulaires, ne sont encore que les Atlantes qui, sortis à plusieurs fois, ont inondé l'Asie sous la conduite de Bacchus, d'Osiris, d'Hercule, d'Acmon, &c. A tous ces faits, à toutes les probabilités accumulées, Plutarque joint un témoignage positif, en vous montrant l'île Ogygie, la même que l'île Atlantide, au-dessus de l'Europe & de l'Asie. J'ignore, Monsieur, ce que vous lui répondrez; quant à moi je lui cede. Je ne m'attendais pas à trouver tant d'évidence dans des choses si antiques. Croyez-vous

qu'un ſyſtême qui a tant de points d'appui, puiſſe être ébranlé facilement ? Je vous ai déja montré par des uſages, des mœurs, des inſtitutions & des préjugés ſemblables, que les peuples anciens, Chinois, Indiens, Chaldéens & Perſans, étaient freres ; on voit clairement qu'ils ont une origine commune. En entrant chez eux on marche ſur les débris de l'antiquité : ce ſont des ſyſtêmes de muſique qui ne ſont que les parties d'un tout (*a*); une grande ſuite de meſures itinéraires, qui, diſperſées chez ces peuples, ont appartenu jadis à un ſyſtême général, dont un ſeul peuple a pu être l'auteur (*b*); des vérités aſtronomiques iſolées, qui ſont les reſtes d'une ſcience détruite ; un même Légiſlateur pour les arts, les ſciences, la religion. Les idées religieuſes ne ſont là que des idées phyſiques traveſties. Par-tout on voit des inſtitutions

(*a*) Hiſt. de l'Aſtronomie ancienne, p. 85.

(*b*) Hiſtoire de l'Aſtronomie moderne, tom. I, liv. IV, Eclairciſ. livre. III.

antiques, mais dénaturées par la barbarie, & couvertes de la rouille des ſiecles. Partout on a le tableau de l'ignorance qui ſuccede à la lumière, & d'un état moderne fondé ſur un ancien état des choſes. Les fables du Phénix & de Janus portent, comme le culte du Soleil & celui du Feu, l'empreinte des climats du Nord ; le bled que les hommes ont apporté dans leurs migrations, le bled dont ils vivent eſt né de lui-même dans ces climats ; quelques vérités aſtronomiques ſemblent appartenir à une latitude plus boréale que celle de la Chine, de l'Inde, de la Chaldée & à des pays plus ſeptentrionaux que le Caucaſe. Les ſciences, les fables, les hommes, ſont donc deſcendus de ces montagnes ; voilà les idées dont je vous propoſe aujourd'hui le complément & de nouvelles preuves. Croyez-vous qu'un ſyſtême qui renferme une explication naturelle de tant de fables, un ſyſtême qui s'adapte par tant de points à des points de l'hiſtoire, de l'aſtronomie & de la phyſique, ne ſoit pas l'hiſtoire des

des hommes & le tableau de la nature?

Ces belles inſtitutions ſont l'ouvrage d'un peuple qui a diſparu de la face de la terre, d'un peuple dont le nom eſt perdu, & dont les hiſtoires ne font aucune mention : mais les ſciences le vengent de cet oubli; elles ont des débris qui ſont marqués de ſon génie, & qui atteſtent ſon exiſtence. Je prévois, Monſieur, que vous allez me demander ſi les Atlantes ſont le peuple antérieur dont j'ai voulu renouveler la mémoire; cette queſtion eſt embarraſſante. Nos voyages nous ont fait retrouver juſqu'ici cinq peuples perdus : les deux peuples annoncés par Platon, & qui ont combattu près des colonnes d'Hercule; les Dives & les Péris qui ont fait la guerre autour du Caucaſe; enfin le peuple découvert par M. Pallas près du Jéniſea, & qui ouvrit des mines dans le ſein de la terre avec des inſtrumens de cuivre avant l'invention du fer. A la diſtance où nous ſommes de l'antiquité, je ne ſaiſis que les grands caractères, je perds les petits qui m'échappent,

& je fais encore beaucoup pour un homme qui a la vue courte. Le livre de l'ancienne hiſtoire eſt déchiré, le tems en a diſperſé & perdu les lambeaux. J'en réunis quelques-uns, & lorſque j'ai réuſſi à trouver un ſens ſuivi, je vous proproſe d'y lire une partie de cette hiſtoire; mais ſi vous voulez le tout, demandez-le au tems qui nous l'a pris. Si je vous faiſais un roman, je ne ſerais point embarraſſé de vous indiquer le peuple que vous demandez, je choiſirais dans les cinq peuples que j'ai nommés celui que j'affectionnerais le plus, celui qui ſerait le plus brillant pour le couvrir de la gloire de ces inſtitutions. Mais quand j'ai l'honneur de vous guider, je ne dois marcher qu'à la lumière des faits & de la vérité, je ne dois vous offrir que des réſultats évidens.

Le premier de ces réſultats eſt qu'il y a un ancien état des choſes, qui a précédé les peuples connus de la Chine, de l'Inde & de la Perſe, que ces peuples ſont deſcendus du Caucaſe, & que cet ancien état des choſes a exiſté au-delà des montagnes.

Les origines, les inſtitutions du Nord que je vous ai propoſées, ſont donc vraies. Les Perſes placent eux-mêmes les Dives & les Péris au-delà du Caucaſe; l'hiſtoire fait venir les Atlantes & leurs ennemis des îles & des bords de la mer Glaciale. M. Pallas a trouvé les veſtiges du peuple des Tſchoudès dans les champs de la Tartarie; les cinq plus anciens peuples appartiennent donc au Nord de la terre. Quand nous ſommes partis pour nos voyages, Monſieur, nous avons craint de ne pas trouver le peuple que nous cherchions; au lieu d'un nous en avons rencontré cinq, & nous ſommes embarraſſés de leur nombre. Il faut eſſayer de le réduire pour pouvoir faire un choix. Je vois d'abord que les Géans, les Dives, qui ont été l'effroi de l'Aſie, n'ont inſpiré cette terreur que par leurs efforts pour franchir les montagnes. Je vois que les Atlantes les ont traverſées, & je conclus que les peuples tourmentés dans leurs poſſeſſions, ou chaſſés par des uſurpateurs, ont toujours appelé Géans, Dives, tous les peuples fé-

roces, qui, amenés par la ſoif des richeſſes & des conquêtes, ont apporté la guerre avec eux, & tout dévaſté ſur leur paſſage. Ceci, Monſieur, eſt un grand caractère qui a toute l'évidence néceſſaire. C'eſt ainſi qu'on peut ſaiſir la vérité dans les débris de l'hiſtoire; & s'y refuſer, ce ſerait dire qu'on ne veut rien connaître de l'antiquité. Je conclus de ce caractère que les Géans, les Dives, les Atlantes, pourraient bien n'être que le même peuple connu par une ſeule, ou par pluſieurs émigrations. Le peuple qui combattit les Atlantes près des colonnes d'Hercule, pourrait bien n'être également que les Péris qui ont été ſi long-tems tourmentés par les Dives. Les cinq peuples peuvent donc être réduits à trois, les Atlantes ou les Dives, les Péris & le peuple des Tſchoudès. Je vois que les Atlantes ont apporté avec eux dans la Syrie & dans l'Egypte toutes les hiſtoires ou les fables de Saturne, de Jupiter, d'Hercule, le ſouvenir du tems de Rhée & de l'âge d'or, les jugemens prolongés après

la vie, l'idée du Tartare & des Champs Elisées, les allégories de Proserpine & d'Adonis relatives aux absences du Soleil, l'adoration de cet astre née dans les climats où ces absences le font plus particulièrement desirer, le culte du feu devenu nécessaire par le froid qui chassait les hommes du septentrion. Voilà les institutions des Atlantes, voilà les œuvres des hommes avant qu'ils se fussent perfectionnés; mais à l'égard des progrès des arts & des sciences, je vois ces progrès, je vois les inventions qui nous sont restées, mais je n'en vois pas si clairement les auteurs. Ces auteurs, Monsieur, seront celui des trois peuples que vous voudrez. Vous avez plus de lumières que moi, vous pouvez vous décider mieux. Les Atlantes, sortis d'une île de la mer Glaciale, sont sans doute ces Hyperboréens, habitans d'une île, & dont les Grecs nous ont tant parlé; ces Hyperboréens possédaient le cycle lunisolaire de 19 ans, que Méton porta dans la Grèce, & dont il a été regardé comme l'inventeur:

c'eſt un fruit d'une aſtronomie avancée. D'un autre côté, lorſque Zoroaſtre vint éclairer la Perſe, les circonſtances de ſes récits nous apprennent qu'il ſortoit du climat de 49 degrés. Il eſt donc difficile de fixer la vraie patrie des ſciences. Mais, Monſieur, jugeons le paſſé ſur le préſent. Si l'Europe était anéantie, la poſtérité pourrait la conſidérer comme compoſée de peuples différens par les mœurs, par les uſages, par la langue & par le degré de lumières, ou prendre tous ces peuples en maſſe, & regarder les Européens comme un ſeul peuple, auteur des plus belles inſtitutions & des plus grands progrès des ſciences. Les objets s'uniſſent & ſe confondent dans l'éloignement; c'eſt ce qui nous arrive aujourd'hui, lorſque nous portons notre vue dans les régions lointaines de l'antiquité. Plutarque nous montre dans la mer Glaciale quatre îles habitées; ces îles avaient différens peuples: elles ont pu produire différentes émigrations. Dans le continent de l'Aſie, cette vaſte Tartarie, qui eſt en-

tre la mer Glaciale & le Caucafe, entre le Chamchatka & la Ruffie, eft prefque auffi grande que l'Europe entière. Quoique dans ces anciens tems tout n'ait pas été habité, elle a dû renfermer plufieurs peuples différens; nous en trouvons la preuve dans les langues qu'on nous donne comme anciennes. Vous avez le Zend & le Pelhvi confervés par les Perfans, le Hanfcrit qui fubfifte encore chez les Indiens, & la langue de Tangut qui a paffé au Thibet. Ces langues doivent avoir appartenu à des peuples différens. M. de Gébelin fournit un fait que je dois vous rapporter. Les caractères trouvés à Perfépolis ne vont pas audelà de cinq, & l'on voit qu'ils different également par la manière dont ils font combinés, & par celle dont ils font placés. De même les caractères Irlandais, appellés *Ogham*, ne confiftent que dans l'unité répétée cinq fois, & dont la valeur change, fuivant la manière dont elle eft pofée, relativement à une ligne fictive. Ils ont beaucoup de rapport avec ceux de Per-

ſépolis (*a*) ; ces traits qui repréſentent l'unité ſont perpendiculaires : les Koua de Fohi ſont des lignes horizontales ; Leibnitz a cru y retrouver ſon arithmétique binaire (*b*). Les uns & les autres ſemblent appartenir à une langue numérique, fondée ſur cinq ou ſur deux nombres : l'une eſt dérivée du nombre des doigts de la main ; l'autre, qui n'emploie que deux nombres, eſt une réduction & une perfection de la premiere. Plutarque nous fait obſerver que *pentè* en Grec ſignifiait cinq, & que *pembaſaſtai* ſignifiait anciennement *nombrer* (*c*). Or, cette racine *pentè* ſemble appartenir à l'Aſie. Dans l'Indoſtan eſt une province appelée Pengab, qui tire ſon nom des cinq rivières entre leſquelles elle eſt ſituée (*d*). Sans doute que le mot *gab*, ou *ab* ſignifie rivières (*e*). Il eſt aſſez ſingulier

(*a*) Origine du Langage, p. 506.

(*b*) Lettres ſur l'origine des Sciences, p. 146.

(*c*) D'Iſis & d'Oſiris, §. 29.

(*d*) Hiſt des voyag. t. XXXVIII, p. 8.

(*e*) Ce qui contribue à me le perſuader, c'eſt qu'une autre province porte le nom de *Doab* ; ce qui ſignifie entre

que dans cette langue, le monoſyllabe *pen* ait la même ſignification que dans la langue Grecque. Ces analogies, Monſieur, ne peuvent-elles pas faire croire que la racine *pentè* & le verbe *pembaſaſtai* ſont iſſus des langues orientales, & particulièrement de la langue numérique formée de l'unité répétée cinq fois. Ces caractères conſervés ſur les ruines de Perſépolis me rappellent que, ſuivant la tradition Perſane, *Eſtekar*, ou Perſépolis, a été bâtie par les Péris du tems de leur Monarque Gian-ben-Gian (*a*). Cette langue numérique peut donc avoir été l'ouvrage des Péris ou des Fées. Ces Péris, nous l'avons dit, ſont les ancêtres des Perſans. La Perſe que les Orientaux nomment *Fars*, eſt nommée dans l'Ecriture *Paras* (*b*); ce qui peut ſignifier le pays des Fées, ou de leurs deſcendans. Si

---

deux eaux, entre deux rivières. Hiſtoire des voyages, t. XXXVIII, p. 24. *Ab* ſignifie donç eau ou rivière. Il ſemble qu'on y retrouve encore la ſource du mot *duo*.

(*a*) Bibliot. Orient, p. 327.

(*b*) M. Danville, géog. anc. t. II, p. 267.

après avoir rapporté des faits & des vérités, vous me permettez quelque conjecture, je vous dirai que Zoroaſtre, ſorti du climat de 49 degrés, a enſeigné la ſageſſe, a écrit ſes livres en langue Zend & Pelhvi; j'ai conclu que, venu pour éclairer les peuples, il était ſorti du pays des lumières. Cette latitude, ce pays eſt en même tems le lieu où les Péris ſe ſont défendus contre les Dives près du Caucaſe. Je ſoupçonne que le Zend & le Pelhvi étaient la langue vulgaire de ces peuples : la langue de cinq unités était leur langue ſavante; car ſi le petit nombre des ſons indique la pauvreté du langage, un petit nombre de caractères ſuffiſans pour repréſenter tous les ſons, indique des combinaiſons & des recherches profondes. Le Hanſcrit, la langue de Tangut, ou du Thibet, doivent appartenir à d'autres nations. De même en examinant les ſciences, on trouve que les Perſes, les Indiens, les Siamois, ou même les Chinois, ont eu des tables aſtronomiques aſſez perfectionnées pour une certaine préciſion; fondées

ſur des élémens différens, elles indiquent des recherches ſéparées. Les auteurs de ces langues & de ces tables me paraiſſent le véritable peuple antérieur que je vous ai indiqué. J'incline à penſer que ce peuple eſt celui dont le nom *Magog* a fourni à nos langues modernes les mots *mage*, *magie*, *magiſter*, *magiſtrat*, *magnificence*, *magnanimité*. J'ai beaucoup de confiance à cette mémoire des choſes qui ſe conſerve dans les mots. La ſcience, la ſageſſe, la puiſſance, la grandeur de l'ame, ſont ſorties de cette racine *Mag*, ou du peuple dont le nom a rappelé ces idées; tout ce qui eſt grand fut nommé de ſon nom: ce nom eſt reſté dans des dénominations qui tiennent à l'agriculture, la plus antique de toutes les inſtitutions (*a*). Ce nom nous conduit donc à toutes les origines, au pied du rempart de *Magog*, à la latitude de 49 de-

(*a*) En latin *Magalia*, huttes, cabanes. *Magigoſſorus*, batteur en grange, *Maginium*, maladie des bœufs, *Magnalia*, hauts faits, *Magnates*, les Grands. *Magnitudo*, grandeur, étendue.

grés, au lieu où combattirent les Péris, où habitèrent les Tſchoudès; ces trois peuples ont beaucoup d'analogie. Mais ont-ils formé un ſyſtême de nations comme le peuple Européen? Doit-on compter pluſieurs peuples, n'en doit-on conſidérer qu'un dont la langue, dont les connaiſſances auraient changé par les progrès de la civiliſation, & qui aurait pris différens noms ſuivant les tems & les lieux? doit-on croire que les différens degrés de connoiſſances dont on trouve des veſtiges, appartiennent aux différentes époques du départ des colonies; que ces colonies, parties avec l'inſtruction acquiſe dans la Métropole, ont dans leurs ſtations conſervé ces lumières ſans les augmenter, & qu'elles ne ſe raſſemblent que comme pourraient ſe raſſembler des Français du ſiecle préſent & des deux derniers ſiecles? Voilà, Monſieur, ce que je ne peux pas vous dire. Ces deux ſyſtêmes ſont poſſibles, ils ſont tous deux vraiſemblables. Comme le paſſé ne m'eſt point revélé, je ne puis vous offrir plus de lumière. Je ſens que la

curiofité eft preffante, j'éprouve l'avidité de connaître les tems antiques; les commencemens de la race humaine font fi intéreffans! Tout le mal qui s'eft fait eft couvert des ombres du tems; le fouvenir des hommes n'a confervé que les germes de la morale & des fciences. On les a vus fe développer & croître avec les générations, pour produire les fruits que nous recueillons. On voudrait remonter contre ces générations, confidérer ces développemens dans leur cours, voir le bien & l'homme dans fon origine, comme on fe plaît à remonter un fleuve qui produit nos richeffes, & dont les bords font variés & fertiles. Quand on a trouvé la fource d'où ces tréfors font fortis, on dit: l'efprit humain eft comme ces eaux, il s'accroît & fe fortifie en marchant; humble & pauvre dans fes commencemens, il s'enrichit de tout ce qu'il rencontre; il fertilife tout ce qu'il touche, & il étonne par la grandeur & la majefté. Je fais encore, Monfieur, que notre imagination fe fatigue en errant dans ces lointains; elle voudrait

avoir des points connus où elle pût ſe repoſer, & des routes tracées pour ſe conduire. Si vous m'ordonnez de combiner les faits que je vous ai rapportés, de concilier Platon avec Plutarque, & de vous faire un roman : quelque danger qu'il y ait de ſe livrer à l'imagination devant un grand poëte, dont le génie enfanta des romans touchans, ou des fables embellies par les graces, je me ſouviens toujours de votre indulgence : je puis vous obéir, car en vous écrivant, je n'écris qu'au philoſophe ; je vous parle, non pour vous amuſer, mais pour m'inſtruire.

On peut croire que les Atlantes, habitans d'une des îles de la mer glaciale, peut-être du Spitzberg (*a*), ont vu dans cette île le regne d'Uranus, d'Heſper & d'Atlas; le royaume de Saturne ſitué à l'Occident

---

(*a*) Dans le Spitzberg, qui eſt vers le 79 degré de latitude, le ſoleil eſt abſent pendant quatre mois de l'année ; c'eſt là qu'on a pu imaginer les années de quatre mois dont nous avons parlé dans l'hiſtoire de l'Aſtronomie ancienne, p. 104.

sera, si vous le voulez, le Groenland que l'on croit joint au Spitzberg. Ces peuples surchargés de leur population, manquant de subsistance, auront senti la nécessité d'étendre leurs domaines; ils auront construit des vaisseaux, hasardé des navigations, d'abord vers les petites îles voisines, ensuite vers le continent de l'Asie. Le golfe de l'Oby, qui leur offrait une retraite, un asyle contre les tempêtes, aura été le terme de la plus longue de ces navigations. La distance traversée étoit de 5000 stades (*a*), ou d'environ 250 lieues; le succès de cette course en a rendu le terme intéressant. Hercule en débarquant a dû y poser des colonnes, c'est-à-dire les limites les plus reculées de ces contrées, où jamais mortel eût pénétré (*b*). Cette colonie, libre de s'é-

(*a*) Du Spitzberg à l'embouchure de l'Oby, il y a 10 degrés de latitude, qui à raison de 500 stades par degré, font 5000 stades.

(*b*) C'est dans cet établissement, vers le 68 ou 70° de latitude, & autour du golfe de l'Oby, que sont nées les fables du Phénix, de Janus & de Freja, qui supposent une absence du soleil de 65 jours. Hist. de l'Astr. anc. p. 104 & 326.

tendre, a peuplé de ſes enfans l'eſpace compris entre l'Oby & le Jéniſea : ceux-ci ſe ſont avancés ſucceſſivement vers la ſource de ces fleuves, en ſuivant la fertilité de leurs bords. Cependant, Monſieur, la route qui les avait conduits n'était ni perdue, ni fermée; l'excès de la population des îles a continué de ſe porter dans le continent; les races, quoique parentes, après des ſiècles de ſéparation, ne ſe ſont plus reconnues, les nouveaux venus n'étaient que des étrangers, des ennemis: la terre a été diſputée. Voilà la guerre, dont Platon parle, entre les peuples ſéparés par les colonnes d'Hercule.

Les hahitans de l'Oby & du Jéniſea, amollis par un climat plus chaud, & ſurtout par l'abondance, ont reculé devant les peuples amenés & enhardis par le beſoin; ils ſe ſont retirés aux environs de Kraſnojart : c'eſt là qu'ils ont creuſé des mines, & laiſſé les veſtiges découverts par M. Pallas. Toujours tourmentés par des voiſins qui voulaient s'avancer comme eux, ils ont

tourné

tourné vers la mer caſpienne, ils ont trouvé un aſyle dans les montagnes du Caucaſe, & dans les vaſtes enceintes de ſes différentes branches; ils ont habité le ſecond des plateaux dont nous avons parlé (*a*). Une partie a été peupler les montagnes d'Aſtracan, une autre le pays de Tangut. Tous ces peuples étaient défendus contre le nord par les montagnes; ils ont fortifié, fermé les paſſages par des portes, & ont vécu tranquilles. C'eſt alors que la latitude de 49 degrés s'eſt peuplée : voilà le règne des Péris qui ſuccède à celui des Dives; voilà les tems de Gian-ben-Gian, monarque des Fées; les tems de proſpérité & de lumières, qui depuis ont été embellis par des fables, parcequ'ils étaient lointains & regrettés. C'eſt alors que différentes langues ont pu naître de la langue maternelle & primitive; c'eſt alors que l'Aſtronomie a été cultivée, que les travaux ont été entrepris pour meſurer la terre, & que les tables aſtronomiques reſpectées par le tems,

(*a*) *Suprà*, p. 242.
Et ſur la carte le plateau N° 2.

conservées par les peuples modernes de l'Asie, ont été fondées pour parvenir jusqu'à nous. Cependant les peuples du Nord, contenus par les barrières du Caucase, ont augmenté avec le tems leur nombre & leurs forces ; ils ont assiégé les montagnes, ils ont livré des assauts ; voilà la guerre des Dives & des Péris.

Je me vois, Monsieur, réduit à l'embarras des auteurs de Romans, qui après avoir conduit leur Prince ou leur Héros jusqu'au dernier volume, ne savent plus comment s'en défaire, & finissent par le faire assassiner. Vous voyez qu'après avoir placé mon peuple antérieur sur le second plateau, & sous les remparts de Gog & de Magog, il faut bien que je m'en défasse, puisqu'il a cessé d'exister. C'est pour cela que j'amene les Atlantes, qui, sous la conduite de Bacchus ou d'Osiris, forcent le passage par leur multitude, détruisent en un moment un grand empire & l'ouvrage des sciences (*a*). Voilà pourquoi Platon, qui

(*a*) Le Prêtre d'Egypte, instruit que les Grecs & les Egyptiens avaient leur origine dans ces contrées, disait à

voulait flatter les Athéniens, en les faiſant deſcendre de ce peuple, dit que leurs ancêtres réſiſtèrent long-tems à une grande puiſſance ſortie de la mer Atlantique ; mais qu'enſuite tous leurs guerriers périrent dans l'eſpace d'un jour & d'une nuit. La conquête d'un empire dans un jour de 24 heures eſt un peu prompte ; mais Platon était poëte, il a voulu agrandir encore l'événement par la célérité. Les Orientaux ont la mémoire de cette révolution : Eblis fut envoyé de Dieu pour détruire & diſperſer les Dives & les Péris : Eblis défit leur monarque *Gian-ben-Gian* dans un combat général. Chez les peuples d'Aſie, qui reconnaiſſaient deux cauſes dans la nature, Eblis était le diable, le principe du mal ; mais un conquérant qui trouble le repos des peuples, qui détruit une grande

---

Solon, en lui racontant cette entrepriſe des peuples du Nord : *L'orgueil de leurs forces réunies a tenté de ſoumettre votre pays, le nôtre & toutes les provinces ſituées en-deçà des colonnes d'Hercule, où a commencé leur irruption.* Ces barbares ſont arrivés en effet par une embouchure ſemblable à celle dont parle Platon, & ſituée vis-à-vis d'une île qui doit être la nouvelle Zemble.

nation, n'eſt-il pas le principe du mal? cette allégorie n'eſt-elle pas naturelle? Les Orientaux diſent, Qu'eſt devenu le peuple de *Gian-ben-Gian? Regarde ce que le tems en a fait* (*a*).

Quelques individus échappèrent à la deſtruction; ce ſont les Brames réfugiés & cachés dans les montagnes du Thibet; c'eſt Fohi qui porta les premières lumières à la Chine. Mais les Atlantes, ayant rompu la ligne de ſéparation & forcé le paſſage, ſe répandirent ſucceſſivement de proche en proche & de ſiecle en ſiecle dans les Indes, dans la Phénicie & dans l'Egypte. Cependant les climats du Nord fourniſſaient toujours de nouveaux déprédateurs, les races de Tatar & de Mongol s'élevaient pour de nouvelles conquêtes. Ils eurent des guerres avec les Rois de Perſe; & comme ils occupaient la place & le pays des Dives, on les confondit avec eux. L'ancienne hiſtoire des Perſes ne connaît les Tartares que ſous ce nom. Giamſchid & ſon peuple, dé-

(*a*) Herbelot, p. 298 & 396.

fendus par les portes de Derbend, s'étendirent vers le Midi, fondèrent l'empire de Perse, tandis que Fohi & ses successeurs éclairaient la Chine, préparaient une monarchie sage & durable, & que les Brames descendus du Thibet venaient instruire les Indiens, & leur communiquer le Hanscrit avec les tables astronomiques que M. le Gentil nous a rapportées. Voilà l'époque où commence l'état moderne & connu de l'Asie.

Je respire, Monsieur, en voyant la fin de ce pénible ouvrage. Ce n'est pas une chose aisée que d'accorder les historiens, de concilier leur récit avec les fables, de parcourir tant de pays, & d'y faire marcher tant de peuples, en marquant leur généalogie. Vous penserez de ce roman tout ce que vous voudrez ; je n'y tiens pas plus que vous, & les choses que j'ai voulu vous prouver n'en dépendent point. Vous m'avez paru étonné qu'il n'existât aucune nouvelle de mon peuple perdu, de mon peuple auteur de tant d'institutions, & placé au nord de l'Inde & de la Perse. Vous

n'avez point exigé ſans doute que je vous rapportaſſe les annales de ce peuple. Je ne puis vous citer d'auteurs contemporains, puiſque le tems les a tous dévorés. Il eſt difficile cependant qu'un peuple qui a tout inſtitué ſoit entièrement oublié, auſſi vous ai-je fait voir dans le ſouvenir des hommes quatre peuples, ou au moins deux, qui ont vécu malgré les outrages du tems, & qui ſe conſervent encore dans la tradition. Lorſqu'on réunit ces traditions ſouvent vagues & confuſes, on voit avec étonnement qu'elles tendent toutes vers un même but, qui eſt de placer les origines dans le Nord. En comparant les Phéniciens, les Egyptiens & les Grecs aux autres peuples de l'Aſie, nous avons remarqué que ces différens peuples doivent être iſſus de deux races diſtinctes : l'une eſt celle des Atlantes, dont le nom s'eſt conſervé, le nom de l'autre eſt ignoré ; mais les deſcendans de cette race, avancés vers le Midi, y ont porté quelques-unes de leurs inſtitutions & les reſtes de leur ſavoir. Vous voyez que M. Pallas a découvert au 55e degré, aſſez près

de la latitude que j'avais aſſignée, les reſtes d'un peuple détruit nommé Tſchoudès, dont la ſouche a pouſſé des rameaux juſques dans la Finlande & dans la Hongrie. Pourquoi ce peuple ne ſerait-il pas celui qui a fondé les ſciences? Il ſerait, je crois, difficile de prouver le contraire; mais je ne dois avancer devant vous que ce que je puis démontrer par des preuves évidentes, ou au moins par de fortes probabilités. J'ai découvert par les monumens des ſciences une ancienne conſtitution, que la barbarie a détruite & renverſée; les mêmes monumens m'ont appelé vers le Nord pour y chercher le lieu de cette conſtitution détruite; je vous montre ici que l'hiſtoire, la tradition & les fables ſe réuniſſent pour y placer toutes les origines des peuples & des choſes, & nommément l'Atlantide ſi longtems perdue; elles indiquent également une conſtitution célebre & chère dans le ſouvenir, un tems de puiſſance où l'on a vu naître toutes les inſtitutions. Ce ſouvenir, Monſieur, eſt un ſentiment; c'eſt par là qu'il s'eſt conſervé, ſentiment d'orgueil

pour une gloire & des ſuccès paſſés, ſentiment de vénération & d'amour pour une origine antique. Ce ſentiment eſt ce qui nous trompe le moins; il ſe tranſmet dans les cœurs, il y trouve tout ce qu'il faut pour ſe nourrir : après cinquante générations, il eſt encore tel qu'il a été produit. Mais la même tradition, qui conſerva précieuſement ce ſouvenir de gloire, conſerve auſſi le ſouvenir des pertes; elle en montre les cauſes dans les émigrations puiſſantes, dans les flots de conquérans que le Nord a vomis, & qui ont dû tout changer & tout détruire; voilà, Monſieur, les vérités que j'ai cru appercevoir dans l'ancienne hiſtoire, & que je vous propoſe de bonne foi. Si vous croyez encore que je me trompe, que je ſuis aveuglé par un préjugé qui eſt mon ouvrage, je vous prierai de compter les monumens aſtronomiques qui m'ont conduit à cette erreur, les fables nombreuſes & obſcures qui en reçoivent leur explication, le concours des traditions & des faits d'hiſtoire, qui tendent au même réſultat. Je vous montrerai les plantes des Indes dans le cli-

mat de la France, les éléphans qui ont laissé leurs cadavres dans la Sibérie, & qui ont leurs enfans dans le Midi; ils vous disent que l'homme a pu suivre la même route: le bled qui nous nourrit, né dans ces climats, a dû être apporté par lui. C'est donc l'Univers passé & présent qui m'aurait trompé; & je finirai par vous dire, comme Léonce:

La voix de l'Univers est-elle un préjugé (1)!

Je suis avec respect, *&c.*

---

(1) Vers de la Tragédie d'Irene.



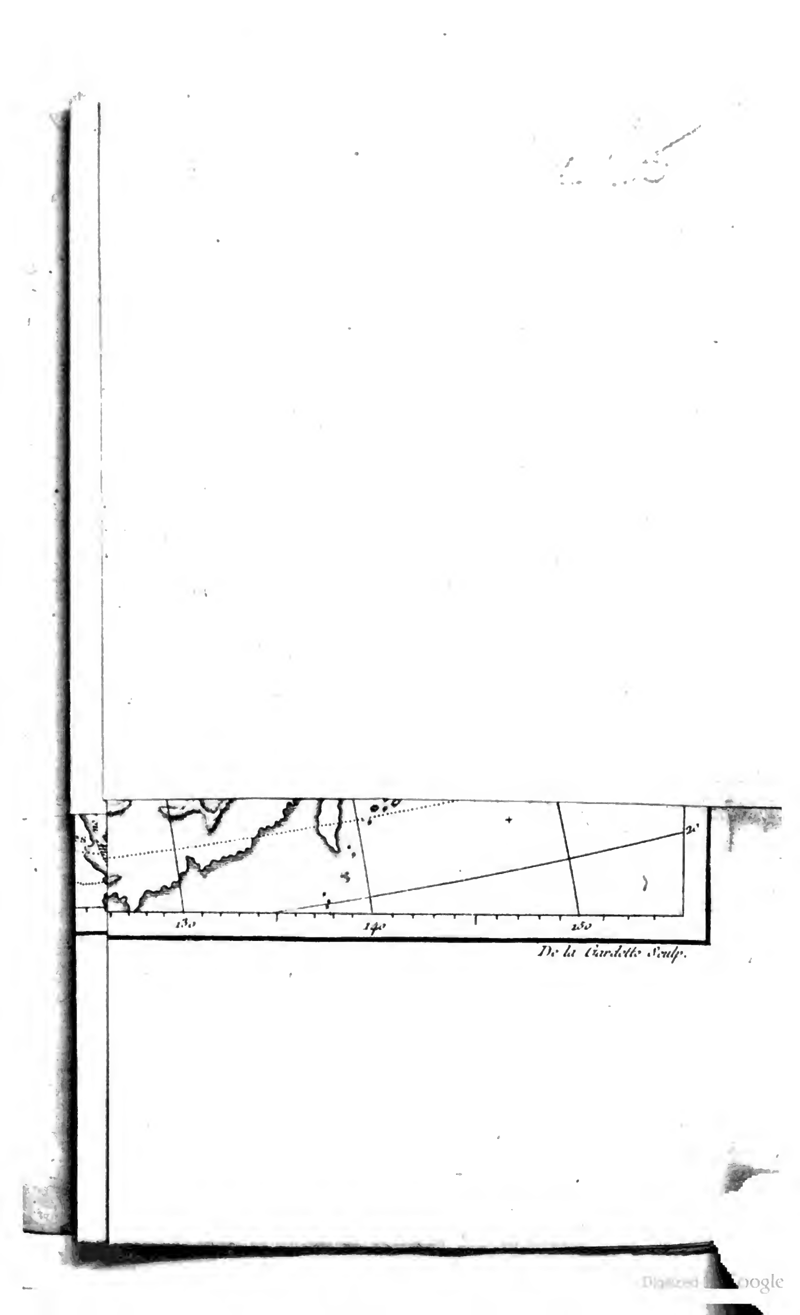
TABLE

Des Lettres sur l'Atlantide & sur l'ancienne Histoire de l'Asie.

Fin de la Table.

Avis pour la Carte.

CETTE carte, quant aux contours des côtes, aux rivières, aux montagnes, a été copiée ſur la carte d'Aſie de M. Danville. On a pris la poſition de quelques peuples anciens comme les Iſſedones, les Arimaſpes, les Hyperboréens, les Maſſagetes, les Amazones, ſur une carte dreſſée d'après les deſcriptions d'Hérodote, & inſérée dans le premier volume des anciens Mémoires de l'Académie de Pétersbourg. Le pays des Tſchoudès a été indiqué par le voyage de M. Pallas. Au reſte, on n'a voulu que donner un tableau des lieux relatifs aux points hiſtoriques traités dans cet ouvrage; on n'a point eu l'intention de dreſſer une carte où les poſitions & les limites des peuples fuſſent marquées avec une grande exactitude. Cette exactitude, inutile pour l'objet dont il eſt queſtion, aurait demandé beaucoup de tems & des mains plus habiles.


130
140
150
De la Gardette Sculp.

5-6-165

